NUMÉRO 1103 1er Juillet 1955

MERCVRE DE FRANCE



MERCVRIALE

GAZETTE

LE
MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 fr.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).
Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris.

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels, et la revue ne se regarde pas comme engagée à les signaler.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement.
A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » *à l'étranger*

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le n° : 2,25 francs suisses).

Vingt et une scènes de comédie

(*fin*)

par ALAIN

SCENE XIII

La Place de l'Eglise au village

UNE BOHÉMIENNE.
VILLAGEOIS.

UN VILLAGEOIS.

Dites donc, la bohémienne, vous qui chantez si bien, dites-vous l'avenir aussi?

LA BOHÉMIENNE.

Par jeu quelquefois.

LE VILLAGEOIS.

D'après les mains ou les cartes?

LA BOHÉMIENNE.

D'après le visage, surtout, comme chacun fait. Mais il faut bien vous amuser avec d'autres choses, si l'on veut lire sur vos visages.

* Voir *Mercure* du 1er juin.

UNE JEUNE FILLE.

Regardez mes mains.

LA BOHÉMIENNE.

Voilà les mains de quelqu'un qui se demande s'il est amoureux.

LA JEUNE FILLE.

Ma foi, c'est vrai.

LA BOHÉMIENNE.

Mais qui craint une rivale.

LA JEUNE FILLE.

Comment le savez-vous?

LA BOHÉMIENNE.

On craint toujours. Tu ignores donc que les hommes sont faibles et qu'il faut les entraîner?

LA JEUNE FILLE.

Je crains de me tromper.

LA BOHÉMIENNE.

Il sera ce que tu voudras.

LA JEUNE FILLE.

Même fidèle?

LA BOHÉMIENNE.

Comment le savez-vous?

UNE COQUETTE.

Et moi?

LA BOHÉMIENNE.

Je te vois entre deux hommes et ne sachant pas bien lequel tu préfères.

LA COQUETTE.

Il faut bien prendre ses sûretés, les hommes sont si perfides. Mais les deux m'ennuient.

LA BOHÉMIENNE.

Si tu ne t'ennuies pas, personne ne t'ennuiera.

UNE FEMME.

Et moi?

LA BOHÉMIENNE.

Je vois qu'on vous a fait une offense.

LA FEMME.

C'est vrai.

LA BOHÉMIENNE.

Et que vous méditez d'en rendre une autre.

LA FEMME.

Je l'espère bien.

LA BOHÉMIENNE.

Pardonner est la plus grande offense.

UNE VIEILLE FEMME.

Et moi?

LA BOHÉMIENNE.

Je n'ai rien à vous apprendre. Vous avez fait des ingrats et vous n'en souffrez plus.

LA VIEILLE.

Vous ne dites rien de la guerre?

LA BOHÉMIENNE.

J'annonce quelquefois l'avenir des personnes, mais jamais des choses. Les choses sont inconstantes.

LA CHATELAINE.

Je vois de la sagesse dans vos propos, ma brave femme; vous n'abusez point de la crédulité de ces pauvres gens.

LA BOHÉMIENNE.

Il me faut peu de chose, et je n'ai pas à mentir pour l'avoir.

LA CHATELAINE.

De quoi vivez-vous?

LA BOHÉMIENNE.

Pour l'ordinaire je tresse des corbeilles; quelquefois je chante.

LA CHATELAINE.

C'est à vous ce bel enfant que voilà?

LA BOHÉMIENNE.

Oui, c'est à moi.

LA CHATELAINE.

Si les enfants restaient toujours petits! Son père est mort sans doute?

LA BOHÉMIENNE.

Qui connaît le père de son enfant? Mais sans le connaître, je l'aimais et il est mort voilà six mois.

LA CHATELAINE.

Que ne suis-je morte avant mon fils!

LA BOHÉMIENNE.

Les pères sont terribles.

LA CHATELAINE.

Pourquoi dites-vous que les pères sont terribles?

LA BOHÉMIENNE.

Pourquoi avoir des enfants si c'est pour les tuer avant le temps.

LA CHATELAINE.

Les pères savent mourir aussi.

LA BOHÉMIENNE.

Qui sait tuer sait mourir. Mais ce beau fils que vous voyez là, je l'élèverai donc suivant la loi des mères.

LA CHATELAINE.

Quelle est votre patrie?

LA BOHÉMIENNE.

Je n'en ai point; je n'ai à moi que cet enfant. C'est lui ma patrie, et moi je serai sa patrie.

LA CHATELAINE.

La patrie, chez nous, passe avant la mère.

LA BOHÉMIENNE.

Les fils n'aiment donc pas leurs mères?

LA CHATELAINE.

Mais leur patrie encore plus.

LA BOHÉMIENNE.

Peut-on aimer quelque chose au monde plus que sa mère?

LA CHATELAINE.

Oui, l'honneur de sa mère plus que sa mère.

LA BOHÉMIENNE.

Une femme sage défend son honneur elle-même.

LA CHATELAINE.

La force peut manquer.

LA BOHÉMIENNE.

On peut toujours mourir.

LA CHATELAINE.

Vous n'êtes point de la même race que nous.

LA BOHÉMIENNE.

Qui connaît sa race? Mais je vis sous la loi des mères.

LA CHATELAINE.

Sans respect, sans sûreté.

LA BOHÉMIENNE.

Le soin de la sûreté fait qu'un homme de vingt ans n'a pas huit jours de vie assurés, à ce que je vois. Et je n'ai que faire du respect d'un ivrogne.

LA CHATELAINE.

Nous châtions les bandits sans foi.

LA BOHÉMIENNE.

Par le châtiment, ils sont pires.

LA CHATELAINE.

Mais qu'est-ce que cette loi des mères?

LA BOHÉMIENNE.

C'est que l'enfant leur est plus précieux qu'elles-mêmes, et qu'elles meurent les premières.

LA CHATELAINE.

Et la loi des pères?

LA BOHÉMIENNE.

C'est que les fils sont des serviteurs et défenseurs, qui meurent jeunes, afin que les parents meurent vieux et honorés.

LA CHATELAINE.

Tous les fils préféreront cette loi-là.

LA BOHÉMIENNE.

C'est pourquoi il ne faut point crier au feu avant que la maison brûle.

LA CHATELAINE.

Chez nous tous les fils défendent toutes les mères.

LA BOHÉMIENNE.

Chez nous les mères ne craignent rien autant que le péril de leur fils.

LA CHATELAINE.

Que faire contre le nombre?

LA BOHÉMIENNE.

On est assez fort dès qu'on sait mourir. En attendant que chacun vive comme il pourra. Je ne suis qu'une pauvre femme.

LA CHATELAINE.

Moi aussi, je ne suis qu'une pauvre femme.

(Elles s'en vont chacune de leur côté.)

(Le curé revient avec des villageois.)

LE CURÉ.

Il est étrange qu'on ait vu ces lumières sur la colline.

UN VILLAGEOIS.

Et ces linges blancs sur la haie, qui sait si ce n'était pas un signal?

UN AUTRE VILLAGEOIS.

Il y a des espions partout.

LE CURÉ.

Et des espionnes. Où est allée cette Bohémienne?

UN VILLAGEOIS.

C'est elle. Courons.

TOUS.

Au mur, l'espionne!

LE CURÉ (*seul*).

Espionne ou Sorcière. Le diable change de nom souvent.

Le 11 août 1916.

SCENE XIV

UNE RUE SOMBRE.
UNE SENTINELLE A UNE PORTE.
PASSANTS.

UNE FILLE (*à un Monsieur qui passe*).

Viens-tu chez moi? Oh! Monsieur, je vous demande pardon.

(*A elle-même.*)

Voilà que j'arrête les gens du quartier à présent!

LE MONSIEUR.

Il n'y a pas d'offense. Bonsoir.

LA FILLE (*au soldat*).

C'est vrai, n'est-ce pas? Quand on arrête des hommes de son quartier, on fait mal parler de soi.

LE SOLDAT (*bas*).

Voilà un officier.

(*Haut.*)

Au large!

(*A l'officier.*)

Qui vive!

L'OFFICIER.

Je suis votre capitaine; reconnaissez-moi.

LA SENTINELLE.

Vous avez le mot, mon capitaine?

L'OFFICIER.

Non, je n'ai pas le mot; mais (*montrant la porte*) j'ai affaire par là.

LE SOLDAT.

C'est que, mon capitaine, on m'a bien dit d'arrêter n'importe qui, quand ce serait un général, on m'a dit.

L'OFFICIER.

Comprenez donc, et relevez votre arme. N'importe quel espion peut s'habiller en capitaine et en général. Mais vous me reconnaissez. Eh bien, je vous donne l'ordre de me laisser passer.

LE SOLDAT.

Oui, mais.

L'OFFICIER.

Et puis assez. Rangez-vous et rendez les honneurs, ou gare à la prison.

LE SOLDAT (*à lui-même*).

Il est vrai que du moment que je le reconnais.

(*Entre un officier.*)

Attention, en voilà un autre. Je le connais bien aussi; c'est le petit lieutenant à lunettes.

(*Haut.*)

Qui vive!

(*Sans attendre la réponse.*)

Je vous reconnais mon lieutenant; passez.

(*Le lieutenant s'approche vivement, et lui saute à la gorge.*)

LE LIEUTENANT.

Te voilà surpris; te voilà désarmé. Tu n'as donc pas compris la consigne. Personne ne passe sans le mot. Ton nom?

LE SOLDAT.

La Verdure de la 2e du 3.

LE LIEUTENANT.

Ton compte est bon. Huit jours de prison. Rendez les honneurs.

(*S'en allant.*)

Ces brutes ne comprennent rien.

Le 12 août 1916.

SCENE XV

Un salon dans une maison de rendez-vous.

LA MATRONE.
PAQUITA.

LA MATRONE.

Paquita, je n'aime pas les menteuses.

PAQUITA.

Personne ne m'a jamais appelée menteuse. Je suis une honnête fille.

LA MATRONE.

N'empêche que c'est toi qui as dit à Gilberte que j'avais dit qu'elle n'était pas saine et que je la renverrais.

PAQUITA.

C'est malheureux d'être la plus ancienne de la maison, et sans un reproche, vous pouvez dire, et d'entendre pareille chose.

(*Elle pleure.*)

LA MATRONE.

La paix. Et pas de larmes. Quelqu'un vient.

(*Entre la débutante et son amie.*)

L'AMIE.

Madame, voici la jolie blonde dont je vous ai parlé.

LA MATRONE.

Oui, un peu rousse. Eh bien, ma petite rousse, vous aviez peur de venir ici à ce qu'on m'a dit.

LA DÉBUTANTE.

C'est que je suis bien jeune et bien timide.

LA MATRONE.

Enfin, vous savez bien ce que vous venez faire ici.

LA DÉBUTANTE.

J'ai un peu peur. Tous ces gens qu'on ne connaît pas...

LA MATRONE.

Tu les connais mieux que la fiancée ne connaît son fiancé; car ils ne t'ont pas menti pendant un mois ou

deux. Mais rassurez-vous; je ne jette pas une jolie fille à ce métier sans l'avoir aguerrie; et il n'est question ce soir, mes belles, que d'une partie au théâtre avec deux amis charmants que vous serez heureuses de connaître, sans que vous soyez obligées à rien.

(A l'amie.)

Ce vermillon pur que je vois sur ses lèvres ne résistera pas au plaisir.

Le 12 août 1916.

SCENE XVI

Un abri dans un village démoli.

LE COMMANDANT.
LE LIEUTENANT.

LE COMMANDANT.

Je suis commandant. Je dois vous dire que cette liste des pertes n'est pas complète, à mon avis. Ce n'est pas pour vous critiquer : je vous dis mon avis. Je suis commandant.

LE LIEUTENANT.

Mon commandant, je n'ai omis que des petites blessures sans importance.

LE COMMANDANT.

Toutes les blessures ont de l'importance. Je suis commandant. Remarquez, moi personnellement, je préférerais des blessures plus sérieuses, car nous avons déjà peu de morts.

LE LIEUTENANT.

Justement il m'a semblé qu'il valait mieux en somme présenter un tableau de pertes très peu chargé; n'est-ce pas la preuve que nous nous soucions d'épargner les vies humaines.

LE COMMANDANT.

Je suis commandant. Ce point de vue m'avait échappé, je l'avoue. On ne peut penser à tout. Je croyais au contraire que les grandes pertes en hommes feraient voir plus de mérite chez les chefs. Mais il faut voir ce qu'en pensera le colonel.

LE LIEUTENANT.

Oui, naturellement, je me serais rangé à l'avis du colonel; mais encore faudrait-il que je le connaisse.

LE COMMANDANT.

J'ai de grands doutes, je vous l'avoue; on ne sait jamais bien; on reçoit des instructions d'un côté et de l'autre. Faut-il avoir perdu beaucoup d'hommes ou non, on n'en sait trop rien. Pourtant je suis commandant. Le Commandant devrait être informé d'abord, voilà ce qu'il me semble. Enfin je ne sais qu'en penser.

(*Entre le capitaine.*)

Et vous, capitaine, mettriez-vous toutes les petites blessures dans la liste des pertes?

LE CAPITAINE.

N'en mettez pas trop. Ils seront jaloux à l'arrière, eux qui n'ont qu'un coup de pied de cheval de temps en temps.

LE COMMANDANT.

Jaloux de quoi? Voilà ce que je me demande. On ne me dit rien. Je suis commandant.

LE CAPITAINE.

Jaloux des dangers que nous courons, parbleu. Mais d'un autre côté, si nous n'avons rien de cassé, ils diront que nous ne servons à rien. Mettez donc tout. Mettez la vache et le chien.

LE COMMANDANT.

La vache? Quelle vache? On ne me dit rien. Je suis commandant.

LE CAPITAINE.

Je venais pour vous dire aussi d'y mettre trois fusils, deux caisses d'armements, quatre timons, six seaux, dix pelles, quinze pioches.

LE COMMANDANT.

Comment tout cela détruit? C'est incroyable.

LE CAPITAINE.

Ce sont des choses qui sont perdues depuis six mois. Le bombardement est venu à propos.

LE COMMANDANT.

Il est vrai; je n'y avais pas pensé. Voyez donc. Mettez tout cela, les morts, les blessés, les pioches et tout. Mais pas la vache. Le chien, oui.

LE CAPITAINE.

Cette vache était un utile serviteur.

LE COMMANDANT.

Oui, mais, permettez-moi de vous le dire, la vache n'est pas un animal militaire; le chien est un animal militaire. Il y a des chiens militaires.

LE LIEUTENANT.

Mon commandant, il sera fait selon vos instructions.

(Il sort.)

LE CAPITAINE.

J'ai envie de tirer une cinquantaine de coups de canons sur la batterie H.

LE COMMANDANT.

Qu'est-ce qu'elle fait?

LE CAPITAINE.

Elle tire sur nos fantassins depuis ce matin.

LE COMMANDANT.

Et croyez-vous que vos coups de canon y changeront quelque chose?

LE CAPITAINE.

Sans aucun doute. Elle tirera sur nous.

LE COMMANDANT.

Comme vous voudrez. Mais enfin, je suis commandant. Il me paraît plus naturel que nous tirions sur les fantassins ennemis. Simple question de méthode. A vous de voir. Maintenant cinquante obus, cela me paraît beaucoup. On pourrait en tirer quatre.

Le 13 août 1916.

SCENE XVII

La rue du village. — Ruines. — Abris.

ARTILLEURS.

PREMIER ARTILLEUR.

J'ai trouvé un moyen de faire cuire les pois.

DEUXIÈME ARTILLEUR.

Quel moyen?

PREMIER ARTILLEUR.

C'est de les casser à coups de marteau sur le banc, là-dedans.

(Il s'en va.)

DEUXIÈME ARTILLEUR.

Quel bruit! On jurerait que la mitrailleuse tire; mais non; c'est l'autre qui casse ses pois. Vrai, on jurerait que c'est la mitrailleuse.

(Il s'en va.)

UN CUISINIER *(sortant d'un abri)*.

Il y a un avion en l'air, voilà la mitrailleuse qui tire.

(Il regarde en l'air.)

LE LIEUTENANT *(sortant d'un autre abri)*.

Où est-il?

LE CUISINIER.

Je ne vois rien.

LE LIEUTENANT.

Il est sans doute du côté du soleil.

LE COMMANDANT *(sortant d'un autre abri)*.

Il y a un avion en l'air, que tout le monde rentre.

LE CUISINIER.

Tiens, voilà que tout le monde sort.

LE COMMANDANT.

J'ai pourtant de bonnes jumelles. Je suis commandant. Je ne vois rien.

LE LIEUTENANT.

Il est sans doute du côté du soleil.

LE COMMANDANT.

Voilà pourquoi les canons ne tirent pas.

LE CUISINIER.

Je l'ai vu, ici, sur le nuage blanc.

LE COMMANDANT.

Oui, j'ai cru le voir aussi.

PREMIER ARTILLEUR (*sortant de son abri*).

Voilà, j'ai cassé mes pois.

LE LIEUTENANT.

On n'entend plus rien.

LE COMMANDANT (*s'en allant*).

L'avion est parti, vous pouvez sortir.

LE CUISINIER.

Tiens! Voilà que tout le monde rentre.

(*Il s'en va.*)

Le 13 août 1916.

SCENE XVIII

Même lieu (le jour baisse).

LE COMMANDANT.

LES OFFICIERS.

HOMMES — CHEVAUX — VOITURES.

LE LIEUTENANT.

Mon commandant, voici les voitures de rondins pour renforcer les abris.

LE COMMANDANT.

Très bien. Combien en a-t-on?

LE LIEUTENANT.

Assez pour ajouter une couche à tous les abris.

LE COMMANDANT.

Cela est-il suffisant?

LE LIEUTENANT.

Non, il faudrait quatre couches.

LE COMMANDANT.

Eh bien, on mettra quatre couches. Je veux que les hommes soient abrités. Commencez par en mettre quatre couches sur mon abri. Combien en restera-t-il?

LE LIEUTENANT.

Trois couches encore.

LE COMMANDANT.

Vous les mettrez aussi sur mon abri. Demain on en voiturera d'autres.

LE LIEUTENANT.

Les hommes sont fatigués.

LE COMMANDANT.

Fatigués? Quand ils sauront que les rondins sont pour leurs abris, vous verrez s'ils sont fatigués.

LE LIEUTENANT.

Mon commandant, il y a un homme qui est bûcheron, et qui dit que voilà pour mille francs de bois.

LE COMMANDANT.

Mille francs!

(A lui-même.)

Je vais écrire ça à ma femme. Mille francs!

(Il s'en va.)

Le 13 août 1916.

SCENE XIX

Une gare.

MONSIEUR DOUBLE.
MADEMOISELLE SIMPLE.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Monsieur Double, je suis bien aise de vous rencontrer. J'ai tant confiance en vous.

MONSIEUR DOUBLE.

Vous avez tort.

MADEMOISELLE SIMPLE.

On a tort d'avoir confiance quand on n'a pas confiance. Mais moi, j'ai confiance.

MONSIEUR DOUBLE.

Eh bien, qu'y a-t-il encore? Je vois que ces beaux yeux ont pleuré.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Je ne les trouve pas tant beaux; ils sont trop petits, monsieur Double, il s'est passé que le Maître a fermé la porte à clef et a voulu m'embrasser. J'en suis encore toute malheureuse. Il y a deux jours que je le connais.

MONSIEUR DOUBLE.

Je l'ai vu hier. C'est un homme qui a des besoins violents, mais sans méchanceté. Aujourd'hui il trouvera bien quelques femmes faciles et vous aurez la paix.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Vous me dites toujours cela, et jamais je n'ai la paix.

MONSIEUR DOUBLE.

Vous n'aurez jamais la paix parce que vos yeux disent des douceurs à tout le monde sans vous en avertir.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Comment, vous aussi vous me croyez coquette?

MONSIEUR DOUBLE.

Je vous dis justement que vous ne l'êtes point, et c'est là le diable. Mais je suis content.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Pourquoi content?

MONSIEUR DOUBLE.

Parce que je viens de voir vos yeux plus jolis qu'on ne les verra peut-être jamais.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Ceux-là sont pour mon ami.

MONSIEUR DOUBLE.

Mais non. C'est un jeu de lumière, je pense; mais ce n'en était pas moins joli.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Pourquoi avoir des yeux, si on ne sait pas ce qu'ils disent.

MONSIEUR DOUBLE.

Aussi ces beaux yeux ne sont pas du tout pour votre agrément, mais pour le mien.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Mais je ne veux point plaire sans l'avoir voulu.

MONSIEUR DOUBLE.

Quand on veut plaire, on ne plaît jamais.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Comme la vie est mal faite. Mais je vous retiens. Vous avez affaire sans doute?

MONSIEUR DOUBLE.

Il est vrai. Mais je me plais avec vous.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Oh! qu'il ment!

MONSIEUR DOUBLE.

Pourquoi mentirais-je? Ai-je l'air de quelqu'un qui veut une récompense?

MADEMOISELLE SIMPLE.

Vous avez l'air d'un bon grand diable.

MONSIEUR DOUBLE.

Assez diable.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Je me confesse au diable. J'ai encore un autre adorateur.

MONSIEUR DOUBLE.

C'est bien naturel, vous avez l'œil espagnol et bien coupé; la bouche est passable, l'ensemble est frais.

MADEMOISELLE SIMPLE.

J'ai la bouche de ma mère; et c'est ce que j'ai de mieux.

MONSIEUR DOUBLE.

Non, les yeux valent mille fois plus. Mais nul n'est bon juge de lui-même. Eh bien? cet autre amoureux?

MADEMOISELLE SIMPLE.

Il est grand, presque aussi grand que vous, et mince, et élégant, enfin un peu vous.

MONSIEUR DOUBLE.

Je sais bien que je vous plais.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Oui, mais vous êtes mon ami.

MONSIEUR DOUBLE.

Je suis bon diable.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Mais il n'est pas diable du tout, pas insolent du tout; il n'a pas cet air d'être aimé s'il le voulait bien. Enfin il est timide; il ne me donnera pas de souci. Ce n'est pas comme l'autre.

MONSIEUR DOUBLE.

Celui qui veut embrasser tout de suite.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Comment faire?

MONSIEUR DOUBLE.

Je ne sais pas; je n'ai jamais été femme.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Ma foi, je n'en jurerais pas.

MONSIEUR DOUBLE.

Je suppose que vous devez lui faire des compliments sur son esprit.

MADEMOISELLE SIMPLE.

J'y penserai.

MONSIEUR DOUBLE.

Enfin être un peu coquette.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Beau remède. Vous dites que je le suis sans le vouloir.

MONSIEUR DOUBLE.

C'est cela justement qui est dangereux pour une femme. Au lieu que les coquetteries volontaires, vous savez si bien les gouverner, et les rentrer dès qu'il pleut ou quand la nuit vient, comme des petites filles bien sages.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Ou bien gare au loup!

MONSIEUR DOUBLE.

Ces chéries ont bien peur; on les gouverne par là. Mais vos yeux de mer n'ont peur de rien.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Que de vieillir.

MONSIEUR DOUBLE.

Et ils se pressent de vivre jeunes. Regardez. Voilà un troisième amoureux qui se retourne encore. Il va tomber sur place.

MADEMOISELLE SIMPLE.

On me regarde toujours quand je vous parle.

MONSIEUR DOUBLE.

Parce que je fais valoir vos yeux.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Comment faites-vous?

MONSIEUR DOUBLE.

Je joue avec. Si vous saviez comme je leur plais.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Pas de sottises. N'allez pas faire l'amoureux aussi.

MONSIEUR DOUBLE.

Mais non, au contraire; je vous dis que vos yeux m'aiment bien.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Je n'en sais rien.

MONSIEUR DOUBLE.

C'est moi qui sais ces choses-là.

MADEMOISELLE SIMPLE.

C'est ridicule que j'aie envie de pleurer.

MONSIEUR DOUBLE.

Et vous rougissez fort.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Ce n'est pas convenable d'empiéter sur des parties de moi que je ne connais point.

MONSIEUR DOUBLE.

C'était pour rire. Rien de tout cela n'est vrai.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Je ne sais pas.

MONSIEUR DOUBLE.

Si vous faites encore ces yeux-là, je me sauve.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Cachez-moi, je vais pleurer un peu.

MONSIEUR DOUBLE.

Votre sourire est charmant. Je plains vos amoureux.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Celui que j'aimerais ne serait pas à plaindre.

MONSIEUR DOUBLE.

Je n'en sais rien. Les hommes aiment le malheur.

MADEMOISELLE SIMPLE.

C'est vrai qu'on le dirait.

MONSIEUR DOUBLE.

Il n'y a rien de si doux qu'un amour malheureux; cela donne un but à la tristesse, et l'on s'en guérit par l'espoir.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Et les femmes?

MONSIEUR DOUBLE.

Les femmes vont droit à ce qui leur plaît.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Vous êtes un dangereux diable.

MONSIEUR DOUBLE.

Je vous le dis et vous ne me croyez point.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Vous le dites, mais moi je le sais.

MONSIEUR DOUBLE.

Les femmes sont bien à plaindre.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Jamais comprises.

MONSIEUR DOUBLE.

Et toujours prises. Mais voilà deux trains manqués et le troisième attend. Au revoir, femme trop aimée.

MADEMOISELLE SIMPLE.

Taisez-vous.

MONSIEUR DOUBLE.

Je veux dire aimée par trop d'hommes. Au revoir.

Le 14 août 1916.

SCENE XX

LE GUETTEUR DANS SON TROU.
FILS DE FER.

LE GUETTEUR.

Je n'échapperai pas. Je n'échapperai pas. Mais je me gare et je veille. Et je pense à ce que je suis ici, à

ce que je fais ici, dans cette boue. Attention. Gare. Ce n'est pas pour cette fois. Me voilà donc ferme et presque indifférent devant le danger le plus certain, le plus effrayant, le mieux connu. Sans ivresse aucune, attendant, passif, un peu comme celui qu'on conduit à la guillotine. — Voilà deux ans que l'on m'y conduit. Et j'ai vu tomber d'autres têtes, et des bras, et des jambes. Cela est sérieux. Je suis mouillé, refroidi, las. Tout m'est extérieur. J'ai une carapace. J'ai lu qu'on arrivait à se faire ainsi par volonté. Eh bien m'y voilà, par la volonté d'autrui.

Quelquefois je me dis que c'est pour le pays, et autres propos. Mais je suis indifférent maintenant à cela comme à tout. Ce sont des idées pour ceux de l'arrière. Qui est sensible à ces idées le serait bien plus à cette mort-ci. J'avais un pays autrefois, doux et bon pour y vivre, mais nous ne nous aimons plus. Il m'a oublié et je l'ai oublié. La liberté, je n'y crois plus. Comment pourrais-je? J'ai senti le pouvoir absolu; d'autres me poussent ici et là comme on balaie la poussière. — Mais, mon vieux camarade, ce pouvoir-là, ils l'avaient déjà, quand tu sifflais dans la rue; j'étais comme le poulet au perchoir, qui trouve que son maître n'est pas gênant. Mais cette lumière maintenant éclaire sans pitié. Tout est clair.

Au village de repos, j'ai connu le temps où l'on pouvait se chauffer au soleil; j'en usais comme on use d'un droit. Maintenant on ne peut nous voir tranquilles sans chercher quelque travail dur. Il n'y a rien de changé, que la volonté du maître. Soleil, pluie, travail, loisir, tout est pareil. C'est peut-être pour cela que je ne tiens plus beaucoup à la vie.

J'y tiens peut-être encore. Mais non. On ne tient qu'à ce qu'on a. Je n'ai pas ma vie. Qu'est-ce qu'un guetteur tué? Les journaux, pour trois cents tués, disent que les pertes sont sans importance. Mais quand elles seraient importantes, pourquoi vais-je juger que c'est bien ou mal ainsi? Qui n'a rien, pas même soi, n'est plus rien. Que je souffre peu ou beaucoup, que

je meure en six heures ou en six mois, haché ou non, qui s'en occupe? Et qu'y puis-je changer?

J'avais un père et une mère. Mais je suis plus loin d'eux que si j'étais mort. Ils n'ont pas encore la peine de me regretter. Il leur manque cette lumière-ci, qui ne ment pas. Ils se glorifient là-bas d'avoir permis ce qu'ils ne pouvaient pas empêcher; ils disent qu'ils l'ont voulu et que je l'ai voulu. S'ils ne le disaient pas, on les mettrait en prison. Mais non, ils seraient tués à coups de pierre. Ou bien ils n'en pensent pas si long. Je ne pensais jamais, moi, avant d'être ici. Je disais ce qu'on dit. Est-ce que je pensais à la peine qu'ils auraient? Eh bien, me voilà puni; ils ne l'ont point.

Attention. Rentrons dans la terre. Me voilà encore sauf.

(*A genoux.*)

— Ah, mes pauvres parents! Pardon, mes parents. Je ne sais rien de vous. Rien de vrai. Et vous ne savez rien de moi. Ne vais-je pas vous mentir encore demain? Et vous de même? Par amitié, par pitié, il faut mentir; il faut dire que l'on trouve cela beau et bon. Et par crainte de la censure aussi.

(*Il se relève.*)

— Ainsi le prudent maître a délié nos cœurs les uns des autres, et chacun est dans sa prison; ainsi la prison est fermée même au désespoir.

Cela c'est assez fort. Je n'ai même plus de malheur, puisque je n'ai pas de regrets. Ce pouvoir absolu essuie mes larmes par dedans. Je n'imagine même plus qu'on puisse pleurer. Je n'ai même plus peur. C'est la seule chose qui soit vraie dans ce qu'on dit. Non, j'ai des transes; c'est comme une blessure qui se guérirait vite. Et j'attends jusqu'à ce que l'heure soit venue de m'en aller. Non pas m'en aller avant l'heure; un autre viendrait avant l'heure, et pourquoi lui plutôt que moi? Il n'a pas plus mérité que moi; il est comme moi. L'ennemi aussi est comme moi. Je comprends tout ce qu'il fait, à cette lumière. L'amitié et la justice

veillent là-bas comme ici, sans soutien aucun ni contrainte aucune. Que l'autre prenne mon tour, et se fasse tuer à ma place, je ne le veux certainement pas, ni lui. — Là-bas de même. Voilà pourquoi les prisonniers nous sourient. Ce sont des choses que l'on apprend trop tard. Dépouillé de tout, on est juste de bon cœur. Mais aussi on n'en revient point. Tout est prévu.

Le 15 août 1916.

SCENE XXI

Souper chez Hélène.

PETIT MANFRED.
LE DOCTEUR SILÈNE.
L'ÉTRANGER.
L'AMI.
HÉLÈNE.
MADAME DURAND.
AUTRES FEMMES.

LE DOCTEUR SILÈNE.

Que ce festin commence comme tous les festins. Oublions nos soucis.

PETIT MANFRED.

Parlez pour vous. Moi je n'ai point de soucis, et je n'ai rien du tout à oublier.

HÉLÈNE.

Tous nos alliés vous aiment, et les ennemis même vous rendent justice.

PETIT MANFRED.

Je serais bien fâché d'être aimé par des gens que je ne connais point. Je ne sais quelles sottises ils iraient faire. Mais cela n'est point.

HÉLÈNE.

J'en parlais d'après les journaux.

PETIT MANFRED.

Les journaux sont comme Sa Majesté le Roi les aime. Mais si j'étais tout à fait le maître, ils n'en diraient pas si long.

LE DOCTEUR SILÈNE.

Pourquoi? Cela fait toujours plaisir un petit moment.

PETIT MANFRED.

Justement j'ai peur que cela vienne à me faire plaisir fût-ce un petit moment. Si j'arrivais à croire ce qu'ils disent, quelles sottises en suivraient!

HÉLÈNE.

Homme terrible, qui craint toujours d'avoir du cœur.

PETIT MANFRED.

Profonde erreur. Je vous aime et je ne m'en cache point. Je vous aime d'abord parce que vous êtes belle, et aussi parce que vous avez la manière du chasseur des prairies pour voir les choses. C'est la manière des femmes dès qu'elles sont libres. Mais les hommes sont plus déclamateurs.

L'ÉTRANGER.

Dans ma chère patrie, il y a un amour partagé entre le peuple et le souverain. Nous nous réglons là-dessus.

PETIT MANFRED.

Il se peut. N'ayant point charge de l'ordre dans ce pays-là, je veux bien penser que les citoyens y paient l'impôt et s'y fassent soldats sans qu'on les y force. Mais ici je ne puis pas me permettre de telles suppositions.

LE DOCTEUR SILÈNE.

Bah! vous traitez les citoyens comme des personnes raisonnables; mais ils sont bien plus nigauds que vous ne croyez.

PETIT MANFRED.

Ne jouez jamais sur la sottise de l'adversaire.

LE DOCTEUR SILÈNE.

Mais sottise prouvée; je regarde les actes. Les martyrs croyaient, puisqu'ils mouraient.

L'AMI.

Enfin, mon cher, le peuple croit qu'il t'aime, et qu'est-ce donc qu'aimer?

PETIT MANFRED.

Oui, qu'est-ce que c'est qu'aimer; voilà justement la question.

MADAME DURAND.

On en revient toujours là.

PETIT MANFRED.

Tu veux dire, mon cher, qu'on aime à la fin par l'habitude d'obéir. Mais je ne crois pas beaucoup aux habitudes, peut-être parce que je n'en ai point.

LE DOCTEUR SILÈNE.

Ainsi la révolte gronde au fond des cœurs, et nous soupons sur un volcan.

PETIT MANFRED.

Croyez-moi, je sais ce que c'est que la révolte; et ce n'est pas commun.

LE DOCTEUR SILÈNE.

Oui, mauvais sujet, on sait cela. Les mauvais sujets font les bons rois.

PETIT MANFRED.

Ce serait vrai, si les rois ne savaient pas dès leurs quatre ans qu'ils seront rois. Mais pour moi, n'ayant pu supporter aucun pouvoir, je ne pouvais que gouverner.

LE DOCTEUR SILÈNE.

Métier terriblement difficile.

PETIT MANFRED.

Ce qu'on n'a jamais fait semble toujours difficile, comme de faire une montre.

LE DOCTEUR SILÈNE.

C'est bien plus compliqué que de faire une montre.

PETIT MANFRED.

Tout est compliqué, si vous voulez regarder trois pièces à la fois, mais n'en regardez qu'une à la fois, alors tout est simple.

L'AMI.

J'accepterais cela. Mais d'où vient alors que l'on ait quelquefois gouverné mal?

PETIT MANFRED.

Comment savoir si l'on a gouverné mal? L'histoire est écrite par les partis.

L'AMI.

Jugeons par l'effet. Il y eut des révolutions.

PETIT MANFRED.

Toujours par la folie des pouvoirs.

L'AMI.

Ou par leur faiblesse.

PETIT MANFRED.

Faiblesse qui était folie.

L'AMI.

Quel genre de folie?

PETIT MANFRED.

Je crains d'ennuyer. Ces vérités ne sont agréables qu'à moi, et sont bien désagréables aux sujets.

L'ÉTRANGER.

Il serait indiscret de vouloir connaître ces grands secrets de l'Homme d'Etat.

PETIT MANFRED.

Ce sont de grands secrets dont on peut parler, car personne n'en croira un mot; et je ne vois pas ici d'esclaves. Je dirai donc que la faiblesse des pouvoirs quand ils sont faibles vient seulement de cette folie qu'ils ont souvent de vouloir être aimés; car d'abord ils croient qu'ils sont aimés, et ensuite ils s'aperçoivent qu'ils ne l'étaient point. Ainsi ils croient perdre le pouvoir dans le moment où ils ne perdent que leurs rêves de fous; et ils perdent souvent tout par cette surprise, n'osant plus rien ordonner à ceux qui ne les aiment point contre ceux qui les haïssent. Voilà ce qu'on gagne à vouloir prendre la lune. Et, selon moi, tel est le mal de presque tous les rois; ils vivent de flatteries, et périssent par la révolte, qu'ils appellent trahison. Mais moi, qui sais bien que la révolte est partout, je ne m'occupe qu'à la contenir, et je n'ai pas plus de confiance dans les mines d'un préfet ventre à terre que dans le plus décidé des criminels doctrinaires. Or, ce n'est pas quelque chose de bien difficile de faire pendre le doctrinaire; mais c'est encore bien plus facile de destituer l'autre. Ils le sentent bien tous; mais comme ils sentent aussi que je ne suis pas méchant ni même bon, ils n'ont aucune raison de me changer pour un autre maître. Telle fut la fortune d'un homme calomnié. Mais du reste je ne vois d'autre danger dans la calomnie que si elle me faisait prendre de l'humeur, jusqu'à m'aviser de vouloir être aimé; de tout cela je me garde. Je veux bien être aimé, mais de ceux dont je ne suis point maître, comme je vous vois ici.

HÉLÈNE.

Moi je voudrais que tout le monde m'aimât. La haine me blesse même dans un regard.

PETIT MANFRED.

Mais on ne me hait point; on ne m'aime pas assez pour me haïr. Et surtout je ne donne point d'espoir à la haine de personne, puisque je me moque qu'ils m'aiment ou non. Cela se voit dans les regards aussi. Je ne joue pas l'autre personnage; ainsi le drame ne commence pas.

L'ÉTRANGER.

Mais cet autre drame, qui ne finit pas.

PETIT MANFRED.

Il n'aurait point commencé, je crois, si j'avais été aux affaires dans le moment critique; toujours est-il que je l'ai trouvé en plein développement. Je l'ai trouvé sous ma barque, comme une tempête d'hommes, que je n'ai point voulue, et dont je m'accommode; j'avoue que c'est douloureux peut-être pour les maladroits qui y eurent part; pour moi ce n'est même pas difficile. Il y a plus d'ordre dans la guerre que dans la paix, et encore moins de place pour l'indécision (1).

LE DOCTEUR SILÈNE.

Ce que vous dites là m'éclaire sur des remarques que j'ai faites souvent. Je croyais voir que les flatteries cherchaient encore moins à plaire pour leurs intérêts qu'à déshonorer ou affaiblir le pouvoir; et, si le flatteur rougit un peu, c'est qu'il craint que le pouvoir lise dans son jeu.

(1) Après cette réplique, le manuscrit porte ici, écrit dans la marge : « le 16 août 1916 ». (N. D. L. R.)

L'AMI.

Il est vrai que je n'ai jamais supporté la flatterie; assurément je n'avais d'autre pouvoir qu'une espèce de mépris plein du feu de la jeunesse, mépris flambant si vous voulez, mais sans doute je sentais bien que le flatteur m'attaquait comme il fallait; et le plaisir que j'en ressentais m'effrayait comme le commencement d'une maladie.

HÉLÈNE.

J'ai remarqué aussi que les flatteurs inquiètent même la beauté, quand elle veut rester dominatrice. Je n'ai aimé qu'un hommage, qui est de voir la joie, la santé et la force prospérer dans mon voisinage.

LE DOCTEUR SILÈNE.

C'est la gloire du Soleil.

MADAME DURAND.

Je n'ai jamais eu la beauté grecque mais de la fraîcheur et de la promesse tout au plus; mais les flatteurs m'attaquaient aussi; mais je les mettais au point de m'aimer par obéissance, même fatiguée et laide.

PETIT MANFRED.

Nous voulons un gouvernement qui gouverne, comme disait je ne sais plus quel sot utile.

LE DOCTEUR SILÈNE.

Combien lui donnez-vous par mois, à ce sot utile?

PETIT MANFRED.

Les sots sont gratis.

L'AMI.

C'est fort bien; voilà une plaisanterie énorme et suivie; mais enfin cela ne sonne pas vrai. Je crois que la bonne volonté et l'amitié sincère sont le ferment des grandes choses qui présentement se font. La haine ne fait rien. Les sots font des mots. Les héros font des actions.

PETIT MANFRED.

Cela est vrai d'une certaine façon; tel est le dernier moteur sans doute, celui qui marche après le désespoir. Mais il ne faut pas se tromper sur le moment; chaque moment a besoin d'une pensée juste, comme chaque pièce a besoin d'un pointeur.

LE DOCTEUR SILÈNE.

Des exemples, s'il vous plaît, de ces erreurs sur le moment.

PETIT MANFRED.

Mille exemples dans cette guerre, sans chercher plus loin. Se prendre à l'enthousiasme du départ, qui n'est qu'incendie de gargousse, et aussi dangereuse flatterie, comme je disais. Laisser faire, laisser aller, compter trop sur soi aussi. D'où les paniques. S'est-on jamais demandé pourquoi des troupes éprouvées s'enfuient aussi quelquefois? A-t-on osé penser que la peur augmente avec l'expérience, ce qui est pourtant vrai? Pour moi la fuite se produit toujours dès qu'on est assuré d'assez de complices pour ne plus craindre la punition. C'est ce qu'ont bien compris plusieurs chefs réveillés par moi, j'ose le dire. Qu'est-ce qu'une troupe d'élite, sinon celle que l'on prépare par les travaux et la rigueur dans les plus petites choses? Les hommes n'y sont rien, que des instruments mieux employés. Ainsi une persécution sans pitié éteint ce

traître amour qui gâtait tout et rétablit la haine en même temps que l'obéissance. Alors il est sûr que l'on entrera dans le jeu, par contrainte absolument, et de mauvais gré absolument; après quoi la fureur qui cherche pâture, l'ardeur du jeu et l'appétit de mourir font naître le courage. Et en même temps l'imitation fait naître l'amour de la gloire. Sans compter une espèce d'amitié qui naît de l'extrême misère commune. C'est ainsi que la mort est vaincue et l'ennemi aussi.

HÉLÈNE.

Vous faites un horrible métier.

PETIT MANFRED.

J'en conviens. Mais puisqu'il faut qu'il soit fait, il vaut mieux qu'il soit bien fait.

L'AMI.

Je conviendrais de tout cela, mais je me demande comment le pouvoir peut compter sur cette multitude de policiers qui assurent l'ordre et la répression.

PETIT MANFRED.

Cela vous ne pouvez pas le savoir, et je l'ignorerais moi-même si les hasards ne m'avaient mis en position d'éprouver ce qu'on appelle le dévouement des serviteurs de l'Etat. Je savais bien que l'on avait la ressource des sanctions encore, et l'ambition pour alliée, mais je ne savais pas qu'il y a quelque chose de sincère, oui en vérité dans tous ces bas saluts.

LE DOCTEUR SILÈNE.

C'est qu'ils tiennent un peu du pouvoir, et que, tout en obéissant, ils commandent comme des rois.

PETIT MANFRED.

On encore mieux, parce qu'ils savent ce qu'ils ont à faire. Si la révolte était un métier comme est l'exercice du pouvoir, les armes seraient égales. Mais les révoltés passent leur temps et usent leur force à chercher ce qu'ils pourraient bien faire.

L'AMI.

Il ne reste plus qu'une espèce de bagne; c'est triste.

PETIT MANFRED.

Mais non. Tout reste. Le pouvoir laisse une marge, même en guerre, et même à ceux qui l'exercent. Et là peuvent fleurir l'amour, l'amitié, la justice, la pitié. Mais c'est une erreur de vouloir de la pitié chez le juge. Le pouvoir ne produit pas ce genre de fruits.

HÉLÈNE.

Les danseuses sont arrivées.

PETIT MANFRED.

Voyons donc ces jeunesses.

Le 17 août 1916.

LE PHOTOGRAPHE DÉLIRANT

par ARMAND LANOUX.

à *André Breton.*

Ulysse et les pénitentes.

Sous les platanes de l'esplanade
passe à pas lents
le photographe délirant.
Le mage est à la promenade :
vêtu d'alpaga
prunelles pervenche fanée
à la main le seringa.
Les vertus de Lunel
discutables demoiselles
rougissent jusqu'au bout du nez.

Ces pénitentes se souviennent trop
d'avoir tenu
le cierge
nu
et l'olive vierge
tandis que l'œil du maestro
les regardait palpiter sous la serge
quand volait l'oiseau
de l'innocence perdue.

Ulysse au melon cyclamen
sait le grec
et flatte les ludions du sexe

les anges les fauves
par de doux amen
d'abbé d'alcôve.
Il a naguère jeté
un froc aux orties
avec avec avec
les rosées du jeune âge
et n'a gardé
que le voile sans modestie
de l'accordéon à images.

Ulysse est le roi des fêtes
les Rameaux les Trépassés.
Il fixe sur ses plaques
les noces et banquets.
Les temps qui courent il les arrête :
le taulier du Zodiaque
n'a rien à lui refuser.
Le Juif Laquedem Isaac
en douce lui a refilé
le secret
de la longévité.

Sous les platanes de l'esplanade
passe à pas lents
le photographe délirant.
— *Marie-Thé le mage est à la promenade*
parle-lui c'est l'instant.

Opinions d'Hortense Paresse.

— *Ulysse a Martine*
pour maîtresse.
Elle aime à se faire clicher
dans de drôles de messes
la drôlesse la matine
avoue Hortense Paresse

l'épouse de cet ours trop léché!
Cette Martine moi
sa femme régulière
devant la loi
je l'ai vue
dans des poses particulières
aux honnêtes personnes inconnues.
Paraît que c'est le métier!
Un mot un seul si vous voulez savoir
interrogez Martine ce soir.
Elle a tout vu
tout lu tout bu tout su.

Martine est interrogée.

— Je suis Martine
qui un deux trois quat' cinq aligne
rois rouges dames noires valets blonds
le pape l'empereur et l'amoureux
Martine la beauté de citron
de la rue du Basilic
au deux.
Je suis l'élève de l'Egyptienne
qu'on disait fille de bouc et de bique
et qui faisait les fêtes anciennes
avec Ulysse ambulant
vers mil neuf cent.
Ulysse m'enseigna les lois des quatre portes
de la jouvence et de la félicité
et ce qui importe
pour se tenir en société.
J'étais Martine la brodeuse
avant de lire dans les cendres les tarots les yeux
le pape l'empereur et l'amoureux
les ravins fous
que creuse

le frotte-à-doux.
Bientôt d'eux
j'ai tout su.
J'adresse au bel Ulysse
les filles de l'amour déçu
quand mes sachets
entre chemise et peau
ne font pas plus d'effet
qu'un baiser sur un chapeau!

Ulysse caresse les dentelles
de mes complaisances
et je trouve en franche innocence
que le jeu vaut la chandelle.
Oh j'en ai des rivales
une qui a fait des dettes sur mon nom
et qui aime trop l'animale
Ulysse ses mains volantes ses doigts démons.
Et Marika la polonaise
qui sans mari
a trois amants
le cœur à l'aise
un pour le jour un pour la nuit
un entre temps!
Les cierges et l'huile
les paumes sur les ventres roux
c'est sa manière.
Pourquoi lui jeter la pierre?
Il faut bien joindre les deux bouts.

Promenade du photographe.

Les nymphes provinciales par l'amour obsédées
regardent sous les platanes de l'esplanade
passer à pas lents
le photographe délirant.

Marie-Thé n'est pas allée chez le mage.
Peut-être Ulysse lui eût-il gardé
le friseur son page
son amant avec la notairesse envolé
la notairesse éhontée?
Ce souci la ravage.
Pourtant Marie-Thé hésite à l'aborder
car les vieilles hors d'usage
de ces troubles indécents
désignent de l'index les folles de Lunel
avec la rage
des abeilles
qui ne font plus de miel!

Propos des abeilles hors d'usage.

— Par le pape l'empereur et l'amoureux
Margot y est allée
rue du Basilic
au deux!
Elle passait en sourdine
par la venelle de la Petite Afrique
je l'ai vue entrer
les yeux étoilés la coquine!
— Et Mignon la blanchisseuse
qui ferait mieux de repasser
dans sa boutique!
— Et Marthoune la receveuse!
— Et la sucrée Monique
— Et Manou itou
l'impudique!
— Monsieur Manou lui a montré tout!

Confession de Manou.

— Et pourquoi que j'aurais quelque chose à cacher?
Mon amant n'était plus à moi.

Mon amant ne m'appelait plus fraise des bois.
« Va donc voir Ulysse ma chagrine
de la rue du Basilic
par le pape l'empereur l'amoureux
au deux »
m'a dit Martine
la lunatique.
Il sait les astres les signes les plantes.
Sa main est douce aux amours dolentes. »
Et pourquoi que je n'y serais pas allée?

— Manou écris sur ce vélin
avec ton sang de ta main.
— Oh la la moi qui n'aime pas les plumes
Monsieur Ulysse vous me demandez la lune!
— Ecris j'allais trop au bal
Manou mets-toi nue
comme la vertu.
Par mon Patron
les choses arriveront
comme la queue du chat est venue.
— Et pourquoi que je ne me mettrais pas nue
comme la main le cœur la statue?

— Dis-moi comment ton amant
te prenait
sur le dos sous le vent
sur le sable au frais des haies
dans les olivettes les maisons
au bord de la rivière?
— Près du cimetière
aux trois cyprès
et les quatre saisons!
— Dévide l'oraison
de la femme adultère.
T'emportait-il sur un balai?

— Ah ça Monsieur au grand jamais.
— C'est dommage
c'est bien dommage.

Que oui Ulysse en sait long
sur la question!
Et des combien de fois
et dans quelle position
et des montre-moi avec le doigt
sans craindre l'indiscrétion.

— Je vois
Manou la rousse
l'écureuil fou
l'écureuil fou te hante
l'écureuil de feu te tourmente
je le prends je le tire je le noie
et personne n'en saura rien pas même moi.
Manou couche-toi.

Et pourquoi que je ne me serais pas couchée
par le retour de l'amour alléchée?

Ulysse a flambé le vélin
sur mon ventre de satin
même que ça sentait l'encens
de mes jeunes ans sans amant.
Il m'a fait mettre à genoux l'apôtre
sur un prie-dieu de velours
l'huile vierge
à la main
et le cierge
si chaud si lourd
dans l'autre.

— Attention ne bougeons plus.
Manou par mon œil

Le Patron te regarde.
Derrière l'appareil Ulysse était nu
et comme un singe velu.
Mais mon amant est revenu!
Oh je ne suis pas la seule!
Demandez à la mal mariée
qu'il a photographiée
et qui a quitté la région
depuis trois années
avec un joli banquier!
A mon avis Marie-Thé
devrait y passer!

Promenade d'Ulysse.

Sous les platanes de l'esplanade
passe à pas lents
le photographe délirant.
Le moustachu vêtu d'alpaga
caresse son seringa.
La coiffeuse Marie-Thé hésite toujours

Les vieilles exclues de ces tours
piégées par le filet des rides
jugent les folles du bourg
selon leurs lois de lampe vide.

Nouveaux propos des vieilles abeilles.

— *Murielle est allée*
chez l'individu.
— *Et sa sœur Marguerite aussi*
la fiancée vendue
pour se faire effeuiller.
— *A pas quinze ans qu'elle avait!*
— *Elle aussi a été photographiée*
sur toutes les coutures

même qu'elle a dit partout :
si on savait comme c'est doux
on ferait la queue
rue du Basilic
au deux
— le pape l'empereur et l'amoureux —
mieux que devant la chapelle de Véronique
— Vierges sages vierges sages
protégez-nous
protégez-vous.

L'enquête se poursuit.

La brigade mobile
de Montpellier
enquête en véhicule hippomobile
avec discrétion tact
et célérité
sur cette affaire embrouillée
d'anges et de plaques
qui ne veulent rien révéler!
Et l'unique huissier
répéte « dont acte dont acte »
sans savoir que sa femme aussi est allée
se faire manipuler
par l'artisan orgiaque
avec sa fille Minerve
et ses cousines Marcelle et Mireille
Mélanie Mignon et Marceline
sa nièce Mathurine
jusqu'à l'orpheline
Mado
qui devrait encore avec sa poupée
jouer à l'enfant-do!

Sérénité du photographe délirant.

Sous les platanes de l'esplanade
ami des pécheresses aux yeux mouillés
messalines émoustillées
passe le photographe érotique
vêtu d'alpaga
à la main le seringa
devant les têtes coupées
de la boutique de Marie-Thé
qui ne sait se décider
et trouve le pas large à sauter!

Sous les platanes de l'esplanade
passe à pas lents
le photographe délirant
qui espère fermement
que son Patron ne sera pas inquiété.

L'homme aux tempes grises

par MARIE LE FRANC

Nous étions arrivés au bout de notre randonnée de deux semaines dans la brousse, le géologue et moi, accompagnés de Doré le guide, un blanc métissé d'Indien qui lisait la forêt comme un livre mais ne nous l'expliquait que par monosyllabes, ne pouvant dire deux mots sans bégayer. C'était à nous de la découvrir, ce qui valait mieux. Arrivés, c'était beaucoup dire. Cela signifiait que devant nos yeux étonnés ce ne fut plus une piste qui s'enfilait dans les épaisseurs forestières, mais une voie ferrée qui courait à la surface d'une bande de terrain débarrassée de ses arbres. Un train qui descendait deux fois par semaine de solitudes plus nordiques encore que celles que nous venions de traverser passait par là à un certain moment de la nuit. C'était ce train qui allait nous acheminer vers un point de civilisation dont Doré balbutiait le nom, quelque chose comme *Katchémacoutji*.

Mais ici, où étions-nous exactement? Les yeux de couleur indéfinissable du guide eurent une lueur d'étonnement. Quel curieux besoin de donner un nom aux lieux où l'on s'arrête! Il se trouvait chez lui dans les plus anonymes. Inutile de déplier les vastes cartes dont on nous avait munis au départ, où un itinéraire avait été tracé par des connaisseurs, avec la ligne bleue des rivières épaissie au crayon rouge et l'étape de chaque journée marquée d'un nom aussi étonnant que Katchémacoutji. Nous avions renoncé à les consulter, dans l'impossibilité de nous reconnaître au milieu d'un lacis de lacs, de rivières, de chaînes de collines densément boisées.

C'était donc à cet endroit en pleine brousse qu'aucun signal n'indiquait que Doré devait agiter un fanal dès qu'il entendrait le roulement du train, et la grosse locomotive s'arrêterait là même où il posait sur la voie le butoir de son pied chaussé d'une courte botte massive.

Nous qui le suivions aveuglément une fois qu'il avait découvert une piste, qu'il appelait un *trail*, sans que jamais le trompât son instinct, étions inquiets. Ce ciel subitement visible dans l'espace dégagé au-dessus de la voie, cette nuit plus transparente que de coutume qui n'était pas étayée par le dôme de la forêt nous rendaient à la servitude des pourquoi et des comment. Ce rail d'acier qui soudain coupait nos amarres avec le beau voyage faisait de nous des voyageurs tatillons qui ont peur de manquer un train. Nous n'avions jamais eu peur de manquer le canot d'écorce qui, lorsqu'il émergeait d'un lac pour prendre un portage, se frayait un chemin, renversé et le nez en avant, campé sur les épaules et la tête du guide et se laissant pendre sur son dos comme une belle loutre peinte de la couleur d'un bouleau.

Doré parlait du passage de ce train en pleine nuit. Mais la nuit commençait à peine. Combien d'heures aurions-nous à attendre, debout en bordure d'une voie que faisait étinceler la gelée nocturne? Ce train dont l'image venait de surgir devant nos yeux évoquait des voyageurs curieux qui nous dévisageraient à travers les glaces. Nous étions gênés de nos accoutrements qui en avaient vu de toutes les couleurs. Le géologue se passait la main sur une barbe de dix jours dont jusqu'à présent il n'était pas peu fier. Moi je pensais à mon œil louchant sous une paupière comiquement gonflée par une piqûre de maringouin. Et le fanal qui devait signaler au train de s'arrêter? Nous n'avions que nos lampes de poche. Doré était un inventeur. Il avait fabriqué tout ce qui nous avait manqué au cours du voyage. Mais inventerait-il en pleine forêt un fanal, qui est une grosse lanterne nourrie de pétrole?

Sans rien dire — il n'expliquait jamais ses mouvements, se contentant de nous laisser comprendre, après coup, leur portée — il tourna le dos à la voie pour

s'enfoncer de nouveau dans le mutisme forestier. Une maisonnette apparut. Maisonnette? Rendons-lui sa personnalité en l'appelant comme il convient à ces lieux un camp, qu'il s'agisse d'un abri de planches, de toile ou de feuillages. Cette fois le camp était de rondins, solidement bâti, avec une petite fenêtre carrée en avant-garde, éclairée comme à travers des vitres de parchemin. Nous ne disions mot, nos pas glissaient silencieux dans les herbes. Pourtant le camp avait dressé l'oreille, la porte s'était ouverte, et sur le seuil se tenait un homme. Un homme tel qu'il fallait qu'il fût, l'homme de ce camp, le portrait qui ne pouvait être autre dans ce cadre, un homme sans gestes et sans âge au premier abord, avec, sous l'avancée du vieux chapeau, un visage qui n'était qu'un œil faisant le tour de nos trois ombres. Un homme encore bien planté sur ses jambes serrées dans leurs molletières et qui comprimait de ses deux mains les muscles de ses hanches. Après quoi, ayant reconnu Doré comme si son nom eût été prononcé à coups de tam-tam à travers les distances feuillues, il descendit du seuil et vint lui donner une joyeuse claque sur l'épaule :

— Hé ben, mon portageux, t'as pas d'affaire à trespasser sur mon territoire, toé!

Il nous eut vite toisés, d'un regard peu curieux : nous étions simplement des gens de la ville qui avaient pris Doré pour guide. Il avait pourtant satisfait à la politesse des bois en murmurant à notre adresse : « Bienvenue à tous et à chacun. » Au bout d'un moment nous étions assis sur un long billot équarri, placé sur le sol, d'un côté de la cabine où notre hôte était rentré, pour reparaître serrant dans son bras replié sur sa poitrine des verres épais et de courtes bouteilles de bière.

Laissant les hommes vider leurs verres, je pus me glisser à l'intérieur, faire le tour du plancher de billes rabotées à la surface et le rapide inventaire de l'installation : contre une paroi deux couchettes de bois superposées, la plus accessible celle du maître du logis qui sans doute n'avait plus vingt ans; en face, deux autres aux couvertures grises bien tirées sur le matelas de fou-

gères pour des compagnons de fortune ou d'infortune, une grande table lissée par les coudes d'un homme, où reposait une boîte à sel importante, un évier fait d'une souche évidée, un pétrin rouge pour brasser la pâte, une pile de bûches qui montait jusqu'au toit, un poêle encore chaud du repas du soir. Pas d'objets à la traîne. Le solitaire qui vivait là se passait d'objets. Un poêlon et une casserole accrochés au-dessus de l'évier et la caisse-garde-manger cuirassée de zinc clouée à une bonne hauteur contre le mur à l'extérieur, où conserver la perdrix, le canard ou la truite, le lièvre ou le porc-épic, selon la saison. Sur une corde tendue à un bout de la pièce des vêtement raides donnaient l'impression d'une petite rangée d'hommes des bois pliés en deux après leur journée.

Mon ami le géologue s'était joint à la conversation. J'admirais sa simplicité, sa faculté d'adaptation, une sympathie humaine que j'avais découverte au cours de ce voyage organisé pour nous par un grand ami de la forêt qui y faisait lui-même de longues expéditions, équipé d'un ciné-kodak et en rapportait de merveilleuses images de sa flore et surtout de ses animaux, images dont il se servait dans des tournées de conférences. Il espérait que plus tard nous aurions quelque chose à dire sur la région d'un abord difficile vers laquelle il nous dirigeait, mais d'une beauté jusqu'alors préservée des invasions. Il avait choisi pour nous son propre guide, ce Doré bégayant, indépendant et sûr, pas très haut de taille mais trapu et capable de porter ses trois cents livres sur son dos.

Le hasard avait donc réuni, sous la conduite de Doré, deux inconnus l'un pour l'autre. Je savais que ce compagnon était un géologue jeune encore mais sans doute réputé. Il devait porter un de ces noms significatifs d'une personnalité ou d'un coin de sol qu'une immense terre vierge a le privilège de donner à ses fils. Celui-ci, à cause de ses yeux verts, de son regard fluide et transparent, devait avoir un nom évocateur des prés et des fontaines. Quand je le connus mieux, je l'appelai M. Desrivières parce qu'il préférait la navigation sur les rivières le long

desquelles il avait plus de chances de trouver des spécimens, non de pierres, cette fois, mais de plantes rares qu'il cherchait. Il ripostait en m'appelant la Dame-du-Lac parce que je ne laissais Doré en paix qu'il n'eût trouvé un lac au bout de l'étape pour planter la tente sur ses bords.

Ce compagnon n'est pas l'homme aux tempes grises auquel ce récit veut aboutir, comme au bout d'une longue piste sinueuse. Mais ce géologue était un homme et devait savoir qu'un homme valait un homme et que l'un eût, à l'occasion, à céder sa place à l'autre. Je veux avoir le temps de dire, avant d'en finir avec lui, que dès le début du voyage le géologue momifié dans sa géologie, ou que je me représentais comme tel, avait fondu. Il était arrivé encombré d'un long ballot rectangulaire qui par son poids et ses dimensions m'avait épouvantée. Il expliqua qu'il faisait de la botanique en amateur. C'était le botaniste qui prenait la clé des champs. Ce ballot contenait des presses pour serrer ses plantes. Il était à la recherche de certaines qu'il n'avait encore vues que dans les livres, par exemple la fameuse *sarracénie pourpre* des savanes qu'un maître en la matière avait découverte dans les toundras du nord.

Botaniste, nous voilà amis, bien que je persiste, à chaque tournée en forêt, à demander le nom de la même plante et que les noms de la première cueillette abondante qu'il fit là-bas, sur la rivière Blanche, soient restés sur place. Mais les presses? Je réussis à lui persuader d'abandonner son ballot sitôt rejointe la cabine du guide d'où avait lieu le grand départ. Il y serait en sécurité jusqu'à notre retour. Je voyais déjà le canot d'écorce affleurant l'eau sous ce poids supplémentaire et, dans les portages difficiles, encombrés de rocs ou de lianes, notre marche retardée à cause de son volume.

Nous oubliâmes peu à peu notre identité. Nous appartenions pour la durée du voyage à la race de Doré issue de la forêt. Les mots qui nous remplissaient trop le cœur pour pouvoir sortir de nos bouches s'adressaient à la nature autour de nous. Car j'eus vite découvert que ce

compagnon était un redoutable rival dans la curiosité passionnée que m'inspirait cette nature farouche, inaliénable, inconquérable et qui avait pourtant des moments où elle devenait aussi joueuse qu'une enfant, heureuse de nous voir, nous disant bonjour de l'autre côté de la rivière. Le botaniste disparaissait comme avait disparu le géologue. J'entendais son grand rire quand, à l'heure du bain dans un lac, il engageait une course avec Doré, à la poursuite des grands huards au long cou sombre des eaux du Nord.

Mais il restait surtout un homme devant son fétiche. J'occupais d'ordinaire la pointe aiguë du canoë, assise sur un étroit petit banc d'où je dominais le paysage. Un large dos entre lui et moi eût tout gâté, à moins que la navigation ne me forçât à céder la place au pagayeur supplémentaire. Doré à l'arrière imprimait à la barque la direction, tout en mâchonnant des bribes de tabac qu'il crachotait à petits bruits dans l'eau, petits bruits qui ressemblaient à son bégaiement.

Chaque fois que je me retournais un peu du côté de l'homme des villes, étonnée de son silence, je voyais sa tête dressée sur ses hautes épaules vers la forêt à la fois offerte et dérobée, ses yeux clairs, perçants, concentrés sur les secrets et les énigmes, ce visage de l'homme d'étude, du découvreur et finalement du poète qui abandonnait tous les dossiers pour succomber à un enchantement, se livrer à une entente sans paroles de créature à créature que je croyais être seule à éprouver. J'étais à la fois envieuse et curieuse. Quels mots trouvait-il en lui-même pour exprimer cette ferveur qu'il transportait dans ses veines, la même et peut-être autre que celle qui brûlait dans les miennes, plus neuve, plus mâle, cette ardeur mutuelle qui était vraiment l'animatrice de ce voyage, qui en supprimait les fatigues et les difficultés, nous faisait oublier la chaleur écrasante de certaines journées, le froid des nuits, la persécution d'une gent minuscule et avide de sang : moustiques, brûlots, mouches noires, les plongées inattendues dans la vase des tourbières, un hurlement jeté par la forêt une nuit d'ouragan,

ou *dans* la forêt, ce qui était pire; l'impossibilité de dormir parce qu'une racine vous entrait dans le dos ou qu'un maringouin vrombissait sous la tente; la monotonie des repas de *Boston-beans* malgré les encouragements de Doré qui tenant la queue de la poêle graisseuse nous les présentait dans leur badigeon de sauce tomate. « Forcez sur les beans! » disait Doré qui n'aimait pas les gaspillages, ces beans que les troupiers de nos casernes 1900 appelaient des fayots. Il voulait aussi ménager le pain qui commençait à moisir, mais demeurait du pain, et que nous ravigotions, piqué au bout d'une branche fourchue devant le grand feu allumé au bord de l'eau. Plus tard, il y aurait la ressource dite suprême, de galettes de farine sans œufs ni beurre qu'il confectionnait sur les braises.

Ai-je tort de mêler ces détails à la grande figure de mon ami des prés et des fontaines? Ceci semble une longue introduction mais quand on veut arriver à un grand sujet, un homme plutôt qu'une montagne, on en reste toujours à une introduction. Aujourd'hui, où rentrés dans le cadre de nos vies quotidiennes et redevenus l'un pour l'autre des inconnus, il m'arrive de penser au grand voyage, c'est avec une sorte de tendresse que j'évoque le souvenir de ce compagnon à cause du sentiment que nous partagions ensemble de compréhension pour des solitudes que d'autres eussent déclarées inhumaines.

Il avait parcouru l'Ungava, survolé l'Alaska en mission officielle. Ici, il ne survolait pas, il ne parcourait pas, ou plutôt, tout en avançant à grandes enjambées, il avait l'impression de flâner sur place, d'avoir pour mission son plaisir.

Moi je revenais à la forêt comme si c'eût été pour la première fois, ainsi qu'on remet le pied dans la mer comme pour une première fois; ainsi qu'on aime, toujours, pour la première fois. J'avais sur mon âme autant que sur mes lèvres la saveur d'une première fois.

Le géologue remontait des entrailles de la terre à des surfaces de fleurs et de feuilles. A quoi songeait-il?

Moi je m'en tenais à la journée présente. Lui faisait peut-être la remontée des siècles, déroulait dans sa

mémoire l'aventure de ses aïeux conquérants de cette terre, les suivait pas à pas dans les forêts sans pistes qui les avaient obligés à troquer l'épée pour la hache et fini par leur accorder la cabane et la barque, le feu en plein air et le renard à rôtir tout de son long, de la barbe à la queue, au-dessus des braises.

Mais là mon imagination errait. Les yeux transparents de mon ami disaient qu'il était à la recherche d'une essence et non d'une racine. La forêt? Une essence. Il eût de même façon résumé une âme humaine : une essence.

◆

Ceci dit, je reviens à cette surprenante voie ferrée à laquelle nous aboutîmes au début de ce récit, au moment où Doré nous présentait le petit camp tout rond, tout doré sur l'assiette verte de la forêt. Là vivait le gardien d'une *cache*, c'est-à-dire d'un dépôt d'approvisionnements. Une cache! le mot nous emplit les oreilles et la bouche. Nous l'apercevions à proximité de la cabine, sous la forme d'un monticule de terre où étaient enfouis les sacs de farine, de thé et de café, les barils de lard, de salaisons et de conserves variées destinés à nourrir la forte équipe de bûcherons qui viendraient bâtir leur camp sur un territoire marqué pour l'abattage, au cours de l'automne prochain, et y demeureraient jusqu'au printemps.

Assis sur notre tronc d'arbre, nous écoutions Doré et le garde qui parlaient chasse et pêche, la difficulté de suivre à la trace un rarissime vison — qui eût rapporté un beau cent piastres! —, la facilité de devancer à la course un porc-épic empêtré dans son dépliant de dards fourchus, la chance de prendre au piège une loutre qu'achèterait sans trop marchander le colporteur de pelleteries. Mon savant ami riait aussi fort que Doré quand le gardien se mit à raconter d'où lui venaient les belles bottes qu'il avait aux pieds. Au moment du dégel le printemps

dernier, il avait vu, sortant d'un amoncellement de glaces qui tenaient encore, au bord du lac, deux pieds magnifiquement chaussés. Le pauvre diable qui était là-dessous n'aurait plus besoin de ses bottes. Alors, en attendant de lui rendre les derniers devoirs dès que la terre serait assez meuble pour lui creuser une place au pied d'un bouleau, sur l'écorce duquel il graverait à la pointe de son couteau « Neyé à la drave », il l'avait soulagé de ses bottes et recouvert ses pieds nus d'une pelletée de terre.

Soudain un bruit de branchages qu'on écarte pour se frayer un passage nous fit tendre l'oreille dans une autre direction. Notre hôte emprisonna dans sa main le museau noir de son chien enchaîné de court dans sa niche et nous imposa du geste le silence, puis leva la tête et s'écria joyeux : « V'la encore d' la visite! »

Il n'en avait jamais tant eu à la fois. Trois gaillards arrivaient à la file dans l'uniforme couleur d'écorce dont la forêt revêt son personnel, la culotte serrée au genou dans les bottes de peau d'orignal, le chapeau dont les bords malléables s'accommodent de la pluie et du soleil. Là-dessous, un visage maigre de cuir tanné poudré de rouge à la surface. Et des yeux qui découvrent tout de suite ce qui remue de près ou de loin, sur ou sous les feuilles. Vous avez beau écarquiller les vôtres, votre regard arrivera toujours bon dernier. Ces nouveaux venus complétaient donc avec les autres la mâle demi-douzaine. Pas des inconnus pour notre guide et le gardien de la cache. Ils pouvaient être séparés par des centaines de milles de brousse, mais ils s'appelaient par leurs noms, Bellefleur, Sansregret, Préfontaine, Laliberté, manifestaient une joie chaude à se rencontrer, se tapaient sur l'épaule, étaient au courant des principaux événements de la vie de chacun d'eux, surtout du nombre d'enfants de ceux qui étaient mariés. La conversation s'étendit à des absents qui occupaient différents coins de leur planète de bois touffus. Le monsieur des villes distribuait ses cigarettes dont il était pourtant économe. Celui de la cache avait épuisé sa réserve de bière. Les nouveaux venus tirèrent de leur poche de ceinture des fioles plates qui

contenaient autre chose que de l'eau. On but à la régalade, assis sur l'arbre renversé!

Mais il était temps de révéler pourquoi ils étaient là. L'un d'eux se mit debout. J'admirai ses bras et ses jambes déliés, sa stature mince, droite et vigoureuse, son air de décision. Pendant la halte il avait ôté sa veste, qu'il portait accrochée à son épaule, et la secouant devant lui comme une voile qui va prendre le large, il cria : « On va guider! » Je ne puis dire ce qu'il y avait de joie vibrante, de surexcitation, de fierté dans ces trois mots. L'impatience étirait ses jambes nerveuses. Un voyage en forêt restait toujours une aventure. Leurs clients, leurs « bourgeois », comme ils disaient, étaient deux Américains, le mari et la femme, pour qui ils avaient tracé un itinéraire de quatre à cinq semaines de brousse. Des riches sans aucun doute qui arriveraient dans leur propre avion pour se poser sur le lac Katchémakoutji. C'est là que les hommes devaient aller les attendre. Les services d'une agence de tourisme les avaient choisis sur la liste des guides assermentés qui avaient fait leurs preuves. Je les regardais. Deux d'entre eux se ressemblaient comme des frères par leur charpente musclée et déliée de garçons de vingt-cinq ans, par leurs vêtements épousant étroitement leurs corps, cousus, eût-on dit, avec ces fibres ligneuses avec lesquelles on assemble, dans la confection d'un canot, les peaux d'écorce sur la carcasse de cèdre. Au lieu de la veste à carreaux traditionnelle, la leur était unie, d'une couleur neutre qu'ils avaient adoptée pour une randonnée plus ardue et plus longue que de coutume. Ils laissaient les bariolages à leurs voyageurs qui apparaîtraient avec un plumage d'indien ou de colibri tissé dans la poitrine de leur chandail, un chevreuil aux jambes fines gambadant dans leur dos, et qui feraient amis avec tout cela, étant d'une race adaptable, jeune et gaie, et comme leurs guides ils auraient une plume à leur chapeau eux aussi et une élasticité animale dans leurs jarrets.

◆

Mais le troisième... Il s'était assis légèrement à l'écart sur le seuil de bois de la cabine, écoutait avec une attention soutenue les camarades, le visage tourné vers eux. Mais pas un mot ne sortait de sa bouche. Je distinguais mal ses traits que je ne voyais que de profil, mais rien ne m'échappait de son attitude. A son insu il était différent. Plus mûri par l'âge aussi. Je crus distinguer, sous une aile de son chapeau, une tempe grise. Ou était-ce l'effet du mauvais éclairage tombé d'un ciel d'où tentait de se dégager un pâle croissant de lune, ou de ce chapeau gris qui déteignait sur la couleur de ses cheveux? Par son allure, son absence de gestes, la souplesse calme de ses membres, il formait un contraste avec ses bouillants camarades. Non qu'il voulût apparaître dissemblable. Il ignorait même qu'il le fût. Quand ils parlaient en l'englobant dans leur regard, ce regard auquel le sien ne se dérobait pas disait qu'il était des leurs. Cependant sa mise aussi était à part. Il portait un veston gris qui eût convenu à un citadin, mais laissé ouvert sur un tricot de même couleur bien serré sur son buste, et ses jambes dans les bottes lacées étaient aussi bien d'un cavalier que d'un coureur des bois.

Les deux autres continuaient à amonceler les détails jaillis de leur imagination aidée de leurs expériences passées sur leurs futurs clients dont ils savaient en réalité peu de chose. Ils parlaient du couple comme d'une unité, sans faire allusion à la dame, par une sorte de pudeur. On verrait bien! Jeune évidemment, souhaitait chacun à part soi, pour n'avoir pas peur d'une telle entreprise. Un peu moins jeune le mari, un businessman. Ils devaient savoir ce que ça allait leur coûter! Eux, les gens des bois, n'avaient que la brève période de l'été pour se ramasser un peu d'argent. Ils se savaient indispensables et en profitaient. Mais une fois en route ils oubliaient le côté mercenaire du voyage. Ils étaient là pour le rendre le moins dur et le plus sûr possible pour ceux dont ils

avaient la charge. Ils leur communiquaient leur jovialité, leur assurance, leur façon aussi bien de trouver du bois sec pour leur feu sous une pluie battante que de descendre les rapides d'une rivière sans chavirer leur monde au beau milieu, de rattraper à tâtons dans les broussailles la tente envolée d'au-dessus d'eux, une nuit d'orage et de courir après les chaussures et les coiffures dévalant dans le ruissellement de la pluie. On était là entre égaux, et parfois même les situations étaient renversées, les riches devenus pauvres par l'abandon de leurs biens à l'orée de la forêt, les pauvres devenus riches par tout ce qu'ils avaient à donner de savoir, d'énergie, d'encouragements. C'est à quoi ils pensaient en attendant le train qui devait les déposer non loin de la station de Katchémakoutji dont ils faisaient danser les syllabes sur leurs lèvres comme une poignée de noisettes dans leurs paumes.

L'homme au chapeau gris continuait à se taire, mais on voyait au port de sa tête tournée vers eux qu'il continuait aussi à écouter, à confirmer, à approuver leurs paroles.

Moi je découvris que j'avais mieux à faire. Si le train ne devait passer qu'entre une heure et deux heures du matin, disait le gardien, j'avais le temps d'exécuter mon dessein. Profitant du moment où Doré ne me surveillait pas, occupé qu'il était à sortir une nouvelle provision de tabac à chiquer de son béret, ou plutôt de *mon* béret qui lui avait fait envie, tout en se gardant de rien manifester, je m'éloignai sans bruit du cercle d'où, préparant déjà ma retraite, je m'étais peu à peu détachée. La forêt m'appelait à elle pour un dernier conciliabule. Il me semblait que jusqu'à présent nous n'avions échangé de propos que par le truchement de mon ami, de même que lui s'était servi de moi comme interprète. Tout était à reprendre, à réparer, à expliquer dans une souveraine entrevue en tête à tête. J'avais observé la coupure par où les trois guides avaient débouché. Je réussis à m'y glisser sans éveiller l'attention. Elle s'ouvrait sur un sentier plus large qu'à l'ordinaire, sans doute pratiqué par le gardien dans ses tournées. C'était presque un chemin-du-

roy où l'on voyait suffisamment clair pour ne pas se heurter aux arbres. Je m'avançais avec prudence, ayant eu plus d'une fois à payer cher des impulsions de cette sorte auxquelles j'étais incapable de résister. Soudain, le petit chemin s'ouvrit sur une brèche fourrée d'une obscurité épaisse suivie d'une déclivité où je m'engageai en levant les bras devant mon visage. En quelques pas, je me trouvai au bord d'une eau sombre que j'appelai un lac faute d'en pouvoir deviner l'étendue, totalement immobile et silencieux, d'une forme qui me parut rectangulaire et entouré de partout d'une barrière de sapins, noirs, rigides, avec des draperies de mousses et de lichens pendues à leurs branches, pareils à des veilleurs d'un temple mystérieux. Ne pouvant calculer la hauteur de la berge — et existait-il une berge? — je ne faisais pas un mouvement. Je ne pensais cependant pas à fuir. Puisque la forêt avait choisi ce lieu pour notre entrevue, je n'avais qu'à attendre, le cœur étreint de diverses émotions qui dominaient tour à tour, allant d'une angoisse pour ma sécurité personnelle à un sentiment de communion avec la détresse, ou le mystère, ou le recueillement de cette eau qui m'avait attirée jusqu'à elle.

Un bruit de chaîne rouillée en arrière de moi me fit me retourner. Je n'avais pas remarqué dans la noirceur environnante une sorte de cachalot épais allongé sur le rivage. Je compris que c'était une barque dont on n'avait pas pris la peine d'attacher la chaîne à un tronc d'arbre. Dans ces pays de libre allure, on n'ancre pas une barque qui doit toujours être prête à partir. Si par hasard elle est munie d'une corde ou d'une chaîne, on ne s'en sert que si on redoute une montée des eaux. Un homme est toujours assez fort pour la pousser où il veut. C'est ce qu'était en train de faire celui-ci dont je ne distinguais pas la couleur du chapeau ni de la veste. Je devinais seulement dans la nuit une sorte de mesure dans ses gestes, d'harmonie entre eux et la structure de son corps, un calme qui n'était pas seulement extérieur et qui me fit l'identifier comme l'homme aux tempes grises.

Il avait remonté dans l'embarcation la chaîne qui traî-

nait et c'était ce bruit que j'avais entendu. En d'autres circonstances il m'aurait fait sursauter et m'enfouir dans un fourré, mais le recueillement de cette eau qui n'était morte qu'en apparence, qui préparait son réveil et me forçait à me tendre tout entière vers elle, me rendait insensible à ce qui se passait à sa lisière. Et puis, il faut bien le dire, j'avais reconnu l'homme couleur d'obscurité en face de moi, mais en gris dans ma mémoire. La barque était à l'eau. Je ne sais s'il prononça la parole traditionnelle du guide : « Embarquez! » qui est un ordre en même temps qu'une invite que le voyageur inexpert attend pour mettre le pied ainsi qu'il le lui a enseigné, sans lourdeur ni maladresse, bien au milieu du canot d'écorce pour ne pas le faire chavirer. Je ne puis retrouver le son de sa voix. Cette fois il n'y avait pas de canot auquel je ne me fusse confiée sans un frisson sur cette piste goudronneuse; mais une barque à flancs épais que deux mains appartenant à un corps plié sur ses genoux maintenaient à la rive en attendant que j'eusse pris place à l'avant, face à la coulée obscure et pourtant discernable du lac. Je tournais le dos au batelier. L'étrange exploration commença dans le silence le plus absolu qui répondait à celui de cette nature, non pas pétrifiée, mais dans une attente, je ne savais laquelle, peut-être une levée d'écrou, un ordre de libération qui allait réussir à forcer à s'ouvrir la grille des ténèbres. L'eau se dégageait peu à peu de ses limbes, tout en conservant son prodigieux mystère. Elle n'était plus à l'étroit entre ses arbres rigides qui se reculaient insensiblement, perdait sa forme de rectangle indigne d'une eau libre. Je n'étais plus à l'étroit en moi-même, l'angoisse qui avait déferlé en moi ne mettait plus une barre d'angine à travers ma poitrine, faisait place à un élargissement, à une confiance, à un détachement absolu de ce qui était préoccupation personnelle. Mon relèvement s'étendait à un être humain collectif qui partout et quelque part relevait la tête.

La nature agissait. Et elle n'était pas seule à agir. Une présence, celle de l'inconnu dont j'ignorais tout, telle que je l'ai toujours aimée, incorporée à la nature, agis-

sait. Il n'y avait pas à s'y tromper : cette présence, je voudrais dire cette « essence », s'était mêlée intimement à celle des hautaines solitudes environnantes pour se répandre sur le corps inerte du lac ainsi qu'une eau baptismale. Un monde au complet était né.

Il ne me serait pas venu à l'idée de détacher moi-même cette barque du rivage pour m'aventurer parmi les décombres de ténèbres qui flottaient sur les eaux; j'avais confiance dans le batelier improvisé. Ne l'avais-je pas vu, quelques minutes auparavant, assis sur le seuil paisible d'une maison d'homme, ses mains reposant sur ses genoux, dans l'acceptation de l'ordre des choses tel qu'il était imposé; sachant que même séparé de ses camarades il allait se remettre de lui-même sous le joug carré, à couleur d'écorce, à odeur de balsam, que la vie avait placé sur leurs trois fronts. Grâce à cette présence, si évanescente qu'elle dût être, je rentrais dans la normalité des êtres et l'équilibre du monde. Nous étions deux créatures humaines jointes ensemble pour essayer de soulever un peu vers nous le visage à demi noyé d'un pan de forêt qui n'avait plus de voix pour appeler. Je ne pouvais voir les traits de cet homme. Je ne les ai jamais vus. C'était une âme, une respiration. Qui le prouve? A-t-on besoin de prouver une essence?

Et même si je la lui avait prêtée? N'a-t-on pas le droit de prêter?... Mais cette supposition serait gratuite de ma part, pleine de suffisance. Et stupide, qui détruirait le plan sur lequel nous étions, cette âme et la mienne, la signification et le message de cette fin de soirée dans ce lieu sans nom qui avait surgi dans un univers en apparence englouti. Cette eau qui ne pouvait fuir me remerciait, moi la fuyante; ces arbres qui ne pouvaient se déraciner nous remerciaient, nous les errants. S'ils s'étaient d'abord présentés de maussade façon c'est qu'ils avaient cru avoir affaire à des braconniers nocturnes qui venaient pourchasser le lièvre peureux ou la douce hermine; le castor fatigué, le vison traqué, le faon ou le louveteau au gîte pour la nuit.

Il est autour de nous, dans la vie de tous les jours,

des appels auxquels nous opposons une oreille fermée; ce soir j'entendais monter l'appel silencieux d'une âme, ce qui était un rachat pour la mienne.

Les rames faisaient entendre un bruit sourd d'ailes d'albatros tombé sur un pont de navire. A peine fendues par elles, les eaux se refermaient, montrant que toute blessure est illusoire. A quelle distance étions-nous de la rive? Impossible de le savoir à cause de l'ombre portée des arbres qui dans les investigations des rapaces nocturnes que sont ceux qui s'y livrent, demeure toujours intentionnellement démesurée et trompeuse. Peut-être l'homme des bois le savait-il. Nous arrivions à ce qui paraissait être le bout du lac, à moins qu'il ne franchît le barrage de l'ombre et n'allât combler, avec une soudaine hardiesse d'eau fluviale, un autre fléchissement de la terre. Nous les regardions, ces arbres, hauts dignitaires solennels, droits et noirs, drapés dans leurs toges moussues. Et nous comprîmes leur objet : chaque cime portait à sa pointe une étoile brillante.

Le miracle qui se produisit alors n'était pas dans ces étoiles, ou, s'il serait sacrilège de refuser de voir un miracle dans une étoile éclairant la cime en croix d'un sapin forestier, disons qu'il s'en produisit un autre. *La barque s'immobilisa*, sans recevoir d'intimation de personne. Personne n'avait ordonné, ou souhaité : « Que je sois enchaîné ici pour un moment de vie, dans la profondeur de ces eaux, dans la profondeur du temps, que je perde la notion de la limite du monde, que j'éprouve une impression d'éternité! » Le miracle de la barque immobile se prolongea dans les mains qui tenaient les rames, deux mains immobiles, et des mains l'immobilité gagna l'homme tout entier. On est toujours porté à chercher les raisons, que l'on veut matérielles, à moins qu'elles ne soient pires, de l'immobilité d'un être fruste. Seuls, le penseur, le rêveur, le poète auraient le droit de se figer devant un spectacle dont ils essaient de surprendre et d'analyser la résonance qu'il éveille en eux. Mais de son côté l'être fruste, seul, a sa façon de poser d'instinct son pied sur la vie pour l'immobiliser un instant.

Je n'avais pas besoin de me retourner pour savoir que le rameur immobile avait la tête levée, en arrière de mes épaules plus basses que les siennes, levée jusqu'aux étoiles. A moins que, sa contemplation épuisée, il ne l'eût laissée retomber, pour se retrouver en lui-même ainsi qu'en une maison dénudée, avec le souffle d'un monde neuf sur le seuil. Lui qui s'était senti le maître à bord pour un instant de cette barque inconnue, redevenait-il l'homme de son sort, asservi à la forêt, recevant ses ordres, abattant ses arbres, y promenant ses étrangers, les menant comme une harde à l'abreuvoir de ses lacs, passant autour de son front le licou plat du portageux qui retient l'énorme faix qu'il transporte sur son dos pour le riche qui demande, au bout de quelques heures de saines tribulations dans les pistes, de changer ses bottes pour des souliers à épaisses semelles, puis les souliers pour des mocassins, et qui a besoin, pour dormir sous la tente, d'un « duvet » volumineux au lieu d'un lit de branchages?

Ou bien mon compagnon était-il au-dessus de ces préoccupations? La vie pesait-elle sur ses épaules simplement parce qu'il était homme, comme elle pouvait peser sur les miennes si je cherchais à connaître sa signification ou son aboutissement? Laissait-il tomber, du bout de ses mains pendantes qui avaient abandonné les rames, tout ce qui s'était introduit en lui d'étranger, de surprenant, de bouleversant, par une sorte de transfusion de sang entre lui et moi, entre nous et la nature?

L'immobilité dura ce qu'elle devait durer, le temps d'un éclair dans le temps. Je n'eus pas à parler du train qu'il ne fallait pas manquer. Habitué à obéir, c'était à lui qu'il appartenait cette fois de décider. La barque tourna sur elle-même au-dessus des profondeurs insondables. Le retour se fit dans le même silence. Arrivés à la berge, je débarquai la première. Il lui restait à la sortir de l'eau, à la pousser ou à la hisser au sec à la place qu'elle occupait, à passer la chaîne rouillée autour du saule qui lui servait de poteau d'amarrage. Je dus le remercier, mais je ne puis entendre le son de ma voix,

pas plus que je ne puis faire renaître le son de la sienne. Sans attendre, je pris l'étroit chemin par lequel j'étais venue, tout embrouillé sous la lune naissante qui avait peine elle-même à s'y retrouver. Je suppose qu'il a levé la tête un instant pour s'assurer, par conscience de métier, que j'avais bien pris la bonne direction, comme s'il devinait qu'il m'arrive souvent de prendre la droite pour la gauche. Et il est retourné à son destin.

Je retrouvai les compagnons. Doré fut le premier à me voir déboucher de la forêt. A ma surprise mon batelier anonyme, redevenu l'homme en gris, m'avait devancée, ayant sans doute pris un de ces raccourcis que les gens nés dans les bois ont le secret de découvrir ou d'inventer, même dans les régions où ils pénètrent pour la première fois. Mon ami le savant me fit un petit signe de tête et retourna aux propos de ses compagnons. Il avait fait de grands progrès dans leur intimité pendant mon absence et était passé ouvertement dans leur clan, avait pris à son insu leur posture de portageux, délivrés et assis, le dos un peu voûté, les mains pendantes entre les genoux. Pour le moment son intérêt était concentré sur eux. Plus tard, je lui raconterais en la magnifiant mon aventure, sous la guidance d'un homme mystérieux si bien adapté au cadre. Non il n'avait pas dit grand'chose mais lui l'aurait fait parler. Le lac que nous avions parcouru dans une barque qui nous attendait était couleur d'acier poli sous la lune, les sapins illuminés comme des sapins de Noël, et de là-haut le ciel déployait sur la forêt la draperie scintillante, mouvante et chuchotante d'une aurore boréale. Je savais qu'une de ses déceptions était de n'en avoir pas vu une seule au cours du voyage. A moi elles étaient familières. J'oubliais qu'elles n'avaient pas dû lui manquer dans l'Alaska et l'Ungava.

Etait-ce le chagrin de voir mon ami en apparence transubstantié en quelques heures, ou le dépit que me causait son plaisir manifeste d'être « entre hommes » qui m'inspirait cette petite revanche?

Mais la forêt-vérité parla tout haut, s'indigna, remontra, se moqua de moi avec un rire de huard sur-

gissant des eaux obscures. Je laissai se dissiper l'aurore boréale de mon invention et l'homme en gris rentrer dans le rang.

D'ailleurs, l'heure du train approchait. Tout le monde se mit debout; on serrait les coulisses des sacs de marin qui contenaient du matériel de campement, on rassemblait les ballots de couvertures, les rouleaux de tentes, les pagaies de canot, les haches et les cannes à pêche; finalement chacun enfilait les courroies de son paqueton. Le gardien de la cache qui commençait à sentir la fatigue de cette longue veillée rentra dans sa maison pour couper sur sa table une fraîche rondelle de tabac à la tresse pendue au mur. Après quoi il alluma sa lanterne. Mon ami le botaniste qui se dépouillait de ses cigarettes comme il s'était dépouillé de ses presses faisait une dernière distribution d'*Imperial Tobacco*.

Le cahotement du train se fit entendre, la locomotive haute et ronde dont le modèle datait d'un quart de siècle, mais juste ce qu'il fallait pour les solitudes, s'avançait en se dandinant et raclant bruyamment le haut tuyau de sa gorge enfumée, tirant après elle un attelage de fourgons carrés blindés de nuit. Le gardien de la cache balança lentement sa lanterne. Nous formions maintenant deux groupes séparés au bord de la voie. Les trois de l'équipe « On va guider », plus homogène que la nôtre, se tenaient épaule à épaule, mon batelier de tout à l'heure encadré par les deux autres, prêts à se hisser les premiers sur le marchepied plus haut que leur genou.

Doré, que personne ne tenait à l'écart, devenait pourtant un être isolé. Mon ami et moi nous nous rapprochions. Il avait trouvé le moyen de se raser, sans doute dans la cabine du gardien, quoique nous fussions encore à plusieurs centaines de milles de notre port d'attache, fourré dans son sac à dos le chandail que les branches des pistes avaient éraflé aux manches pour le remplacer par une veste de professeur, usagée mais portant beau encore, dans la pochette de laquelle il avait glissé un de ses mouchoirs de fine toile repassé par sa femme. J'avais ciré mes gros souliers dans l'herbe.

En avant de nous le groupe des trois prenait d'assaut le fourgon de tête, chacun serrant la main du mécanicien penché vers eux, qu'ils saluaient, en copains, du petit nom d'Auguste. Avant de monter, l'homme au chapeau gris avait levé la main jusqu'à sa tempe grise, sans se retourner, dans le salut indien à la forêt.

LES THÈMES ÉTERNELS DANS LE CONTE

DE " LA BARBE BLEUE "

par JEAN-PIERRE BAYARD

Perrault nous a légué ses contes enchanteurs, des purs délassements de l'esprit. En dehors du réel, des contingences établies, dans un style châtié et sobre, ce bain rafraîchissant fait notre joie; le conte, tel un narcotique, endort notre sens critique et sous son emprise nous redevenons des enfants aux bonheurs sans mélange. Le merveilleux nous berce.

L'auteur, après le succès de *Peau d'Ane* songea à transcrire les contes de *la Mère l'Oye;* on ignore ses sources, mais les sujets existaient dans une littérature collective, peut-être créée par le produit inconscient de l'imagination, provenant de sources anciennes.

Si le texte agit par enchantement, nous lui découvrons également un sens qui dépasse souvent la « moralité » due à l'auteur, qui ne s'est d'ailleurs pas préoccupé des sources initiales.

Etudions ces thèmes dans le conte de *la Barbe Bleue.*

◆

Hyacinthe Husson a fait de Barbe-Bleue une allégorie du soleil. Chaque jour le Soleil tue l'Aurore, sa nouvelle épouse. Durant les sept jours de la semaine il poursuit, après la nuit, ses sept femmes. L'aurore veut pénétrer partout : elle est aussi curieuse que la femme de Barbe-Bleue. Dans la chambre interdite serait scellée la foudre. L'aurore est enfin délivrée par l'arrivée de deux cavaliers qui seraient les Açvins du Rig-Veda, les Dioscures des poètes grecs; ce sont les représentants des deux crépuscules, « génies secourables

à l'étoile du matin et du soir »; à cette thèse solariste se rattachèrent André Lefevre, Frédéric Dillaye.

On a donné la même interprétation du Petit-Poucet, en correspondance avec les sept rayons de l'aube. Mais pourquoi de cet astre vénéré a-t-on fait un personnage répugnant, un sordide criminel? En concordance avec cette thèse, retenons que les anciens Slaves avaient attribué des clefs d'or à Péroun, dieu de l'orage. Dans la mythologie antique, le soleil est lui-même pourvu de clefs; et à Babylone, Shamash possède les clefs du ciel.

Barbe-Bleue est aussi comparé à Saturne qui entre en lutte avec la jeune année, sa nouvelle épousée. Mais la signification du chiffre sept perd de son importance.

Sans vouloir noter toutes les écoles qui voulurent interpréter les contes retenons la thèse historique.

D'après Collin de Plancy et Charles Giraud, Barbe-Bleue ne serait autre que Gilles de Rais; Michelet se réfère aux mêmes sources. Mais si à Tiffauges on montre l'emplacement de la chambre aux sacrifices humains et dans l'ancienne église Saint-Nicolas la pierre tombale qui renfermerait ses sept femmes, nous sommes en pleine extravagance littéraire. En réalité ce glorieux maréchal de France de vingt-cinq ans, ce compagnon fidèle de Jeanne d'Arc, n'épousa qu'une seule femme, Catherine de Thouars, qui lui survécut et même se remaria. Il est exact que Gilles de Rais ait été condamné et ait été exécuté à Nantes le 26 octobre 1440, à l'âge de trente-six ans, mais pour avoir égorgé des enfants au cours de séances de magie. Cet homme immensément riche, fastueux, et dont les prodigues dépenses effrayaient ses héritiers, se confessa et reconnut tous les faits après avoir nié et été torturé. Cette auto-accusation semble suspecte ainsi que les dépositions qui paraissent être le produit de l'imagerie populaire. Quoi qu'il en soit Gilles de Rais ne peut être la représentation de Barbe-Bleue : ce parallèle ne fut dressé qu'avec trop de précipitation. D'ailleurs le conte existait bien avant la naissance de ce guerrier. De même on a comparé à tort Barbe-Bleue à Henri VIII d'Angleterre qui épousa six femmes et en fit périr deux sur l'échafaud.

On a identifié Barbe-Bleue avec un roi breton du VIe siècle, nommé Cunmar ou Comorre. Ce roi aurait épousé Sainte-Triphime, fille de Guéroch, comte de Vannes. Dans la chapelle, les fantômes des sept femmes de Comorre apparaissent à la nouvelle épousée, Triphime, et lui conseillent de fuir :

Comorre tue alors son épouse enceinte. Mais saint Gildas, demandé par Guéroch, ressuscite la reine.

Cette légende figure dans les *Grandes Chroniques* d'Alain Bouchard (1) et dans la *Vie de Saint-Gildas* d'Albert le Grand (2).

La femme mise à mort est ressuscitée : c'est là l'initiation primitive, où l'apprenti simule la mort pour s'éveiller dans un monde nouveau, où il aura reçu un enseignement, la connaissance initiatique le transformant. (Il serait plus juste de dire qu'il n'accède à cette connaissance que s'il se transforme.) La religieuse placée dans un cercueil; les yeux bandés du postulant sont des formes de survivance de ce mythe. La femme de la Barbe-Bleue de Perrault ne meurt pas, mais le coutelas en l'air « allait luy abattre la teste ».

L'initiation idéale est donc un rituel de mort et de résurrection. Le néophyte dépouille le vieil homme. Et c'est ainsi que le « Cabinet de réflexion » de la maçonnerie est souvent peint en noir et symbolise le tombeau.

Charles Perrault a merveilleusement noté l'effroi de la femme curieuse. Le « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? », par sa répétition continue fait songer aux accents liturgiques. Ce rappel est plus conscient dans la légende bretonne.

La Barbe-Bleue accorde à sa femme un « demy-quart d'heure » pour prier Dieu. C'est le répit avant la mort, l'instant de se recueillir; mais c'est également l'attente de la grâce, l'espoir du miracle. Souvent la femme revêt ses plus beaux atours comme pour l'accomplissement d'une cérémonie initiatique. Le rituel de l'habit survit en Angleterre; le tablier franc-maçon est lui-même un geste symbolique et ésotérique de même valeur.

Dans une forme nivernaise de cette légende, la femme est nue — le mari est le diable qui sera décapité par la Vierge Marie —. C'est la cérémonie initiale du baptême : on voit dans la Bible que les premiers chrétiens étaient nus. Cette nudité rituelle fut abolie par le mythe de la pudeur dont le siège diffère avec les races.

La tradition populaire sur le thème de Barbe-Bleue est très vivace en France (3). La magnificence de la demeure de

(1) Nantes, 1531.
(2) *Vies des Saints de la Bretagne Armorique*, 1680.
(3) La Chapelle Saint-Nicolas, près de Bieuzy dans le Morbihan, possède de curieuses fresques. Remises en état en 1850, elles représentent quelques scènes typiques : le mariage, le seigneur remettant à sa femme une petite

Barbe-Bleue fait songer au château enchanté; ses pièces luxueuses renferment des trésors inestimables. Et l'on peut se demander pourquoi cet homme si laid, qui semble courtois et grand seigneur, a commis tant de crimes. Mais le conte ne donne pas ses raisons. Le roi Comorre tue ses femmes lorsqu'elles sont enceintes : car son fils doit devenir son meurtrier. Cette origine fabuleuse n'est pas nouvelle : on songe naturellement à la légende grecque qui comporte plusieurs traits semblables.

Si l'on veut donner encore une attitude à la Barbe-Bleue et donner une interprétation à son geste criminel, il faut citer Maspero et Gaston Paris, qui en étudiant *le Tueur de Femmes,* en font un vampire qui a besoin de sang humain afin de soutenir sa vie. Dans certaines variantes, il mange même les cadavres. Malade névrosé, Barbe-Bleue fut comparé à Landru, et plus récemment au maniaque de Londres, John Christie.

Enfin la couleur de cette barbe est elle-même étonnante. Il n'existe pas de barbe bleue. Or des personnages célestes ont eu la barbe bleue, tel Indra, le Dieu de l'orage et de la pluie, dans l'Inde védique; mais Bès, l'Hercule égyptien, a lui aussi la barbe azurée; Zeus ou Jupiter avait les sourcils tellement noirs qu'ils en paraissaient bleus comme le plumage des corbeaux. D'autres ont une barbe extraordinaire; du bleu elle tourne au vert pour le personnage de *Oh! ou Ohk!* Sébillot (4) nous rapporte un conte où elle est rouge. Mais dans le conte *Barbe-Rouge* le thème de la chambre interdite ne paraît plus.

Le conte de Perrault semble être un commentaire à une initiation actuellement disparue. Il y aurait à la base un rituel de préparation au mariage. Mais la connaissance du mot clef (peut-être celui d'Ali-Baba ou du Petit Poucet) ne peut s'apprendre qu'après bien des épreuves; et l'adepte doit franchir successivement les trois stages : purification, connaissance, pouvoir.

En fait, dans un conte aussi court que *La Barbe-Bleue* il est difficile d'énoncer le mythe central qui semble être celui de la curiosité. Le thème iniatique se présente rarement à l'état isolé; les sujets s'imbriquent les uns les autres; cet

clef, le cabinet des sept femmes pendues, le retour du mari, la femme en prière et sa sœur qui interroge l'horizon. Il semble établi que les sculptures soient de 1704, donc sept ans après la publication du conte de Perrault.

(4) Sébillot, *Traditions de la Haute Bretagne.*

assemblage fut peut-être voulu afin de dérouter les non-initiés; les adeptes y décelaient un sens alors que le peuple ne pensait qu'à un divertissement. Puis les sujets se sont modifiés avec le temps et les lois du pays; ils donnèrent lieu aux « cycles thématiques ». Les isoler c'est revenir aux sources mêmes de la légende.

La sexualité devait y jouer un rôle prépondérant; ses emblèmes plus ou moins compréhensibles demeurent latents. Le thème de Barbe-Bleue gravite autour du mariage. La femme, enchaînée par les qualités et le mérite de son fiancé, après avoir pris cet anneau d'or fin, sans commencement ni fin, est liée par une chaîne indissoluble. Avant son initiation, le sujet sera soumis à une épreuve difficile : ce sera la tentation du local secret. Dans *Barbe-Bleue* ce rituel d'initiation est la chambre interdite, qui se trouve être un lieu de savoir par excellence, la loge. On retrouve ce thème en Asie, Afrique, Amérique ou Europe, mais cette interdiction qui vise un fait initiatique déterminé est noté dans le conte *L'Homme de fer*.

Ce conte recueilli en Lorraine par Carnoy (5) met en scène le bon géant du lac qui instruit par amour le fils du roi. Il lui interdit de se baigner dans l'eau d'une source merveilleuse, mais l'enfant s'y plonge : ses cheveux devinrent des cheveux d'or et sur son front parut une magnifique étoile d'or pur. (L'or est l'emblème des énergies solaires.)

« Tu m'as désobéi, enfant; jamais tu ne pourras connaître l'unique secret que j'avais encore à te dévoiler : celui d'une vie sans fin, longue comme l'éternité. »

L'interdiction vise donc bien un fait initiatique qui est ici dévoilé.

Ce thème, dans sa forme initiale, figure dans le *Conte du Magicien et son Apprenti* dont l'original semble être *L'Histoire du radja Madana Kâma,* traduit par le Pandit Natesa Sastri (Madras, 1886).

Un roi ruiné conduit ses deux fils à un brahmane qui doit les instruire, et qui pour salaire gardera un des deux enfants. Le jeune prince acquiert par l'art magique le don de deviner les intentions d'autrui. Il pénètre ainsi les pensées du brahmane qui désire garder le garçon intelligent et rendre au roi son fils aîné qui n'est que bouvier.

Ce fils second se transformant en oiseau prévient son père

(5) « L'homme de fer », Carnoy (*Contes français*, E. Leroux, 1885).

qui ainsi le réclamera et l'emmènera malgré la fureur du brahmane dont le bénéfice s'échappe.

Le fils se transforme à volonté. Après avoir été vendu sous la forme d'un cheval il retrouve son physique et rejoint son père. Le brahmane parvient à acheter ce cheval, et décide de le tuer. Le prince, poursuivi par son ennemi, se transforme en poisson, en buffle, en perroquet, et il est finalement recueilli par une princesse à laquelle il se révèle. Mais le brahmane, en jongleur, demande le perroquet au roi. Le prince se transforme en collier de la princesse, qui à nouveau est demandé par le jongleur. La princesse, suivant l'ordre reçu, rompt les fils : les perles à terre deviennent des vers. Le brahmane se transforme en coq qui avale les vers, mais le prince prend l'apparence d'un chat qui étrangle le coq. Naturellement le prince épouse la fille du roi.

Cosquin, dans ses *Etudes Folkloriques,* commente d'autres contes semblables recueillis dans la vallée du Haut-Indus et la vallée du Gange. Un conte recueilli dans le pays des Santals, dans le Bengale, reprend la puissance du yoghi afin de rendre père un radja qui a sept femmes mais pas d'enfant; l'aîné doit être remis au yoghi. W. Crooke recueille dans les « Provinces Nord-Ouest » (6) le conte d'un vizir qui met son fils en apprentissage chez un confiseur qui lui apprendra la magie afin de distraire le roi. Le confiseur, qui hait son apprenti, sera mis en échec par sa fille qui enseigne à ce jeune homme qu'elle aime son savoir composé de 13 livres alors que son père n'en possède que 11. Le héros est ici conseillé par la fille de son ennemi. Mais le plus souvent c'est le héros même qui, en se transformant, influe sur le choix de son père afin de se délivrer du magicien.

Enfin la chambre secrète apparaît dans l'introduction du livre mongol le *Siddhi-Kûr :*

Dans un royaume de l'Inde, il y a sept frères magiciens (7); l'aîné des deux princes apprend pendant sept ans, mais les magiciens ne lui révèlent pas la « clef de la magie ». Le cadet visite son frère, jette un regard par la fente d'une

(6) W. Crooke, *Provinces Nord-Ouest* (North-Indian Notes and Queries, déc. 1894. N° 352).

(7) La valeur du chiffre 7 est extraordinaire; nous avons vu les 7 femmes de Barbe-Bleue s'apparentant aux 7 jours de la semaine; mais il y a les 7 solennités du Judaïsme, les 7 branches du chandelier d'or; Tobie est le 7e époux de Sara; les 7 fils Macchabées, les 7 dons du Saint-Esprit, les 7 douleurs de la vierge, les 7 sacrements, les 7 démons de l'évangile, les 7 diacres, les 7 sceaux de l'Apocalypse, les 7 péchés

porte et se trouve en possession de la clef de la magie. Le cadet se transforme en cheval et se fait vendre; l'aîné n'accomplissant pas rigoureusement les ordres reçus, le cheval enchanté est remis aux magiciens qui décident de le tuer. Le prince se transforme en poisson, les magiciens en sept mouettes, puis en sept vautours afin de poursuivre la colombe qui se réfugie dans la grotte du maître Nàgârdjouna; le prince se transforme en grains de chapelet, les magiciens en sept coqs qui picorent les grains devenus des vers. Mais le grain où s'est réfugié le prince a été gardé par le maître; ce grain devient un homme qui tue les coqs.

Ce conte bouddhique met en scène un personnage historique, Nâgârdjouna, qui vivait un ou deux siècles avant notre ère, et qui fut presque un second bouddha.

Le magicien est parfois d'accord avec son élève pour duper les gens. Dans un conte santal le yoghi devient un jeune homme qui vend son apprenti sous la forme d'un bœuf; mais à la vente le yoghi gardait la longe, ce qui permettait à l'apprenti de reprendre sa forme. Ils font ainsi de nombreuses victimes. Le fait de garder la bride implique-t-il une transformation à distance ou au contraire que l'âme du héros était dans la longe? Le sens originel semble perdu, mais le thème est repris dans un conte de l'Ile de Syra (8) et dans un conte arabe d'Egypte (9).

La transformation d'un héros en animal est d'ailleurs fréquente, la religion de l'Inde croyant en la survie et en la possibilité de l'âme humaine de passer en celle d'un animal. Mais dans le conte mongol le héros doit trouver un être vivant afin de s'y intégrer; dans les contes de l'Inde du Sud, il faut une dépouille morte. Le conte tamoul reflète plus la vérité si l'on tient compte de la transmigration momentanée de l'âme puisque seul un homme mort peut revivre, et que deux âmes vivantes ne sauraient habiter un même corps.

Un conte du Velay cité par Cosquin (p. 524), fort beau en lui-même, n'est qu'une altération du conte indien. Le fils transformé en pigeon par le magicien sait fournir des signes extérieurs afin d'être reconnu par son père. Dans un conte

capitaux, les 7 vertus, les 7 couleurs du rayon lumineux, les 7 planètes du système solaire, les 7 notes de musique, les 7 collines de Rome, les 7 merveilles du monde; les Indous divisaient la terre en 7 contrées. Le Petit Poucet a 7 frères, il y a 7 fées dans la Belle-au-Bois-Dormant, l'ogre a 7 filles. 7 serait le symbole de la vie éternelle.

(8) Von Hahn, *Griechische und albanesische Maerchen*. Leipzig, 1864. Nos 68.

(9) Spitta Bey, *Contes arabes modernes*. Leyde, 1883. N° 1.

cité par Potanine c'est un vieillard qui révèle le signe, et dans un conte Westphalien le rôle est tenu par un nain.

Un conte recueilli dans l'île de Zanzibar, chez les Swihli, montre le triomphe de celui qui devait être éprouvé par un magicien, tentateur rituel :

Un religieux promet à un roi d'avoir deux fils à condition que l'un d'eux lui soit remis. Malgré la défense de chasser en direction du Nord, le prince s'y rend et devient le prisonnier d'une ogresse. Le cadet le délivre et l'ogresse révèle que le yoghi sacrifie à la déesse Kali; le prince sera sa septième victime afin que le yoghi atteigne « la perfection ». Le prince, dans le temple de Kali, reçoit les conseils des six crânes (10). Le prince devant la statue de Kali, demande au yoghi de lui montrer comment faire pour se prosterner et il lui tranche la tête, rendant ainsi la vie aux six crânes.

Autre conte cité par Steele (11) : le démon donne un enfant à la femme du sultan, l'enseigne mais lui interdit d'ouvrir certaine porte. Le doigt reste doré pour avoir touché à un trésor défendu. Mais dans la septième chambre, le cheval fait connaître le moyen de jeter le diable dans la chaudière où le jeune garçon devait être brûlé.

Chao Gnoh (12), enfant extraordinaire, est recueilli par la reine des ogres; mais dans l'étang d'or qui lui est interdit il plongera le doigt et la trace ne partira plus. Dans la cuisine il trouvera des objets merveilleux, dont des pantoufles, qui lui permettent de voyager dans l'air.

Le personnage diabolique de *Oh!* reprend le même thème dans quelques variantes russes, bulgares ou du Caucase (13). Si *Oh!* est bienfaisant et secourable dans le conte grec moderne de l'Ile d'Eubée (14) il est malfaisant en Sicile (15). Dans ce dernier conte, sous le nom de Ohimé (hélas), il ressemble beaucoup plus à Barbe-Bleue. Dans des contes tchèques de Bohême, des contes allemands (Grimm, III, p. 117), le jeune garçon se met de lui-même au service du magicien; il n'est plus alors promis au diable avant sa naissance, comme Robert le Diable et comme dans le conte italien de Vénétie (16) où un prince sans enfant en accepte du diable lui-même.

(10) Don Juan reçoit des conseils de l'ombre du gouverneur.
(11) Steele, *Swahili Tales*. Londres, 1870 et p. 381.
(12) Conte Cambodgien Bastian, *Die Vœlker des œstlichen Asiens*, 1868, t. IV, p. 350.
(13) *Ralston Russian Folk-tales*. Londres, 1873, p. 228 (Collection Khoudya-Kov, n° 19).
(14) Von Hahn, *Grieschische und albanesische Maerchen*. Leipzig, 1864. N° 110.

Dans un conte de Bosnie, le jeune homme pour épouser la fille du roi doit apprendre le métier que personne ne sait. Dans le château des trois géants, il ouvrira trois chambres défendues d'où il rapportera le licou — don d'un âne —, une chaîne de fer — don d'une tête de mort, — et une clef — don d'une jeune fille —. A l'aide de ces objets il se transforme en église; la sorcière veut le tuer. La construction d'un château — qui est vendu au roi, sans clefs — qui disparaît aussi vite que bâti, fait songer au château d'Aladdin, mais ici le château semble être le magicien lui-même. La sorcière se transformant en poussin, le héros réapparaît en renard et la mange (17).

Au contraire le conte turc, les *Quarante Vizirs* (18) qui contient le même thème met en scène le maître qui se fait mener au marché. L'apprenti perçoit l'argent et connaissant les secrets veut quitter son initiateur qui désire se venger. Le héros se transforme en maison de bains, ce qui est semblable au conte indien recueilli par Steele et Temple (19).

On songe encore à la triple résurrection d'un fainéant, paysan lourdeau, devenu un beau cosaque (20) ou des sept résurrections du jeune homme mis dans un four (21).

L'histoire du troisième Calender contenue dans les *Mille et Une nuits* reprend le thème :

Le troisième calender accueilli dans un magnifique palais par quarante jeunes femmes se voit interdit l'accès d'un cabinet à la porte d'or; mais les quatre-vingt-dix-neuf autres chambres lui sont accessibles. L'absence de ces femmes est de quarante jours; mais la veille de leur retour il ouvre la centième porte. Emporté sur un cheval noir il aura finalement l'œil droit crevé, sort infligé à de nombreux autres jeunes gens.

Le conte indien de Somadeva Rhatta (XIIe siècle) de Cachemire (22) donne un récit semblable :

(15) Laura Gonzenbach, *Sicilianische Maerchen*. Leipzig, 1870, n° 23.
(16) Widter et Wolf, 1866 (*Jahrbuch für romanische und englische Literatur*).
(17) Desparmet, *Contes Populaires sur les ogres*, recueillis à Blida. Le conte de Blida n'a pas cette seule analogie avec le conte d'Aladdin des *Mille et Une nuits*. Le faux marchand ambulant qui échange des lampes neuves contre des vieilles est ce Juif qui remet des perles, émeraudes, joyaux fins contre le vieil anneau magique. Les deux héros parviennent a épouser la fille du roi, mais Aladdin est initialement en possession de ces objets alors que dans le conte barbaresque le héros est dépourvu de tout moyen lorsqu'il désire épouser la princesse.
(18) Kœhler, *Kleinere Schriften*, tome I, p. 139.
(19) *Wide Awake Stories*, Bombay, 1884, p. 5, 313.
(20) M. R. Niebet Bain, *Cossack Fairy tales and Folk tales*. Londres, 1894.
(21) M. Polivka zivaja Starina, conte Bulgare.
(22) Brockhauss, t. II, p. 166.

Un génie s'absente pendant deux jours; son mari ne doit monter sur la terrasse à laquelle il accédera cependant. Il découvre trois portes et trois jeunes filles sur des lits de diamants; mais montant un cheval, celui-ci le renverse dans un lac et notre héros se retrouve dans son pays natal, loin de ce palais enchanté.

Ralston (23) note l'histoire de *Maria Morewna.* Cette reine en s'absentant laisse la garde du palais à son époux Ivan qui s'engage à ne pas ouvrir une porte déterminée. Cédant à sa curiosité, il trouve enchaîné Koscher l'Immortel, qui par ses supplications force Ivan à lui donner à boire. Recouvrant ses forces, il brise ses chaînes, s'enfuit, s'empare de la reine. Le prince Ivan part à la recherche de son épouse et la délivrera après de durs travaux (24).

X. Marnier (25) redonne une légende en tous points semblables; le personnage mystérieux se nomme alors Chalek.

Les sept degrés de l'initiation sont visibles dans le *Roman des sept Vizirs;* l'initié garde le désir de pénétrer avant l'heure dans le sanctuaire secret; sa période d'initiation lui paraît trop longue, mais il sera puni de sa témérité. Il ne faut pas vouloir connaître avant l'heure prévue.

L'enfant de la Vierge Marie (Grimm, n° 3) nous conduit à une deuxième forme de ce thème. Saintyves indique de nombreuses variantes. Notons sommairement celle de E. Cosquin (26), intitulé *le Bénitier d'or :*

La fille d'un bûcheron est adoptée par la Vierge Marie; malgré une interdiction formelle elle ouvre la treizième porte du Paradis et son doigt se colore. Ne voulant pas avouer sa désobéissance elle est renvoyée sur la terre et se marie à un roi. Ne reconnaissant pas sa faute la Vierge lui enlève successivement ses trois enfants; elle est alors accusée d'être une ogresse. Sur le bûcher elle reconnaît sa culpabilité; une pluie éteint le brasier et ses enfants lui sont remis.

Comme le fait remarquer Saintyves, cette légende prouve l'adaptation chrétienne du thème. Les douze chambres correspondent aux douze apôtres; mais la treizième chambre est le Saint des Saints. L'enfant recueilli par la Vierge a huit ans, c'est-à-dire l'âge de raison (27).

(23) Ralston, *Contes populaires de la Russie.*
(24) Nous abordons ici le thème des obstacles magiques qui devaient encore signifier une forme de l'initiation.
(25) *Contes populaires de différents pays,* Paris, 1880.
(26) *Contes populaires de Lorraine,* II, 60.
(27) Cosquin note de nombreuses autres variantes de la chambre interdite. Ey. p. 176. Meier, n° 36, Asbjoernsen, I, 8; Haupt et Schmaler, II, p. 179; Waldan, p. 600, etc... Notons le Chevreuil d'or de Rechstein; les

Mais après la Sainte Vierge (contes Wende, norvégien, bressois, lituanien, lorrain, valaque), c'est une femme qui assume le même rôle; elle est la marraine (contes tchèque, allemand, toscan). Enfin dans le conte souabe de Meier, la jeune fille est donnée par son père à un nain noir. Il lui est alors interdit de cueillir les fleurs d'un certain rosier, et elle conserve au doigt des traces accusatrices.

Par le *Bénitier d'or*, qui se trouve dans la chambre interdite la jeune fille se dore les doigts et le front.

L'oisel emplumé de Grimm est légèrement différent. Il ressemble au conte de la *Veuve et ses filles* recueilli par Loys Brueyre (28). Dans *l'oisel emplumé*, un sorcier, habillé en mendiant, s'empare de belles filles et leur interdit l'accès d'une pièce; il remet les clefs et un œuf qui se teintera de sang la porte ouverte. La troisième sœur parvient à pénétrer dans la chambre secrète sans que l'œuf la dénonce; elle ressuscite ses sœurs et, commandant au sorcier, elle parvient, sans qu'il le sache, à ce que ses sœurs rejoignent la demeure de leurs parents. Elle prépare son repas de noces avec le sorcier, mais pare une tête de mort — qui figurera la mariée — tandis qu'elle se roule dans du duvet : méconnaissable, elle reçoit les amis du sorcier. Les parents alertés mettent le feu à la maison où le sorcier est resté avec ses amis.

On conçoit de cette manière que la chambre n'est pas le symbole unique. Au delà de l'idée de réunion, de cette « maison des hommes » où la chambre servait de lieu de rendez-vous pour initiés, et était une forme du savoir, on a substitué l'objet fée qui servirait à se rendre compte de la valeur de l'apprenti. La chambre est alors remplacée par une cassette, un portrait, ou une région.

La clef magique est un objet fée également. Andrew Lang y voit l'objet d'un culte primitif. Elle fait partie d'un rite divinatoire auquel on peut rattacher celui de l'anneau jeté à la mer et que l'on retrouve dans le corps d'un poisson. La clef magique renseigne sur un état de fait, elle est la preuve irréfutable capable de confondre le contrevenant.

contes bas-bretons de Luzel (Le Roi Serpent, le Prince de Tréguier, Bihonnic et l'Ogre); le Roi Noir de Busk, le Vigoureux Franck de Mullenhoff; le Fils de la Veuve et Mastermaid du norvégien Asbjœrnsen; l' « océan des rivières des contes » (Kâthâsaritsâgarâ) contient lui aussi ce thème. Et peut être, comme le suggère Carrouges dans son symbolisme du roman policier, faut-il penser à ce mythe pour interpréter le « mystère de la Chambre Jaune » ou ces crimes perpétués dans des chambres closes.

(28) Loys Brueyre, *Mythologie Zoologique*, vol. II, p. 36.

C'est une pièce à charge. Mais la clef, symbole axial, peut être considéré pour son pouvoir de lier et de délier.

Dans les contes que nous avons analysés nous avons pu nous rendre compte que la lutte entre l'initié et l'initiateur mettait en scène des personnages qui les aidaient. Ceux-ci sont parfois les parents, d'autres fois une jeune fille, un religieux, un vieillard ou un sage. Des crânes donnent des conseils, des fantômes apparaissent, ou des animaux se chargent de prévenir du danger.

Les crânes de morts qui rient et donnent des conseils sont fort nombreux. Cosquin cite le conte recueilli par Minaef dans l'Himalaya :

Un jeune prince, promis au démon avant sa naissance, ne doit pénétrer dans une chambre; mais il y rencontre des ossements qui lui apprennent que le yoghi est un ogre qui s'apprête à le tuer; ils le conseillent et quand le yoghi met un chaudron plein d'huile à chauffer, le prince lui demande de lui montrer comment faire pour marcher autour. Il le précipite dans l'huile et deux abeilles en sortent : il les tuera et les ossements reviendront à la vie.

Ce conte, qui doit provenir de l'Inde, se rattache donc au thème de la chaudière bouillante que nous étudierons par ailleurs. Nous avons noté les deux contes de l'Ile de Zanzibar recueillis par Steele où les crânes donnent des conseils; certaines variantes dans la recherche de l'*Oiseau de Vérité* reprennent ce thème. Dans le conte Indien figurant dans les *Trente-deux récits du Trône* (Sinhâsanadvâtrinçikâ) un crâne donne des conseils au radja Vikrâmâditya qui est parti conquérir la main d'une reine; le thème de la chaudière bouillante y est également présent et le prince se débarrassera du démon (un div) en le jetant dans la chaudière. Don Juan reçoit des conseils de l'ombre du Commandeur.

Dans le conte de Perrault cette partie est abrégée; les frères arrivent inopinément, alors que dans la plupart des récits les secours sont demandés.

Il apparaît donc sous cette forme que le conte de *La Barbe-Bleue* vise à l'initiation d'un être; mais sa curiosité l'empêchera de bénéficier pleinement de cet art magique. La curiosité de la femme a été elle-même souvent traitée ou invoquée. Notons les trésors d'Ixion où nul ne peut entrer sans être dévoré, la curiosité de Loth dans la Bible et celle de Sodome et Gomorrhe. *Les Mille et une Nuits* relatent sou-

vent ces faits et dans l'*Histoire des deux sœurs* c'est la curiosité des chevaliers qui est mise en jeu.

Le thème de la curiosité est éternel, aussi bien chez la femme que chez l'homme. Et nous découvrons que le même répertoire de contes, avec leurs thèmes initiaux, se retrouvent dans chaque pays. Non seulement le fond des idées est semblable, mais les éléments intérieurs qui composent le conte de Barbe-Bleue sont identiques. La migration des contes est donc une certitude. Il y eut de tout temps des voyageurs intrépides qui colportèrent leur savoir, mais également leurs récits qui pouvaient être un rituel accessible aux initiés. Ces paroles incantatoires sont une forme de la magie qui fut employée par tous les peuples, et dont la survivance est venue jusque dans l'Evangile.

Mais aux côtés de ce symbolisme, de ces cérémonies initiatiques, retenons que le conte donne une libre interprétation de la vie, d'utiles renseignements sur les traditions régionales et les usages. Les contes ne craignent pas de contredire la vraisemblance psychologique, et si nous ne voulons pas penser à ces pouvoirs ou à ces vertus mystiques nous serons soumis au charme de ces fictions qui ne peuvent être ni puériles ni grotesques. Et quittant notre attitude rationnelle d'hommes qui se veulent instruits et intelligents, détendus, heureux, nous goûterons le charme intact de ces contes qui nous ramèneront à l'aube de notre enfance.

VARIATIONS SUR UN THÈME INCONNU

par ANNE-MARIE BAUER

à S. B.

A la proue de mes heures encor dénombrées
quand toucherai-je enfin l'instant démesuré
où le temps s'agrandit dans l'absence et la mort?
Du rivage durci de nos années d'horloge
je devine les eaux dont je suis le seul bord.

Repoussant le chaos, sans étoile et sans vent,
je gouverne un vaisseau fait des terres du temps.
Derrière moi, les jours où s'allonge l'histoire,
devant, l'heure incomptée où j'avance sans voir,
traînant un continent plus lourd que la mémoire.

A la proue des années, parfois un point se casse.
J'espère atteindre un jour l'instant qui se détache
et tombe, d'un seul coup, dans l'absence et la mort.
Je connaîtrai enfin les années sans horloge,
emmêlées et unies comme une mer sans bord.



Cette mer, indéfiniment agrandie,
le frère emporté où il n'est plus de rive,
l'ami séparé par l'instant qui se clive,
moi, sur la falaise où s'arrête la vie.

Deux et deux font un dans les eaux de la mort,
mais « un » est immense et s'étale sans cesse,
marée immobile à force de vitesse.
Le contour de ma vie en est le seul bord.

Le frère et l'ami ne pourront se rejoindre,
l'absence les roule aux quatre coins du temps.
Moi, sur la falaise en surplomb du présent,
je sais qu'il m'est interdit de les atteindre.



Arrivés dans la mort, tous les bateaux se perdent,
l'océan est trop grand pour qu'ils puissent se joindre :
ni jalon, ni soleil, la flotte se disperse
dans l'immédiat sans fin où chaque instant se scinde.

L'éloignement grandit d'une barque à une autre,
les morts qui se touchaient ne s'aperçoivent plus,
la surface des temps vers l'absence de côte
lance l'immensité des heures confondues.

La montée de l'absence submerge les digues,
les bateaux les plus proches sont désassemblés,
chacun est emporté, seul avec sa fatigue
sur l'instant sans mesure où dérape l'année.



Le grand toit à l'abri des vents,
est-ce la mort?
La maison où l'on se rendort,
le grand toit à l'abri du temps.

Le retour à l'enclos fermé
est-ce mourir?
L'enfoncement sous l'avenir
et le retour sous les années.



Ah! franchir les rochers et traverser les glaces,
toucher l'étang perdu en dehors des années,
laisser autour de soi se refermer les passes
sachant que derrière elles sombrent les espaces.
Ah! trouver la mer libre en dehors des années.

La mer libre au milieu des rochers et des glaces,
la mer perdue si loin que nul ne peut l'atteindre,
le repos où la peur et les heures s'effacent,
le grand lac où plus rien ni personne ne passe,
l'autre côté du temps. Mais nul ne peut l'atteindre.

Où trouver un repos plus calme que l'absence?
Où trouver la douceur ailleurs que dans la mort?
L'envers de notre temps est lisse de silence,
il possède l'eau vide où jamais rien ne change.
Mais nul n'a jamais pu naviguer dans la mort.

LE BEAU-PÈRE DE BAUDELAIRE

LE GENERAL AUPICK

(*d'après des documents inédits*) *

par CLAUDE PICHOIS

Les textes précédents ne doivent pas laisser croire que seuls importaient à Aupick, posant la main sur son cœur, les soucis de sa carrière; au moins avouera-t-on qu'il savait en faire part avec un détachement non dépourvu d'élégance.

La République reconnue, ses lettres de créance présentées, son installation terminée — ou plutôt sa double installation (69), les premières réceptions données, dont l'organisation reposait sur Mme Aupick (70), le général rencontra, avec les problèmes permanents qui se posèrent à nos ambassadeurs en Turquie tout au long du XIXe siècle, des questions particulièrement brûlantes (71).

En tout premier lieu, celle des réfugiés politiques d'Europe centrale. Après l'échec des mouvements héroïques qui, s'appuyant sur la Révolution française, devaient rendre à leurs pays opprimés l'antique liberté dont les avaient privés l'Au-

* Voir le *Mercure de France* du 1er juin.

(69) Palais d'hiver à Péra, palais d'été à Thérapia (voir une description de ce dernier dans le *Constantinople* de Gautier, Michel Lévy, 1853, pp. 353-354).

(70) Sa santé avait inspiré des craintes au général pendant l'hiver 1848-1849. Cependant le 6 mars 1849 (*Th.*, f° 125 v°), il pouvait écrire : « Ma femme [...] éprouve déjà l'heureuse influence des premières émanations printannières [*sic*]. » Et le 5 avril, il annonçait à Thouvenel (f° 131 r°) que Mme Aupick était « parfaitement rétablie ». — Au début de mai, les Aupick reçoivent le prince Caradja que Thouvenel leur a recommandé : « La princesse Caradja a été présentée à ma femme qui l'a parfaitement accueillie et engagée à notre soirée du 4 mai. » Mais le général ne veut rien faire de plus pour eux, tant que Thouvenel ne lui aura pas donné des renseignements précis : « On parle ici si publiquement, qu'il est impossible que vous ne soyez pas au courant. » (*Th.*, f° 134 r°, 15 mai 1849). La princesse avait-elle réellement cette qualité?...

(71) Dans celle des principautés danubiennes (Moldavie et Valachie), occupées par les troupes russes, — qui fait l'objet d'un paragraphe dans presque chaque dépêche, — Aupick se contenta de jouer un rôle d'observateur, et parfois de modérateur auprès du gouvernement turc.

triche et la Russie, un certain nombre de Polonais et surtout de Hongrois avaient passé, en août 1849, la frontière de la Turquie d'Europe et avaient demandé asile au sultan. Internés à Widdin, puis à Schumla (Choumla), leur extradition fut exigée auprès de la Porte, d'une manière comminatoire, par l'Autriche et la Russie, en même temps que la France et l'Angleterre, pour sauvegarder les droits de l'humanité, faisaient pression sur le sultan à qui leurs ambassadeurs, Aupick et sir Stratford Canning, montraient que livrer les réfugiés, c'était abdiquer son indépendance. L'escadre anglaise était à Corfou, avec des instructions qui lui permettaient de franchir les Dardanelles et d'entrer dans la mer Noire, si besoin était. L'escadre française, partie de Hyères, était mise à la disposition du général Aupick qui jugerait sur place des ordres à lui donner. Une étincelle et la guerre de Crimée eût commencé cinq ans plus tôt! Mais devant le ferme dessein des cabinets de Londres et de Paris, les ministres d'Autriche et de Russie abandonnèrent, le 15 novembre 1849, la demande d'extradition. Il fut convenu que la Turquie aurait la garde des réfugiés hongrois, — les Polonais devant être expulsés, — et qu'elle garantirait leur internement à Kutahia (Asie mineure) (72).

Bien révélatrice fut en cette occasion l'attitude d'Aupick à l'égard de Kossuth. Le 22 août 1849, le chef hongrois s'était adressé à notre ambassadeur, au nom de ses compatriotes exilés, pour obtenir qu'ils ne fussent pas retenus à Widdin et qu'ils eussent le droit de se rendre à Constantinople, « afin de nous y embarquer et porter notre malheur, sans éclat et sans ostentation, dans des lointains parages (73) ». Cela, Aupick ne le pouvait, sans risquer de nuire à la Porte et par suite aux réfugiés eux-mêmes. Il se contenta de délivrer des passeports français à ceux qui, n'ayant pas été arrêtés, et n'ayant point de consul pour les protéger, se réclamaient de lui (74). Et, en décembre, il accorda des passages gratuits sur les navires français aux Polonais qui avaient marqué le désir de s'engager dans la Légion étrangère (75). Ainsi la France exerçait son rôle de mère des exilés. Mais tout en comprenant la beauté de ce rôle, Aupick ne laissait pas, semble-t-il, de

(72) *Correspondance politique Turquie*, 302, f°s 65-283, *passim*.
(73) *Ibid.*, f° 65 v°. Aux f°s 67 et 68, lettre du général Dembinski à Aupick, dans le même sens (24 août).
(74) *Ibid.*, f° 83 r°. Voir aussi les *Souvenirs et impressions d'un proscrit* de J. Héliade Radulesco (Paris, 1850), pp. 119-125.
(75) *Ibid.*, f°s 245-246.

considérer ces patriotes opprimés comme des fauteurs de désordre. Kossuth, notamment, lui était devenu fort antipathique pour n'avoir pas déposé à son arrivée à Schumla ses convictions nationalistes et ses vertus révolutionnaires.

> Certes, — écrivait Aupick à son ministre (76), en lui joignant une lettre de Kossuth, — si j'ai l'occasion de lui rendre moins pénible sa situation, je la saisirai avec empressement, mais je ne puis lui pardonner l'ingratitude dont il a fait preuve envers la Porte dans sa lettre à Lord Palmerston (77).

Ingratitude que partageaient avec lui d'autres réfugiés qui se sont plaints des mauvais traitements que les Turcs leur avaient infligés à Schumla. Leurs plaintes sont fort exagérées, au dire d'Aupick, qui trouve ce mot pour les expliquer : « le malheur rend injuste (78) ».

C'est à propos de cet incident qu'Aupick était entré en relations directes, par dessus son supérieur hiérarchique, avec le président de la République. Le 22 novembre 1849, Louis-Napoléon Bonaparte écrivait à notre ministre plénipotentiaire :

> Général,
>
> J'ai reçu avec plaisir votre lettre qui n'ont (79) fait que confirmer la bonne opinion que j'avais de vous. Tout en désirant le maintien de la paix Européenne, nous ne pouvions pas refuser à la Porte l'appui qu'elle nous demandait contre des exigences qui semblaient menacer son indépendance. Je vous remercie d'avoir prévenu les désirs du gouvernement et d'avoir soutenu la Porte dans sa légitime résistance.
>
> Le général d'Hautpoul vous a envoyé il y a quelques jours une dépêche pour vous engager à rappeler la flotte; depuis les nouvelles que vous nous avez envoyées nous ont fait penser qu'il fallait vous laisser plus de latitude puisque vous êtes sur les lieux

(76) *Ibid.*, f° 247, 5 décembre 1849 : la lettre de Kossuth est aux f°s 250-251 (remerciements à Aupick pour s'être opposé à l'extradition des réfugiés). Aupick joignait aussi à son ministre (le général de La Hitte) la copie de la lettre de Kossuth au comte Andrassy (24 novembre 1849), véritable appel à la renaissance de la guerre.

(77) Dans cette lettre à Palmerston, datée de Widdin, le 20 septembre, et reproduite par la presse de l'époque, Kossuth laissait entendre que le Sultan trahissait sa promesse d'accorder asile aux réfugiés et s'apprêtait à les livrer, s'ils n'abjuraient leur religion. Mais il faisait aussi allusion à la généreuse assistance que sir Stratford Canning et Aupick lui avaient prêtée.

(78) *Correspondance politique Turquie*, 302, dépêche du 26 décembre 1849, f°s 282 v° et 283 r°. Aupick dit avoir eu personnellement à déplorer l'ingratitude du comte Zamoyski. — Les rapports de Kossuth et d'Aupick ne se terminent pas fin 1849. On retrouve dans la *Correspondance politique Turquie* (303, f°s 205-207), la copie d'une lettre adressée par Kossuth et ses compagnons à l'ambassadeur, le 5 mai 1850 (à cette date l'Autriche vient de renouer des relations diplomatiques normales avec la Turquie, qui a été autorisée à fixer le terme de la détention des Hongrois) pour lui demander d'user de sa haute influence auprès de la Porte, afin que la liberté leur soit rendue. Mais ce ne fut qu'en août 1851 qu'ils purent quitter Kutahia.

(79) *Sic*, mais L. N. B. avait d'abord écrit : « vos lettres ».

et que vous pourrez juger la portée des demandes de la Russie.
Néanmoins le Général La Hitte que j'ai nommé ministre des affaires vous écrit pour vous dire combien il est dans notre intérêt de rappeler notre flotte sans cependant manquer à aucun de nos engagements ni à aucun bon procédé vis-à-vis de l'Angleterre.
Recevez, Général, l'assurance de mes sentiments de haute estime (80).

Le 25 février 1850, le président recommandait encore à Aupick :

Continuez avec moi vos communications libres et franches. Elles servent et à me faire apprécier vos services et à justifier de plus en plus ma confiance.

Et, le 10 avril, en lui annonçant une lettre confidentielle qui ne nous a pas été conservée :

Loin de trouver votre lettre trop longue comme vous semblez le craindre, je vous remercie des détails précis et intéressants qui me font apprécier le véritable état des choses non moins que les réserves éclairées, règles de votre conduite. Continuez, je vous le répète, de pareilles communications. Elles ont du prix à mes yeux.

Un incident qui n'eut pas la Turquie pour cadre, mais la Grèce : l'histoire de don Pacifico, un affairiste soutenu par l'Angleterre, menaça de rompre les bonnes relations qu'entretenaient les cabinets de Londres et de Paris et eut des répercussions sur la position d'Aupick à Constantinople. L'Angleterre, en appuyant les prétentions et réclamations de Pacifico, trublion bien mal nommé, n'avait d'autre visée que de renverser le roi Othon ou de le forcer à subir son influence. Thouvenel s'opposa de toutes ses forces à ces manœuvres d'intimidation et assura le roi que la France le défendrait dans sa résistance aux exigences anglaises. Aupick soutint Thouvenel et sir Stratford Canning, son ministre à Athènes : il en résulta une brouille entre les deux ambassadeurs constantinopolitains qui avaient jusqu'alors entretenu des rapports de bonne courtoisie.

Pour allusives qu'elles soient, les lignes précédentes permettront de se faire une idée des circonstances dans lesquelles Aupick écrivit à Thouvenel les deux lettres suivantes (81) :

Donc, nous pouvons encore croire à la possibilité d'une Grèce!

(80) L.a.s., Vente à l'Hôtel Drouot, le 5 juillet 1948, ainsi que les deux autres lettres dont il va être question. — On trouvera la réponse d'Aupick (31 décembre 1849) analysée dans la *Revue des Autographes* (mars 1897, n° 196, pièce 6); elle n'apporte rien qu'on ne sache par la correspondance officielle.
(81) Datées respectivement des 24 mai 1849 (Thérapia) et 15 avril 1850 (Péra), *Th.*, f°s 136 et 177.

Donc, il s'y trouve autre chose que ces misérables que j'ai vus se vautrant dans la fange et le désœuvrement, que ces bandits qui pillent, assassinent ou promènent ici leur impudeur et leur insolence! Donc, il est des Grecs qui travaillent et leurs efforts sont couronnés d'assez de succès pour nous faire croire aux merveilles dont on a bercé nos jeunes années! Il me faut votre parole pour me ramener à cette manière de voir, car, je n'hésite pas à vous l'avouer, tout ce que j'ai vu, tout ce que je vois, tout ce qui me revient des descendants d'Aristide et de Léonidas, m'inspire un profond dégoût. — *Ceci pour vous seul, bien entendu* — et d'ailleurs, en ce moment, je ne sache rien qui ne m'afflige, qui ne me porte presque au désespoir. J'ai beaucoup à gémir sur le passé : et vraiment, qu'oser espérer de l'avenir? Tout y est mystère, mais ce mystère m'épouvante et cette fois, la curiosité recule devant la terreur du résultat possible. Avez-vous le courage d'envisager cet l'avouer, tout ce que j'ai vu, tout ce que je vois, tout ce qui me fait douter presque de notre salut, c'est que notre position est fausse, et fausse partout. Elle se personnifie dans notre pauvre g[al] en chef devant Rome (82). Dites-moi quel est son drapeau! En a-t-il un? peut-il le montrer? Quelle cause sert-il? Les masses peuvent-elles comprendre le langage métaphysique qu'il est obligé de tenir? Tenez, nous ne sommes là ni rouges ni blancs. Nous ne le sommes non plus à Paris. Jamais il n'y a eu de situation plus difficile. Nous faisons face à la fois au socialisme qui est la perte de la civilisation et de ses merveilles, et à l'absolutisme, qui est celle de la liberté, de la dignité de l'humanité. D'un côté, c'est Proudhon connu comme [?] (83) sentinelle avancée de misérables qui ne tarderont pas à se révéler et à le déborder, — de l'autre, c'est le russe et son knout. La raison est au milieu. C'est sa cause, sa sainte cause que nous servons. Ne mourrons-nous pas à la peine? Il est rare, physiquement parlant, qu'un corps puisse résister à deux pressions contraires. En politique, les modérés ont toujours été broyés. Et c'est ici, en présence des plus belles merveilles de la nature, entouré des dons les plus inappréciables de la providence, que je me sens absorbé par mes tristes pensées. Ou j'ai la tête bien faible, ou nous sommes bien malades!

J'avais parfaitement pressenti l'effet que produirait en Angleterre la note hautaine de la Russie (84). On aurait voulu reclouer le principal ministre (85) sur le banc d'où le voudrait expulser l'animadversion g[énéra]le de l'Europe, qu'on n'aurait pu mieux faire. Voyez comme la presse qui lui était hostile, le défend aujourd'huy, sans approuver cependant la démonstration contre Athènes (86)! C'est une fière nation que cette nation anglaise et nous devrions bien y prendre un peu de ce qu'on appèle [*sic*] le sentiment national. En 1814 et 1815, on jettait [*sic*] aux gémonies les insignes de l'Empire, on mettait la corde au col de la

(82) Oudinot.

(83) Ce passage est difficilement lisible parce qu'il a été surchargé sans qu'Aupick ait pris la peine d'adapter le reste de la phrase à sa nouvelle version.

(84) Voir dans *Le Moniteur* du 14 mars 1850 la dépêche de Nesselrode au baron Brunow, ambassadeur de Russie à Londres.

(85) Palmerston.

(86) Il s'agit du blocus des côtes grecques.

statue de la place Vendôme, nos belles dames dansaient la farandole dans les jardins des Tuileries avec les Cosaques!!! En Angleterre, on se rallie au ministre impopulaire que l'Europe veut humilier ou renverser! Encore un apperçu [*sic*] : nous accueillons les réfugiés de partout où ils peuvent venir et quels qu'ils soient. Ils paient cette hospitalité vous savez comment et dans notre pitoyable *patriotisme*, nous les associons à nos discordes civiles, que dis-je, nous les mettons à la tête de nos soulèvemens, donnant ainsi à des étrangers le droit de cité, etc... En Angleterre, on assomme l'étranger qui s'avise de prendre part aux actes politiques qui, leur dit-on, *ne les regardent pas*. Mais courage, nous sommes en bonne voie... Je vous renvoie à quelques mois d'ici pour que vous sachiez ce que nos novateurs auront fait de notre pauvre France!!!

Les « novateurs », entendons les socialistes contre lesquels Aupick lançait une longue diatribe à la fin de la première lettre et du succès de qui il se plaindra amèrement, le 15 mai 1850, donc un mois après la deuxième lettre à Thouvenel, dans une dépêche au général de La Hitte :

Je ne puis, je ne dois vous cacher que le succès de M. E. Sue (87), auquel on était loin de s'attendre, a frappé toutes les légations d'une sorte de stupeur. On veut y voir comme une certitude du triomphe prochain des doctrines du communisme en France et on se demande tout haut, si en présence d'un tel danger, la société n'est pas en droit de chercher son salut dans les mesures les plus extrêmes. En un mot c'est comme une panique générale (88).

Cet événement risquait d'affaiblir la position d'Aupick à Constantinople, au moment où il engageait sur de nouvelles bases, c'est-à-dire en remontant aux Capitulations de 1740, les négociations relatives aux Lieux Saints (89) et alors qu'il essayait de faire tourner au profit de la France l'épineuse question de Tunis (90).

Pendant ces démarches et au milieu de ses préoccupations, Aupick trouvait encore le temps de s'exhorter à la sagesse — une sagesse un peu bourgeoise, mais qu'expliquent si bien ses origines — en pensant à son poste menacé de nombreuses et redoutables convoitises :

(87) Aux élections législatives du 28 avril 1850, Eugène Sue l'avait emporté, à Paris, sur Leclerc, candidat des conservateurs.

(88) *Correspondance politique Turquie*, 303, f° 215.

(89) Il n'est pas nécessaire d'insister sur cet aspect traditionnel de la politique française à Constantinople, qui a été clairement traité par Lacrosse, pp. 15-18. Aussi bien la négociation ne fut-elle menée à bonne fin que par le successeur d'Aupick, le marquis de Lavalette. La première démarche d'Aupick auprès du grand vizir, Reschid Pacha, et du ministre des Affaires étrangères, Aali Pacha, eut lieu le 3 juin 1850 (*Correspondance politique Turquie*, 303, f° 243).

(90) Voir là-dessus Lacrosse, pp. 16-17, et dans la *Correspondance politique Turquie* (302, f°s 237-243, 27 novembre 1849; 303, f°s 61-62, 1er février 1850) les dépêches d'Aupick. Mais le 15 décembre 1850, la question était encore loin d'être réglée.

À THOUVENEL

Péra, le 25 avril 1850.

[...]

Vous me dites de bonnes et affectueuses choses au sujet de la position que je me suis faite ou que les circonstances m'ont faite ici. Je vous en remercie de cœur. Mais bientôt vous verrez que je vous ai dit vrai au sujet de mon prochain remplacement. *Lisez et brûlez.* Le Pce Murat a dû arriver à Paris le 6 ou le 7. Avant son arrivée, sa femme s'était plainte amèrement au Président de la position dans laquelle son remplacement à Turin le plaçait. « J'aime trop mon cousin pour ne pas lui faire une position : ce sera Constanti[no]ple. » La personne qui m'écrit a vu la princesse, a causé deux heures avec elle sur Constanti[no]ple et l'Orient. Elle est enchantée, elle accompagnera le ministre, etc... La même personne ajoute : le président vous veut ici. Il vous veut sous sa main. Un portefeuille sera votre lot ou tout au moins un grand commandement militaire, etc... Encore une fois, tout ceci est pour vous seul et doit être brûlé. Le bateau arrivé ne m'apporte que ce peu de mots : « Le prince arrive demain ou après-demain : le premier courrier vous en dira davantage sur Constantinople ». J'ai répondu : un portefeuille, *jamais, quelqu'il puisse être* [*sic*]. Suum cuique. Je ne me reconnais pas la capacité d'un ministre : il n'y a qu'un sot ambitieux qui s'élève au-dessus de ses forces. Un commandement militaire, oui tant que ma santé me le permettra. Ce qu'on m'écrit confidentiellement s'ébruite déjà, car des lettres particulières en parlent. Evidemment, on veut faire une position à Mr Murat et on s'est trop avancé pour reculer. Quant à moi, je suis prêt. J'ai rempli ma tâche ici. Quant au parti que je prendrai une fois là-bas, j'ai bien quelque projet en tête, mais rien d'arrêté encore.

Je suis vraiement [*sic*] honteux de vous avoir parlé si longuement de moi : mais on ne se gêne pas avec ses amis et je crois même vous avoir fait plaisir. Voyez la prétention (91).

L'intrigue se développe. Le courrier confirme ce qu'Aupick vient d'écrire à Thouvenel : la dernière dépêche reçue se termine sur ces mots : « Je vous écrirai bientôt confidentiellement (92). »

Ma réponse est prête : *vous ne me reverrez désormais que l'épée au lieu de la plume à la main* et comme 62 ans vont sonner, comme mes infirmités marchent du même pied, ce ne sera pas longtems. Je veux cependant vous le répéter : je n'éprouve ni aigreur, ni humeur, ni regret (93).

Finalement les considérations de famille seront reléguées au second plan — ce ne sera pas Murat, mais Lavalette qui remplacera Aupick — et la diplomatie conserva ses droits.

(91) *Th.*, f° 179.
(92) C'est le message annoncé — et non retrouvé — dans la lettre de Louis-Napoléon du 10 avril (cf. *supra*, p. 474).
(93) *Th.*, f° 182 v°, Péra, 5 mai 1850.

Mais les craintes du général ne furent pas dissipées pour autant :

L'affaire Murat n'est pas, quoi qu'on dise, complètement coulée. Le moment n'est pas favorable à la combinaison, mais on y reviendra. On est d'ailleurs fort embarrassé de moi et je trouve qu'on aurait bien tort s'il ne s'agissait que de moi : mais il y a le parti que des adversaires ardens pourraient tirer de cette affaire de famille. J'attends. Je n'ai pas encore reçu la lettre confidentielle qu'on m'avait annoncée (94).

Aupick avait jusqu'alors rempli sa mission avec beaucoup de tact, un tact qui n'excluait pas la fermeté, et tant la France que la Turquie, à qui il fut d'utile conseil dans des moments embarrassants, n'avaient qu'à se louer de sa présence à Constantinople. On peut donc penser que lorsqu'au début de mai 1850 il fut décoré par le sultan du Nichan Iftikhar, ce ne fut pas vaine cérémonie. Cette décoration, au sujet de laquelle Canning n'avait pas été consulté (et pourquoi l'aurait-il été?) donna lieu de la part de l'ambassadeur anglais à une savoureuse scène de dépit qu'Aupick a contée à Thouvenel, en mettant dans son récit toute la dignité et même la susceptibilité qui le caractérisent. Aupick est en visite chez sir Stratford Canning :

[...] parlant de choses et d'autres, je lui dis, vous savez que le sultan m'a envoyé son ordre Iftikar. — Je vois sa figure se contracter, sa lèvre se pincer et ses yeux s'animer...

— Je ne l'ai su que quelques minutes avant de le voir à votre col.

Je n'y comprenais rien. J'ajoutai :

— Il est inutile que je vous dise que je suis, indirectement comme directement, étranger à cette décision bienveillante du sultan.

— Je suis content d'en recevoir *par vous* l'assurance. On m'avait dit le contraire.

Vous pouvez comprendre mon irritation.

— Celui qui vous a pu dire le contraire en a menti et si je pouvais croire qu'il restât à ce sujet le moindre doute dans votre esprit, je ne remettrais point les pieds chez vous.

J'étais fort animé et il aurait fallu fort peu pour m'amener à casser les vitres.

M. Canning reprit :

— Mais, mon cher Général, je vous répète que j'accepte sans arrière-pensée votre explication.

— Je ne vous cache pas que j'ai fait demander à la Porte le motif de cette faveur. Il a été répondu que puisqu'on avait adressé au président de la République un témoignage de haute considération, on avait trouvé juste de me prouver qu'on ne m'oubliait pas.

(94) *Th.*, f° 187 v°, Péra, 25 mai 1850.

— Quant à ce qui a été fait pour le président, j'avais été informé du projet et j'avais insisté pour qu'il lui fût donné suite : Palmerston, que j'en avais prévenu, a écrit dans le même sens.

Il résulte de tout cela que mon collègue est blessé de n'avoir point été prévenu par la Porte, c'[est-]à-d[ire] qu'elle ne lui ait pas demandé la permission de faire pour moi comme elle l'entendait. J'ai eu sur les lèvres de fières (95) et raides réponses; par ex[emple] de demander de quoi il se mêlait, etc... Je me suis borné à revenir sur ce que j'avais déjà dit, à savoir que quiconque avait pu lui dire que j'étais d'une manière quelconque pour quelque chose dans cette double affaire des Nichans, *en avait menti*, que je savais assez ce que je devais à la dignité du président et à mon caractère pour qu'il en fût autrement. Nous nous séparâmes en fort bons termes, mais désormais nous nous verrons peu (96).

Aussi bien la compagnie ne manquait-elle pas à Aupick. En juillet 1850, il reçut la visite de Lamartine (97) qui l'avait nommé à Constantinople et qui put ainsi méditer sur l'inconstance de la Fortune :

Mr de Lamartine dont l'arrivée était depuis longtemps annoncée, d'une manière assez vague cependant, est ici depuis le 1er. Son apparition à Constantinople n'a pas d'autre but, dit-il, que de présenter au sultan l'hommage de sa reconnaissance pour la concession qu'il lui a faite dans les environs de Smyrne. Il sera probablement reçu par sa hautesse le 6 et repartira le lendemain. Il est resté à bord du Bateau Rostan (98) qui l'a amené et le déposera à Smyrne. Mme de Lamartine et deux amis l'accompagnent. Il fait des visites aux ministres de la Porte et se propose de ne voir aucun membre du corps diplomatique. Il est venu dîner à Thérapia chez moi le 3 avec le personnel de la Légation.

Il trouve une grande amélioration matérielle et morale dans tout ce qu'il voit. Les résultats dépassent, dit-il, ce qu'il osait à peine espérer. Il a exprimé le regret de ne se point trouver à la discussion de la loi des trois millions. Il aurait appuyé la proposition. « C'était une satisfaction à donner au chef de l'Etat », dit-il (99).

(95) Ou *sévères?*
(96) *Th.*, fos 183 vo et 184, Péra, 15 mai 1850.
(97) Et au début de 1851, il accueillera Dembinski qui a enfin reçu l'autorisation de se rendre en France (*Correspondance politique Turquie*, 305). Nous mentionnons ici pour mémoire les visites que Du Camp et Flaubert firent à Aupick, en novembre et décembre 1850; cf. les *Souvenirs littéraires* du premier (3e éd., t. II, pp. 57-58) et une lettre du second à sa mère (*Correspondance*, éd. Conard, 2e série, p. 266) où l'on verra que le général savait parfois dépouiller sa dignité : « Dans l'intimité il donne de grands coups de poing dans le dos de Maxime en l'appelant sacré farceur. » — Voir aussi dans les *Œuvres complètes de Flaubert*, p. p. René Dumesnil, *Voyages* (Les Belles Lettres, 1948), les pages 338, 344 et 347 du t. II qui se rapportent à ces visites.
(98) *Sic;* lire Rostand. Il s'agit de la famille d'armateurs à laquelle appartint l'auteur de *L'Aiglon*.
(99) *Correspondance politique Turquie*, 304, fo 34, dépêche d'Aupick au général de La Hitte, Thérapia, 5 juillet 1850. La fin du passage a trait aux difficultés élevées par l'Assemblée pour voter les frais de représentation de la Présidence tels qu'ils lui étaient proposés. — On pourra lire dans le *Nouveau Voyage en Orient* par M. A. de Lamartine (2 vol., Paris,

Les derniers mois se passèrent à poursuivre les négociations sur les Lieux Saints, à intervenir en faveur de cinq évêques catholiques arméniens qui s'étaient vu refuser par la Porte leurs firmans (100), et à essayer de voir clair dans l'inextricable situation financière de la Turquie, laquelle, n'ayant plus un sol en caisse, en était réduite à émettre des billets non garantis et soutenait sa circulation monétaire par des expédients discutables (101). Les derniers mois, en effet, car cette fois vraiment Aupick allait être rappelé :

On me donne maintenant trois assiégeants montant d'une égale ardeur à l'assaut : M. le g[énéra]l Magnan, apparu tout à coup sur l'horizon ; M. de La Valette, qui avant le renversement du ministère, annonçait partout sa nomination; enfin le prince Murat qui rentre en ligne. Je leur souhaite chance égale. On devrait bien les envoyer tous trois. Plaisanterie à part, convenez que c'est une belle manière que de présenter à chaque courrier le représentant de la France comme sous le coup d'un rappel (102) ! ! !

En fait, ce n'était pas un rappel, mais une promotion, puisqu'un décret du 20 février 1851 nommait Aupick ambassadeur auprès de S. M. Britannique (103). Le 14 mars, Aupick accusait réception au ministre de sa nomination et lui écrivait :

Je suis profondément touché de ce témoignage de haute confiance et je viens vous prier de donner à M. le Président l'assurance que je m'efforcerai de le justifier (104).

Il prenait ses dispositions pour se rendre à son nouveau poste. Le 26 avril, il obtenait du sultan une audience d'adieu et, le 30, il s'embarquait sur l'aviso *La Vedette,* laissant le service à Alexis de Gabriac (105).

1851 et 1853) le récit du séjour que le poète fit à Constantinople en 1850 et l'on remarquera que par deux fois (t. I, p. 170-171), alors qu'il a l'occasion de citer le nom d'Aupick, il s'abstient de l'écrire (mais voir aussi *supra,* la note 43). — Sur la concession de Lamartine, à Burgas-Ova, cf. *La Turquie contemporaine, Hommes et choses, Etudes sur l'Orient* (Paris, 1854, p. 93 sqq.), ouvrage de Charles Rolland, intéressant à consulter pour qui veut connaître l'impulsion temporaire donnée à la politique de réforme par Reschid Pacha.

(100) *Correspondance politique Turquie,* 304, f[os] 222-230, dépêche d'Aupick au général de La Hitte, Péra, 19 décembre 1850.

(101) Voir, en particulier, *Th.,* f[os] 198 r°-200 r° (Péra, 18 février 1851), passage qui prouve qu'Aupick s'était mis, non sans succès, à l'étude des questions économiques et financières. — Dans cette même lettre, on trouve un curieux compliment à Thouvenel : Aupick déclare que, dès qu'il l'eut rencontré, il comprit que *même dans le corps diplomatique,* il pourrait trouver un homme selon lui. La flatterie (?) sent son militaire d'une lieue.

(102) *Th.,* f° 200, Péra, 18 février 1851.

(103) et (104) *A. F.*

(105) *Correspondance politique Turquie,* 305, f° 189, dépêche du 30 avril 1851. Lavalette, qui avait fait escale à Rome, pour y voir le pape,

Ainsi se terminait, non sans regret, au moins pour sa femme (106), la première ambassade du général Aupick qui laissait d'excellents souvenirs, non seulement parmi les Turcs et dans la colonie française, mais aussi à ses proches collaborateurs. Le jour de son départ, il avait recommandé Gabriac à la bienveillante attention du ministre. En 1849 et 1850, il avait obtenu de l'avancement pour les officiers qui l'accompagnaient et il s'en faisait une vive joie :

> Ainsi ces quatre excellens officiers, ces hommes qui sont pour moi de véritables amis avec lesquels je serais heureux de parcourir, la main dans la main, ce qui me reste encore de carrière active, ne quitteront pas l'Orient comme ils y sont venus. Désormais, je n'aurai plus de regret. Je me sens les épaules légères et le cœur en joie. Je vous le dis d'abandon, parce que j'ai lu dans votre cœur et que vous êtes homme à me comprendre (107).

Cette bonté active et expansive est bien l'un des traits qui devraient attirer à Aupick le plus de sympathie. Que l'on s'étonne ensuite de rencontrer dans la correspondance officielle ces lignes émues d'Alexis de Gabriac!

> Il ne m'appartient pas, Monsieur le Ministre, de juger personnellement les actes diplomatiques d'un homme d'une valeur aussi considérable que celle dont Mr le général Aupick a fait preuve au cours d'une carrière si variée et si brillante. Je me bornerai donc à exprimer ici ma reconnaissance pour l'intérêt qu'il a bien voulu me témoigner pendant mes deux ans de séjour auprès de sa personne et à joindre ma faible voix au concert de regrets et d'éloges qu'il a su emporter avec lui de l'Orient (108).

◆

Après les trois années de Turquie, obérées de préoccupations officielles et personnelles, le voyage de retour fut une détente qui permit d'assouvir de nouvelles curiosités, puisque

n'arriva à Constantinople que le 5 mai. Reculot, évidemment, l'accompagnait, qui retrouva son poste de premier secrétaire dont Gabriac avait rempli depuis deux ans les fonctions.

(106) « Mme Aupick ne quitte pas Péra, Thérapia surtout sans regret. Quant à moi, fatigué que je suis de tout ce que je vois, de tout ce que je pressens, je soupire après le repos et l'occasion se présentant, je la saisirais probablement. » (*Th.*, f° 202 v°, Péra, 25 mars 1851.)

(107) *Th.*, f° 179, r°, Péra, 25 avril 1850 ; voir aussi f° 144 r° (15 décembre 1849). Ayant rencontré des difficultés pour faire nommer chef d'escadron « le brave capitaine d'artillerie Lefrançois », Aupick s'était adressé directement à Louis-Napoléon qui, dans sa lettre du 10 avril 1850 (dont un passage a été cité *supra*), avait répondu favorablement. Les autres officiers qui accompagnaient le général étaient son aide de camp, son chef d'état-major et un capitaine du génie.

(108) *Correspondance politique Turquie*, 305, f° 191, 1er mai 1851.

le trajet ne se confondit pas entièrement avec celui de l'aller.

Vous avez raison, nous avons fait un délicieux voyage, — écrit Aupick à Thouvenel —. Les tems d'arrêt étaient devenus indispensables, à cause de la santé de ma femme. Ses souffrances à la mer ne se calmaient qu'à demi à terre, ce qui a quelque peu nui à ce que nous faisions : quoi qu'il en soit, nous avons tiré un parti passable du tems dont j'ai cru pouvoir disposer.

Nous n'oublierons ni l'accueil reçu à Athènes, ni la visite nouvelle et plus fructueuse de ses vieilles murailles, ni Messine où nous a fait jetter [*sic*] l'ancre une terrible menace de tempête, ni Naples (109), ni Rome, ni enfin Lyon où je me suis arrêté 4 jours pour juger par moi-même ce qu'est devenue cette terrible place de guerre que j'ai vu commencer à se fortifier en 1831 et qui est devenue, au point de vue militaire, une des plus merveilleuses créations (110).

Ce n'était pas sans arrière-pensée — sans une arrière-pensée de refus — qu'Aupick avait accepté l'ambassade de Londres. Mais, conformément au credo du militaire, il avait d'abord exécuté l'ordre qu'il avait reçu, se réservant de le discuter ensuite. Le 3 juin 1851, dans la nuit, il arrivait à Paris.

Le 4, j'étais admis auprès du Président. Une heure après je le quittais, allégé de l'immense honneur qu'il avait bien voulu me faire. [...] C'était beau, c'était fort honorable pour moi. Mais on aurait dû penser qu'il m'était impossible d'accepter. [...] Je me tus donc à Péra, à Athènes, partout, même avec ma femme, qui rêvait l'Angleterre. Ainsi en a-t-il été jusqu'au 4. Je dis au Président mes motifs : Il voulut bien les combattre. Je m'expliquai de cette sorte, qu'il vit que c'était bien un parti pris [...]. Les motifs de mon refus d'aller à Londres vous sont connus. Je ne pouvais accepter le rôle que ma position me faisait devant la famille

(109) A son escale dans cette ville, Aupick dut chercher à voir le duc d'Aumale, mais en être empêché par le peu de temps dont il disposait. Voici la lettre que le duc lui écrivit (15 mai), en regrettant que le court passage du général à Naples n'ait pas permis qu'il aille lui serrer la main :

« C'eût été pour moi un vrai bonheur, car j'ai une vive et sincère estime pour votre caractère et pour votre mérite.

« Puissé-je avoir du moins la satisfaction de vous revoir en des jours plus heureux pour nous et surtout pour la Patrie; car nos premiers vœux sont pour elle, et je lui appartiens toujours : mon cœur ne cesse pas de rester français.

« Je ne manquerai pas de dire à la Reine ce que vous dites pour elle; elle y sera bien sensible, et pour moi, je ne puis négliger une occasion de vous redire que je suis toujours

Votre affectionné
Henri d'ORLÉANS. »

(Vente à l'Hôtel Drouot, 5 juillet 1948.)

« La Reine » : sans doute Marie-Amélie, veuve de Louis-Philippe, alors en Angleterre, plutôt que l'épouse de Ferdinand II, roi des Deux-Siciles.

(110) *Th.*, f° 338, Paris, 26 juin 1851 (lettre mal classée). — On aura remarqué que l'attention d'Aupick a été soumise par son premier métier à la déformation professionnelle (c'est là un exemple classique); il n'est pas même sûr que ces « vieilles murailles » d'Athènes n'aient point été considérées par lui « obsidionalement ».

d'Orléans. Qu'on l'appelle comme on voudra : ce sera toujours un rôle de haut espionnage. Je ne puis l'accepter [...]. Je suis le dernier de ma race; je descendrai honorable soldat dans ma bière (111)...

On aura remarqué une fois de plus que ce n'est pas la fidélité (112) qui caractérise le comportement d'Aupick et détermine ici son refus, mais cette forme de l' « honorabilité » qui veut qu'un soldat ne se fasse pas « espion », ce que l'ambassadeur d'un régime est toujours un peu à l'égard de la dynastie précédente, si elle manifeste le plus léger désir de remonter sur le trône (113). Cette même « honorabilité » du soldat était atteinte au vif, lorsque Aupick, nommé ambassadeur à Madrid à la suite de son refus du poste de Londres (114), se voyait adresser des félicitations :

Tout le monde me félicite de ma nouvelle destination : j'en rougis parce qu'on termine toujours par le développement de cette pensée que, *de par le temps qui court, il vaut mieux ne pas être en France*. Si on pouvait lire au fond de mon cœur, on y verrait que, sans la rechercher, j'accepterais au contraire avec empressement, au moment du danger, une position en rapport avec mes aptitudes dans laquelle je pourrais rendre service et contribuer à sauvegarder la chose publique. Jamais je n'ai demandé telle ou telle destination : une fois seulement j'en ai refusé une, parce qu'elle ne m'était imposée que par suite d'une sale intrigue de femme qui faisait de moi un imbécile et du vénérable m[aréch]al Soult le jouet de quelques femelles (115).

L'ambassade de Londres représentait théoriquement un avancement pour Aupick, mais en ces années qui précèdent la guerre russo-turque et qui renouent les liens de l'Entente cordiale, — poste de transmission plutôt que d'initiative, — elle l'eût déchargé des fonctions, bien lourdes pour un homme

(111) *Th.*, f°s 338 v°-339 v° (lettre citée dans la note précédente).

(112) Au moins le général n'ignorait-il pas le mot. Lorsque Thouvenel est nommé ministre à Munich, Aupick lui écrit qu'il y rencontrera peut-être « un ami, un bon et aimable camarade », le marquis de Molac qui, « fidèle à ses croyances politiques et au malheur de la branche aînée, avait quitté le service en 1830 et s'était fixé où vous êtes ». (*Th.*, f° 200 v°, Péra, 18 février 1851.) Il s'agit sans doute de Carcado de Molac qui était, en 1822, lieutenant aide-major au Corps royal d'état-major, alors qu'Aupick y était capitaine. Juste avant les Journées de Juillet, il sera capitaine dans ce même Corps et chevalier de la Légion d'honneur; il figure encore dans l'*Almanach royal* de 1831, mais il en disparaît l'année suivante.

(113) Dans la dépêche diplomatique que nous avons citée plus haut et dont un passage est consacré au séjour de Lamartine à Constantinople, le lecteur aura peut-être été un peu désagréablement surpris de voir pourtant Aupick jouer en quelque sorte ce rôle d' « espion » à l'égard du poète-tribun qui représentait bien alors le régime précédent.

(114) *A. E.*, minute du décret en date du 18 juin 1851.

(115) *Th.*, f° 340 r°, Paris, 26 juin 1851. J'ignore à quelle « sale intrigue » Aupick fait allusion.

de son âge, qui lui incombaient à Constantinople. Sans être de tout repos, à cause de l'imprévu de la vie politique espagnole, l'ambassade de Madrid aurait dû lui convenir parfaitement. On s'étonnera toutefois qu'il n'ait pas eu là encore ses scrupules : les Orléans étaient à Naples, étaient à Londres. Ils étaient aussi en Espagne, sinon à Madrid, du moins à Séville, et ils y avaient des titres autrement officiels que n'en pouvaient porter leurs parents. Ceux que l'on continue d'appeler *tras los montes* « los infantes duques de Montpensier » et dont le mariage avait donné tant de vaine tablature à l'Angleterre (affaire dite des mariages espagnols), n'étaient-ils point la sœur et le beau-frère — si l'on peut parler en termes aussi bourgeois — de la Reine Isabelle? Sans doute Aupick les considérait-il comme purement espagnols... Il ne chercha ni ne refusa le contact avec eux (116). Et la famille d'Orléans ne lui en voulut pas de son ralliement à la République, puis à l'Empire, elle qui avait tant fait pour l'élever (117).

III. — L'AMBASSADE DE MADRID.

L'Espagne du milieu du siècle dernier, il faudrait la plume de Mérimée pour en donner un croquis véridique (118). C'est une Espagne dont la décadence tragique a des aspects d'opéra-comique. Ses grands hommes s'appellent Espartero, Narváez, O'Donnel. Ils sont tour à tour revêtus des plus grands honneurs, puis disgraciés, exilés ou réduits à conquérir le pouvoir par des pronunciamentos. La Reine est le plus souvent sous l'influence de sa mère, Marie-Christine, qui affiche publiquement son favori, son « pollo », le duc de Rianzares, avec lequel elle a contracté un mariage morganatique. Au fond,

(116) On possède une lettre d'Aupick (Madrid, 7 septembre 1851) au secrétaire des commandements du duc et de la duchesse de Montpensier, l'écrivain Antoine de Latour, dont on dira quelque jour les mérites d'hispanisant et dont le grand érudit qu'est M. Santiago Montoto va bientôt mettre au jour la très intéressante correspondance avec Fernán Caballero. Cette lettre sera analysée prochainement dans la *Revue de Littérature comparée.*

(117) Dans une lettre du 19 octobre 1889 (vente à l'Hôtel Drouot, 5 juillet 1948), on voit le comte de Paris écrire : « Le nom du général Aupick m'est bien familier. Ma mère m'en parlait très souvent, et me disait combien mon père l'aimait et l'appréciait. C'est un de mes plus anciens souvenirs d'enfance. »

(118) On peut d'ailleurs se reporter à la 2e série, t. I, de la *Correspondance générale* de Mérimée, p. p. M. Parturier. — Voir aussi l'*Annuaire des Deux Mondes*, publié aux Bureaux de la *Revue des Deux Mondes*, pour les années en cause.

ces intrigues de palais, ces conflits de généraux laissent le peuple assez indifférent : pour se donner un peu d'animation, il applaudit l'un, puis l'autre, et ne perd rien de ses vertus de patience et d'endurance; seules l'enfièvrent les luttes religieuses. La noblesse conserve également sa croyance en l'Honneur, et dans la comédie parlementaire que se joue alors l'Espagne — avec des entr'actes — elle tient son rôle et sait bien que ses véritables forces sont ailleurs, dans ses *latifundia.*

C'était la troisième fois qu'Aupick passait les Pyrénées, mais la première qu'il prenait tout pacifiquement le chemin de Madrid. Nommé le 18 juin 1851, il ne redouta pas de se mettre en route par les grandes chaleurs et, le 28 juillet, il arrivait à Madrid.

Du moment où j'ai mis le pied en Espagne, j'ai été sur toute la route, de la part des autorités civiles et militaires, l'objet des témoignages de considération les plus empressés et les plus significatifs. Des escortes étaient commandées pour m'accompagner; je les ai déclinées; aux approches des villes, des détachements de cavalerie avaient été envoyés à ma rencontre : à Burgos les principales autorités militaires et civiles sont venues me visiter, une garde d'honneur a été placée sous mes fenêtres et la musique militaire m'a donné une sérénade (119).

Il aurait voulu éviter ces démonstrations, mais ordre avait été donné par Madrid aux autorités des localités que l'ambassadeur devait traverser, que lui fussent prodiguées les marques de courtoisie.

Après ce voyage fatigant et rendu plus accablant encore par les cérémonies qui l'avaient scandé, Aupick était en droit de s'attendre à entrer dans un palais accueillant. Or, son prédécesseur, le baron de Bourgoing, sans s'occuper de lui, s'était défait de son hôtel, si bien que le nouvel ambassadeur trouva sa chancellerie dans la rue et qu'il lui fallut au plus tôt l'installer « d'une manière telle quelle », jusqu'à ce qu'un local convenable fût disposé pour elle dans son hôtel. Quant au ménage Aupick, bourgeoisement perché dans une *casa de huéspedes,* il ne put prendre qu'après plusieurs semaines possession de son nouveau domicile, Casa Villahermosa, au Prado (120).

(119) *Correspondance politique Espagne,* 838, f° 197; dépêche du 29 juillet à Baroche, ministre des Affaires étrangères.

(120) *Th.,* f° 203, Madrid, 25 novembre 1851. C'est la première lettre écrite à Thouvenel depuis qu'est arrivé à Madrid le général Aupick qui ajoute : « Ma femme a bien supporté toutes ces tribulations et le climat de Madrid lui convient parfaitement. » — Ce n'est qu'à la fin du siècle que l'ambassade de France à Madrid a occupé les locaux de Villalar où elle est maintenant installée.

Ces circonstances pénibles ne furent pas la seule cause qui rendit désagréables à Aupick les débuts de son ambassade. Ancien soldat de Napoléon le Grand, envoyé d'un président césarien, il semble qu'on l'ait admis avec quelques réserves, bien qu'on lui ait prodigué les honneurs les plus flatteurs (121). Dès son arrivée, Bourgoing l'avait présenté au marquis de Miraflores, ministre d'Etat (122), qui lui fit une bonne réception. Excellent accueil aussi de la Reine, lorsqu'il fut invité à lui remettre ses lettres de créance, le 5 août (123).

De plus, le ministère, auquel Aupick avait affaire et que présidait Bravo-Murillo (124), n'avait guère d'autre souci que de se maintenir au pouvoir, ce qui pour toute doctrine lui conseillait l'immobilisme — au moment où la France et l'Angleterre connaissaient le développement de leur économie et de leur politique coloniale! — un immobilisme qui couvrait de fructueux scandales financiers. Point de décision, ou le plus tard et la plus dilatoire possible (125).

Cette légation est une boutique à procès de toute nature. On y entame bien des choses, on en finit peu. A Constantinople, tout se fait lentement, mais se fait à la longue. On n'en saurait dire autant de l'Espagne. On vous accuse religieusement réception de vos dépêches; mais pour le reste, c'est autre chose. Je pensais avoir apprécié la force d'inertie en Orient. J'étais dans l'erreur. Il faut en venir faire l'étude à Madrid. C'est en vérité à jetter [*sic*] le manche après la coignée. De Paris on m'écrit des lettres d'une violence qui dépasse tout ce que j'aurais pu croire. Si on est butté [*sic*] à Madrid, on l'est aussi à Paris. Il en résulte qu'on porte les coups sans en peser la portée et qu'on les reçoit de même. [...] Tout cela me fatigue et m'ennuie (126).

Les mondanités, trop gourmées (les baisemains de la Reine

(121) Au contraire, le marquis de Turgot, qui succéda à Aupick, fut reçu avec plus de faveur, au moins jusqu'à l'incident Soulé, à cause du nom qu'il portait et aussi de sa qualité d'ancien ministre des Affaires étrangères. Voir à son sujet un témoignage de Mérimée (*Correspondance générale*, 2e série, t. I, p. 167). — Sans doute savait-on en Espagne que les opinions d'Aupick étaient surtout celles d'un opportuniste, mais aussi qu'il avait conquis ses premiers grades sous Napoléon Ier, ce qui pouvait être gênant dans un pays où le *Dos de Mayo* est fête nationale.

(122) C'est-à-dire ministre des Affaires étrangères.

(123) Voir *Las Novedades* du 6 août 1851 (simple communiqué) et *Correspondance politique Espagne*, 838, fos 205 sqq.

(124) La première partie de son nom est un véritable antonyme. Brave homme d'ailleurs, et honnête, semble-t-il.

(125) Dès l'arrivée d'Aupick à Madrid, les Cortès furent prorogées pour un terme indéfini. Plusieurs projets de lois, présentés aux Chambres et dont il y avait lieu de penser qu'ils seraient votés, furent ainsi ajournés, en particulier ceux de la canalisation de l'Ebre et de la construction de la ligne Madrid-Irun (*Correspondance politique Espagne*, 838, fo 201, dépêche du 1er août 1851). Mais les ingénieurs français, pourvus d'un décret de la Reine, purent commencer les travaux sur l'Èbre, avant que la loi fût votée.

(126) *Th.*, fos 203 vo-204 ro, 25 novembre 1851. L'observation faite par

et de la Reine-mère) ou très fermées, n'étaient pas pour distraire un ambassadeur, d'ailleurs peu ingambe, de ses mornes impressions; le corps diplomatique vivait fort retiré et depuis le départ du ministre de Naples, nommé à Londres, ne donnait plus aucune réception (127).

La seule satisfaction qu'Aupick semble avoir éprouvée pendant les premiers mois de son séjour est d'ordre militaire; à plusieurs reprises, il exprime son plaisir de voir l'armée espagnole — ou du moins sa fraction madrilène — bien disciplinée, bien équipée, bien ravitaillée (128).

Cette stagnation des affaires publiques — accrue à la fin de l'été de 1851 par une forte chaleur (129), puis au début de l'hiver par l'approche des couches de la Reine (130) — ne permettait pourtant pas aux Espagnols de se dissimuler la gravité des événements qui se déroulaient à Cuba (131) et aux portes mêmes de leur pays.

Aupick sur l'inertie espagnole l'avait déjà été par Thouvenel, en 1844, lorsqu'il avait passé les Pyrénées, chargé d'une mission diplomatique, au moment des mariages espagnols. « Je ne crois pas, — écrivait-il à Cuvillier-Fleury, de Grenade, le 24 mai, — qu'il existe nulle part au monde autant de décousu que dans les administrations grandes et petites de l'Espagne. *Mañana*, demain, voilà le mot que l'on a toujours à la bouche. » (*Episodes d'histoire contemporaine...*, publiés par L. Thouvenel, p. 53.)

(127) *Th.*, f° 205 v°, 25 novembre 1851. Aupick ajoutait : « Ma femme compte recevoir dès qu'elle sera en mesure. Je la laisse s'y préparer sans trop l'assombrir des craintes qui me traversent l'esprit. »

(128) Dans une dépêche à Turgot — qui a remplacé Baroche aux Affaires étrangères — on le voit s'extasier sur le pain blanc du soldat et assortir ses propos de quelques considérations sur le lard, principal aliment du Mars ibérique (*Correspondance politique Espagne*, 839, f°s 48 sqq., 5 décembre 1851.)

(129) L'année suivante, Aupick décrira humoristiquement à Thouvenel les effets des vacances sur la politique espagnole :

« Tout le monde est en vacances et il n'est pas jusqu'au président du Conseil qui n'en profite pour aller tuer des cailles et qui ne le laisse faire aux autres. C'est ainsi que tout récemment je faisais harceler à Madrid le Directeur g^al des Douanes pour une décision urgente : on trouva celui-ci en veste de calicot, allant joindre, le fusil sur l'épaule, Mr Bravo Murillo (son chef à double titre, comme vous savez) qui l'attendait sans doute dans la même tenue. Cela témoigne de la confiance du chef de Cabinet, mais aussi de l'insouciance avec laquelle on suit les affaires. » (*Th.*, f° 248 r°, San Ildefonso, 24 août 1852.)

(130) Voici comment, le 20 décembre 1851 (*Correspondance politique Espagne*, 839, f°s 81-82), Aupick, qui avait passé la nuit au palais, en attendant le bon plaisir de l'infante, rapportait à Turgot la conclusion de cet événement :

« Un instant après [que le Roi eut rapidement présenté l'enfant], M. Bravo Murillo est entré dans la salle où nous étions réunis et nous a raconté dans de grands détails et avec beaucoup d'animation toutes les phases de l'accouchement qui a eu lieu dans un moment où les médecins de S. M. étaient absens, de sorte que la Princesse des Asturies est venue au jour

« Sans qu'une main d'homme ait touché le corps de la Reine. »

« Je reproduis l'expression dont s'est servi le Président du Conseil. »

(131) Où se multipliaient les incidents dont les Etats-Unis cherchaient à tirer profit. En décembre 1851, après une violente manifestation dirigée,

Le Premier Empire n'avait pas été favorable à l'Espagne, qui redoutait donc les conséquences du Deux Décembre. Aupick dut apaiser les esprits et s'efforcer « de faire comprendre à Madrid qu'il existe entre les deux nations une infinité d'intérêts communs, pas un seul motif de conflit » (132). Bien d'autres problèmes plus limités retinrent son attention : l'abrogation du décret dit de la Bandera qui interdisait à notre cabotage le littoral nord de l'Espagne, la propriété littéraire — Bourgoing en avait commencé l'étude avec les ministres espagnols (133) — les vallées des Pyrénées, le recrutement des Français dans l'armée espagnole, les affaires marocaines, toutes négociations qui furent par lui entamées, poursuivies, reprises ou conclues au mieux des intérêts des deux pays.

Thouvenel, au début de 1852, fut nommé directeur des Affaires politiques au Ministère. Aupick qui, depuis son départ de Constantinople, lui avait fort peu écrit, reprit sa correspondance avec lui (134), doublant ainsi, mais sur le mode familier et confidentiel, ses dépêches politiques officielles et rédigeant au courant de la plume une piquante chronique de la vie madrilène. Ses talents d'épistolier sont indéniables et bien souvent il n'y aura qu'à s'effacer devant lui pour obtenir une série d'amusantes pochades.

Le 2 février 1852, jour de ses relevailles, Isabelle II se rend en grande pompe à l'église d'Atocha. A l'issue de la cérémonie, elle faillit être assassinée par un prêtre, Martin Merino. Qui avait donc armé son bras? Pour Turgot, l'ambassadeur se fait simplement l'écho des propos que l'on peut recueillir dans le peuple : ce serait le prince consort (l'Infant François d'Assise) qui aurait voulu faire assassiner son épouse, — le prince, ou comme l'on dit, le Roi, qui accorde

aux Etats-Unis, contre un consul d'Espagne, Aupick intervint pour obtenir la réparation due au gouvernement espagnol par le gouvernement américain.

(132) Lacrosse, p. 19 et pp. 19-21 pour les questions évoquées ci-dessous : l'essentiel y est dit.

(133) Le 31 décembre 1851, Aupick écrivait à Turgot : « La presse s'est enfin emparée de la question et la discute avec une hostilité passionnée. C'est le cri de désespoir des pillards prétendus littéraires qui vivent des traductions dont ils inondent les feuilletons de la plupart des journaux. » (*Correspondance politique Espagne*, 839, f° 113.) Quiconque a ouvert un journal espagnol de ces années-là souscrira au jugement de notre ambassadeur. — Le 27 décembre, Aupick avait donné un grand banquet auquel assistèrent toutes les personnes qui prenaient part aux négociations (voir *Le Moniteur universel* du 2 janvier 1852).

(134) Ce fut pour lui recommander aussitôt A. de Gabriac (*Th.*, f° 209, 21 janvier 1852) et, plus tard, Charles de Montherot, premier secrétaire de l'ambassade de France à Madrid (*Th.*, f°s 219 v° et 220 r°, 8 mars 1852), et le comte de Bondy, second secrétaire (*Th.*, f° 303 r°, 25 janv. 1853).

au clergé sa faveur (135). Mais à Thouvenel, Aupick rapporte cette calomnie et une autre dans toute leur horreur :

Tandis que d'un côté, on rejette sur le Roi l'horreur de l'attentat, parce que, dit-on, la mort de la Reine lui assurait une Régence de 14 à 15 ans, de l'autre on suppose à la Reine mère les plus abominables intentions, celle par exemple de faire disparaître la nouvelle-née et quand on demande sur quoi pourraient se fonder de si affreux soupçons, on ne sait que répondre, tant c'est absurde (136).

Pour Thouvenel aussi, quelques jours plus tard, Aupick évoquera l'inquiétante figure de la sœur Patrocinio qui, ainsi que son frère et quelques ecclésiastiques admis dans l'intimité du Roi, a sur celui-ci une influence funeste :

C'est une sorte d'Illuminée qui a prétendu porter des stigmates, semblables à ceux de N.-S. Mais on en fait aussi autre chose. Femme de 35 ans environ, on la dit fort belle encore. Protégée par le roi, *à certain titre non avouable*, dit-on, elle aurait pu fonder ici une maison religieuse et, femme habile, elle serait, avec son confesseur et d'autres prêtres, l'âme du parti réactionnaire (137).

On soutient que c'est dans son couvent qu'aurait été préparé l'attentat contre la Reine : Merino n'aurait été ainsi que le bras de la faction réactionnaire. Mais que ne dit-on pas?

La maison religieuse dont elle était la supérieure n'aurait servi qu'à d'infâmes complaisances auxquelles on employait une vingtaine de jeunes filles et il se trouverait que non seulement plusieurs d'entre elles en porteraient en elles la triste preuve, mais, ce qui est moins croyable, c'est que la sœur Patrocinio elle-même serait, depuis 5 à 6 mois, dans ce qu'on est convenu d'appeler outre-Manche un état intéressant. Je vous fais grâce de toutes les suppositions auxquelles ces rumeurs donnent lieu.

Cette contrefaçon cléricale d'un Parc-aux-Biches a trop l'air de sortir d'un conte de La Fontaine pour être vraie.

(135) *Correspondance politique Espagne*, 839, f° 179, 5 février.
(136) *Th.*, f° 214, 25 février.
(137) *Th.*, lettre du 2 mars 1852, f° 216 r°; ainsi que la citation suivante (f°s 216 v°-217 v°).

MERCVRIALE

CHRONIQUE SUR ONDES COURTES

JUIN. — En mai, j'ai reçu O'Brien, celui que Salmon a décrit dans *La Négresse du Sacré-Cœur*. O'Brien, en ce temps-là, fut, en effet, un personnage curieux, vêtu à la manière d'un lad, mais un lad particulièrement désigné pour mener à la promenade des chevaux de bois peint parmi lesquels se distinguait le fameux Pégase, sinon toujours gagnant, du moins placé. A ce propos, le Bateau Lavoir de la place Ravignan ressemblait souvent à une écurie de courses à pied. L'éditeur Marcel Seheur descendait la Butte sur des patins à roulettes et Jacques Vaillant sur un ancien sopha, également pourvu de roulettes. Picasso sceptique, une main appuyée sur le dos de sa « chienne en sucre » contemplait ces jeux qui n'empruntaient rien à ceux des Panathénées. C'est avec plaisir, un tendre plaisir, la tête gentiment inclinée sur l'épaule et le sourire aux lèvres, que je retrouve ce bon vieux O'Brien quand il se faufilait à travers les jours sombres avec une adresse surprenante. C'est à cette époque qu'il commença à collectionner les rues : celles de Montmartre, puis de Rouen, de Londres, de Palerme et de Bruges. C'est également à cette époque qu'il rencontra André Salmon et Guillaume Apollinaire, un soir d'hiver propice aux mélancolies sans profit immédiat. O'Brien était méfiant. On le serait à moins. Il est toujours méfiant, c'est une simple question d'expériences intelligemment comprises.

En ce temps-là, André Salmon, le poète et l'auteur de « Souvenirs sans fin », se présentait comme un long jeune homme qui lorsqu'il suçait le tuyau de sa pipe avant de parler semblait absorber la substance des choses par le tuyau en terre d'une pipe Scouflair. André Salmon fit grande impression dans la pensée d'O'Brien. De ce jour naquit leur amitié, une amitié riche en silences peuplés déjà des futurs souvenirs de ces deux garçons. Salmon se déplaçait avec, à ses trousses, un élégant cortège dont

les figurants, vêtus d'une façon surprenante, venaient de Russie, de la rue des Saules et du Carrefour de Buci. En ce temps-là Salmon habitait le Bateau Lavoir et moi en face, à l'Hôtel du Poirier. Quand André Salmon abandonna Montmartre pour revenir au Quartier Latin, il me céda son atelier, sinon ses meubles qui étaient inexistants. Quand, à mon tour, je cédai cet atelier à un autre, il n'y avait pas de meubles. Ce détail simplifiait les choses. Quand je lis les souvenirs de Salmon, je m'émerveille d'apprendre que j'ai connu tant de garçons considérables tandis que je m'efforçais de séduire Clovis Sagot que j'avais choisi pour l'associer à mon destin de peintre. Max Jacob écrivait à la même époque son admirable « Terrain Bouchaballe » et Salmon faisait paraître les « Féeries » à Vers et Proses. Ce fut pour moi une sorte d'élixir à retardement, car je n'écrivais pas. Si je suis devenu un écrivain c'est de fil en aiguille, au jour le jour pour gagner ma vie, la vie d'O'Brien dont je serais bien incapable de tracer le portrait aujourd'hui en utilisant les premiers conseils de Bottini que j'avais connu chez Gatti, un décorateur « d'ancien » où il travaillait avec un de mes oncles. L'existence, en ce temps-là, comme maintenant d'ailleurs, demandait surtout à l'imagination les quelques détails décoratifs qui pouvaient l'embellir. Notre jeunesse fut mal vêtue. Je n'ai jamais connu un garçon du Bateau Lavoir vêtu de neuf, des pieds à la tête. C'est amer. Apollinaire était mal habillé. Picasso, entre son foulard rouge et ses « bleus » de mécanicien, était le plus élégant de tous. Quelques années plus tard apparurent le jeune Roland Dorgelès « tiré à quatre épingles » et Gérard Bauër dont la grande courtoisie reposait les inquiétudes des futurs retraités du Bateau Lavoir et le jeune Francis Carco. Vraiment André Salmon a écrit un livre remarquable, à la fois dense et léger comme les souvenirs de cette société dont je fus l'hôte et qui donna « un sens plus pur aux mots » de l'amitié.

●

J'ai rencontré M. Paul Léautaud une fois. Il était coiffé d'un petit chapeau d'origine indéfinissable et il ressemblait, si l'on veut, à Voltaire, mais surtout à Paul Léautaud. J'étais content de le voir et de l'entendre parler des hommes que je n'avais pas connus. Ces hommes étaient la substance des deux volumes de souvenirs qui viennent de paraître et comme je ne les ai jamais rencontrés sur ma route, ils m'apparaissent comme des fantômes littéraires, logés dans les tombes alignées sur les rayons

des bibliothèques respectées et honnêtement acquises en payant. Les pages écrites en souvenir de Marcel Schwob, des pages parfaitement sensibles, me permettent de dessiner un Marcel Schwob dont je n'ai jamais vu le visage, ni jamais touché du doigt la peau de la main. Je pense que Marcel Schwob devait avoir une tête blanche et glabre comme un œuf, ou comme Mujina, le fantôme décrit par Lafcadio Hearn. Il est assis devant moi vêtu d'une robe chinoise lourde et sirupeuse. Il tient en main un livre d'écrou comme un bréviaire à l'usage des membres du Tribunal du sang. C'est un inconnu séduisant comme tout ce qui est inconnu, non seulement provisoirement mais pour toute la vie terrestre. Vivant, Marcel Schwob n'eût, sans doute, prêté qu'une vague attention à ma présence dans les faubourgs de son monde. Devenu fantôme en ma possession, il lui faut compter, tendre l'oreille à des propos non dénués d'intérêt. Les fantômes ne peuvent vivre leur vie posthume que dans la mesure où les vivants, les voyants et les croyants le permettent. Paul Léautaud est un excellent interprète des relations entre le vif et le mort : c'est un homme très épris de tous les détails qui font de la vie un mystère aussi impénétrable que celui de la mort. Le livre de Paul Léautaud et celui d'André Salmon sont deux témoignages authentiques du passé admis comme une résurrection du présent, cette minute plus fugitive, plus éphémère que le passé et qui exige de vieillir.

●

Cette petite note pourrait s'intituler : De la peinture introduction à l'art littéraire. Ce n'est là qu'une phrase greffée sur ma vie du dimanche qui pour moi est un jour de réception, un jour étalé devant mes yeux comme une page blanche. Quelquefois je téléphone dans un monde dont les occupants sont éparpillés, insaisissables. C'est vraiment un jour de solitude sans emploi. Les seuls humains qui l'habitent sont les peintres du même nom et quelques écrivains pour qui la page blanche est un remords. La plupart d'entre eux possèdent des violons d'Ingres qui se nomment l'Administration, l'Université, l'Armée, le Commerce et l'Industrie. Leur profession authentique est d'être peintre du dimanche, des jours fériés et de ces « ponts » imprévus où l'on va danser le 14 juillet dans le vent du Nord poétique. Ils n'éprouvent aucun désir d'écrire (pour la plupart), la peinture suffit à les rendre indépendants, d'une indépendance incontrôlable. Et pourtant...

Bien des peintres éprouvent le besoin d'écrire. Certains ont abandonné les pinceaux pour l'écritoire. De l'art de peindre est née une façon d'écrire où les mots remplacent les couleurs. En ce moment je pense à Mme Louise de Vilmorin qui, il y a quelques semaines, a obtenu un grand succès qu'elle méritait bien. L'auteur de *Julietta*, de *Madame de* et de *Fiançailles pour rire*, fait mieux que d'écrire : elle vous apporte ses livres comme un présent qui rend confus celui qui le reçoit. Il semble toujours penser : « C'est trop beau pour moi. » J'aime pour ma part les livres qui s'offrent comme un foulard de soie aux teintes imprévues, des objets délicats mais inusables, ou des fleurs qui fleurissent dans le souvenir et y demeurent comme dans un herbier où leur empreinte se trace d'un pinceau naturellement savant.

Il y a quelques années, avant la guerre de 1939, Mme de Vilmorin, la mère de Louise de Vilmorin dont la signature porte le trèfle à quatre feuilles, venait me voir à Archet. C'était toujours le dimanche. Fernand Fleuret l'accompagnait. Fernand Fleuret, un des écrivains les plus distingués parmi ceux de mon âge. Il parlait, dans la lumière de mon clos, comme Ronsard devant Hélène ou comme Louvigné du Dézert quand il s'adressait à Sigogne. Ces personnages, devenus des apparences de grand luxe poétique, se promènent encore autour de mes arbres fruitiers quand le passé revit dans les crépuscules du soir.

Leurs visites cesseront, sans éclat, au moment que ma femme et moi nous n'habiterons plus la maison basse, au bord de la rivière, une maison pour les peintres du dimanche qui aiment les chansons canadiennes et les avirons qui battent l'eau du Petit Morin.

Pierre Mac Orlan,
de l'Académie Goncourt.

LETTRES

CLEFS DE LA CRITIQUE. — Qu'est-ce que la critique? A quelles exigences de l'esprit tente-t-elle de répondre? Et que devient-elle sous nos yeux? Il semble que, dans ces dernières années, elle ait connu en France un renouvellement assez considérable pour qu'il soit opportun de poser de telles questions. L'œuvre littéraire apparaît de moins en moins comme un événement qui, relevant d'un ordre spécifique, s'adresse à une sensibilité spécifique issue de cet ordre même : elle apparaît de plus

en plus comme une expression de l'homme qu'il convient de situer dans les coordonnées générales d'une anthropologie. La nouvelle critique considère comme frivole — et même comme privé de sens — de justifier l'admiration ou l'indifférence éprouvée en présence d'une œuvre; elle s'attache, avec une lucidité et une rigueur croissante, à saisir et à estimer l'expérience humaine dont elle provient. M. Georges Poulet, qui a donné avec ses *Etudes sur le Temps Humain*, et *La Distance Intérieure* (1) l'un des chefs-d'œuvre de cette critique, oppose, dans la préface qu'il vient d'écrire pour le livre de Jean-Pierre Richard, *Littérature et Sensation* (2), la perspective de Maurice Blanchot, qui est analyse de la conscience pure, à celle de Marcel Raymond, d'Albert Béguin, de J.-P. Richard lui-même — à laquelle les travaux de Gabriel Marcel, de Jean Wahl, de Gaston Bachelard, de Maurice Merleau-Ponty donnent un solide fondement philosophique — qui saisit la conscience concrète, celle de l'homme sentant et percevant. Et il est vrai : la littérature est là itinéraire de l'esprit pur; ici, histoire de l'être incarné. Mais il me semble que cette opposition est intérieure à une connivence plus profonde : de toute façon, la littérature est conçue comme une expression de la conscience, et la critique comme l'expression de cette expression.

Et je veux bien que la littérature soit cela. Je me réjouis, en tout cas, de constater les progrès considérables que philosophes et critiques ont fait récemment dans la psychologie de l'œuvre littéraire. Mais la littérature, dans sa dernière instance, au moment où l'œuvre s'oppose à son auteur et vient vers nous, n'est-elle pas autre chose? N'est-elle pas une création par laquelle l'écrivain triomphe de la psychologie qui est à sa source, une création qui aboutit à un événement que l'on peut sans doute comprendre et évaluer comme événement humain, mais qui est aussi et plus encore l'apparition d'un objet nouveau qui se situe parmi d'autres dans l'histoire d'une culture, et appelle sa reconnaissance? L'œuvre est aussi cette « chose de beauté » dont parlait Keats, la source de cette « délectation » dont parlait Poussin...

Autrement dit, la véritable critique ne devrait-elle pas être réaction esthétique à l'œuvre, exercice du jugement — et les autres perspectives ne relèveraient-elles pas plutôt d'une philosophie de la littérature? Dans l'Avertissement du dernier livre traduit d'Ernst Robert Curtius, *Essais sur la Littérature Européenne* (3), qui contient de magistrales études sur Virgile, Gœthe,

(1) Plon.
(2) *Le Seuil.*
(3) Grasset.

Balzac, Hofmannsthal, je trouve ces lignes datées de 1950 : « Sainte-Beuve considérait comme un défaut de sa critique ancienne qu'elle ne conclût pas : c'est avec raison qu'un jeune homme peut exercer le droit de ne pas conclure. Mais, plus tard, la critique a le droit et le devoir de jauger et d'apprécier. » Reprenant les termes de Sainte-Beuve, Curtius nomme « analytique et descriptive » sa première période. Mais voici en quels termes il l'évoque : « Je fus poussé par l'enthousiasme de la découverte... J'écrivais sur des étrangers. Ils étaient inconnus en Allemagne. Je devais d'abord les présenter à mes lecteurs. La description et l'analyse s'imposaient à moi. Assurément, les jugements de valeur n'étaient pas absents : ils présidaient au choix des auteurs... Seuls les plus grands de mes contemporains m'attiraient. » Telle est donc la critique : non point nécessairement un pari au jour le jour sur la valeur des œuvres, mais — fussent-elles déjà classées — une réaction à ce qu'il faut bien appeler leur beauté.

Le dernier recueil de Marcel Arland, *La Grâce d'écrire* (4), met en jeu une conception analogue, et la précise parfois. Le titre même — emprunté à un mot de Katherine Mansfield : *Dieu soit béni de nous avoir accordé la grâce d'écrire* — est significatif : écrire n'est pas une expression naturelle de l'homme, mais un don, une injuste faveur. La critique, dit Arland, est « tout ensemble jugement et art ». A propos de Sainte-Beuve, il répond avec pertinence aux justifications de M. Emile Henriot : « Il est grave pour un critique, aujourd'hui comme jamais, de faire une place égale dans ses feuilletons aux grandes œuvres et aux médiocres. » Sainte-Beuve a méconnu Vigny, Musset, le meilleur Hugo, Nerval, Baudelaire, Balzac, Stendhal, Michelet... « S'il s'agit là de vétilles, à quoi mesure-t-on la clairvoyance d'un critique? »

On ne retrouvera pas dans ces études les profonds sondages anthropologiques ou métaphysiques que la critique récente a multipliés. Mais Arland parle de ce que l'on oublie de plus en plus : des œuvres mêmes. Ce n'est pas qu'il néglige l'homme : parfois il le préfère à l'œuvre (comme pour Constant), et ses études sur Drieu, sur Montherlant, sur Saint-Exupéry sont aussi des portraits psychologiques. L'attention à la psychologie ne va pas non plus sans conséquences esthétiques : la chaleur humaine de Saint-Exupéry le séduit comme le déçoivent, chez Drieu ou Montherlant, le masochisme et l'attitude. Mais Arland ne perd jamais l'œuvre de vue : plutôt que critères moraux de l'œuvre

(4) Gallimard.

littéraire, la sincérité, la noblesse jouent ici comme valeurs littéraires, puisque c'est dans l'accent d'une phrase ou la venue d'un récit qu'il les épie et les surprend. La critique de Marcel Arland est essentiellement épreuve, mesure de l'œuvre dans sa réalité littéraire — c'est-à-dire dans son langage, et dans son économie générale, sa composition. Qu'est-ce que le style? Qu'est-ce qu'un récit? Qu'est-ce qu'un roman? Ces questions apparaissent en filigrane d'un bout à l'autre. Et il semble bien que le jugement — exemplaire de finesse et de justesse — soit dominé par une esthétique de la réussite où le chef-d'œuvre est défini à la fois comme expression pleine et sincère de l'homme et comme moment d'équilibre où cristallise la forme parfaite, sans excès et sans défaut.

On sent Marcel Arland particulièrement à son aise quand il est en présence d'œuvres déjà faites, de trajectoires déjà accomplies. Ce n'est pas timidité, ou manque de curiosité à l'égard du présent : mais ce moment de la réussite, qu'il recherche, a besoin, pour se manifester, de l'œuvre tout entière : Arland tend à confronter, à apprécier les œuvres les unes par rapport aux autres : il excelle à suivre leur évolution. Tout autre est le mouvement qui gouverne la critique d'André Rousseaux, telle qu'elle se réaffirme dans son dernier recueil : *Littérature du XXe siècle* (5). Il y a chez lui une promptitude de réaction qui l'accorde à la formule du journal, alors que la critique d'Arland est naturellement accordée à la formule de la revue. Non certes que Rousseaux soit sensible aux formes apparentes d'une actualité dont il sait se préserver mieux que personne : mais si les modes du moment ne l'influencent guère, sa critique est une critique du moment, en ce sens qu'elle traduit, dans toute sa vivacité, l'impression vécue de l'instant; elle est moins une confrontation des œuvres les unes aux autres, à la recherche de leur progrès et de leurs points de perfection, qu'une réaction immédiate à leur teneur vitale et à leur vertu humaine.

On sait que la critique de Rousseaux est le type même d'une critique de jugement. Il analyse et décrit moins qu'il ne tranche, dénonce, approuve, prend ses risques. Mais son jugement ne relève pas, comme celui d'Arland, d'une esthétique littéraire : et plutôt que grâce d'écrire, la littérature est pour lui grâce de dire, de révéler. Quand il critique le *Qu'est-ce que la Littérature?* de Sartre, pour en dénoncer le parti pris social, il en approuve cependant l'idée essentielle, que la littérature (comme la métaphysique) est « effort vivant pour embrasser du dedans

(5) Albin Michel.

la condition humaine dans sa totalité », communication aux hommes de ce qu'ils ont besoin de savoir pour vivre. Il condamne les œuvres qui, sous le beau langage, dissimulent faux problèmes et fausses valeurs (*M. de Montherlant ou la cuirasse vide*); et c'est l'authenticité, la signification spirituelle qui le requiert dans une œuvre comme celle de René Daumal, dont il faut le remercier de dire l'importance. Rousseaux voit dans la « littérature de salut » la forme la plus haute de la littérature, et la plus urgente. Mais, si l'œuvre n'indique pas le salut, qu'elle témoigne au moins de l'inquiétude et de la conscience : en ce sens, l'œuvre d'un Beckett lui est plus précieuse que celle d'un Montherlant.

Si André Rousseaux a tendance à juger l'œuvre en fonction de sa signification et de sa vertu, si des sympathies spirituelles ou morales l'inclinent à privilégier certains noms, et si des antipathies du même ordre lui dictent, sur Jouhandeau ou sur Montherlant, des lignes certainement injustes, la vitalité respective et proprement esthétique des différents domaines contemporains ne lui échappe guère, et il a raison d'accorder à la poésie française et au roman américain une particulière importance. Mais c'est aussi que cette poésie française, comme ce roman américain, en même temps que des créations litttéraires originales et vivantes, sont de profondes et hautes expériences de vie. Y a-t-il donc un lien entre la grâce d'écrire et la grâce de vivre? Tout le secret de l'œuvre littéraire tient dans cette question.

Et c'est au fond cette question que pose — et que résoud par l'affirmative — le livre de Jean-Pierre Richard, *Littérature et Sensation*, qui relève, par l'âge de son auteur comme par les perspectives de l'analyse, de cette nouvelle critique que j'évoquais en commençant. La littérature cesse d'y apparaître comme « divertissement, glorification ou ornement » : elle y devient expression de l'existence personnelle, de ses choix fondamentaux. Mais — et c'est là ce qui distingue l'ouvrage des précédentes tentatives de psychanalyse ou de psychologie existentielle — l'homme est d'abord recherché dans le mode de ses sensations : « C'est par la sensation que tout commence. » Non seulement à Blanchot, mais à Sartre et à Georges Poulet, on pouvait reprocher de réduire la conscience de l'écrivain à un *Cogito* désincarné. Comme Roland Barthes l'a fait récemment pour Michelet (6), J.-P. Richard parlant ici de Stendhal, de Flaubert, de Fromentin et des Goncourt réintègre la conscience dans le monde, montre à merveille le contact de l'œuvre et de la sensation... Il faudrait dire avec quelle connaissance des textes, quelle intuition de l'unité

(6) Michelet par lui-même (le Seuil).

des œuvres et quelle vigilance aussi à l'égard des illusions de la subtilité dont Barthes était parfois victime... Mais il faut dire surtout que l'auteur déjoue les pièges de la critique philosophique. Il sait que le langage n'est pas seulement un moyen d'expression, qu'il est — pour l'écrivain — moyen de création, de transformation et parfois d'inversion de soi-même; et c'est dans le langage même qu'il interroge l'homme. Seulement, il tient que la réussite du langage est celle d'une coïncidence avec ce que l'homme est ou veut être : cette coïncidence, c'est cela que l'on nomme « un bonheur d'expression ». Elle a été atteinte par Stendhal, par Flaubert, elle a été manquée par Fromentin et les Goncourt — et « la médiocrité littéraire se distingue alors assez mal de l'échec vécu ». Car : « l'élaboration d'une grande œuvre littéraire n'est rien d'autre que la découverte d'une perspective vraie sur soi-même, la vie, les hommes ». Sur les deux thèses du livre : la littérature nait de la sensation, et : il y a identité entre la réussite humaine et la réussite artistique, il y aurait certes beaucoup à dire. Mais l'incontestable mérite du livre est de vouloir fonder ces thèses sur cela seul qui peut les fonder : l'étude (magistrale) des figures, des pentes, des secrets d'un style.

Gaétan Picon.

L'Homme Orchestre, par *André du Dognon*, 384 p., 750 fr. (Ed. Gallimard). — Les dessous (masculins) de Paris, de l'avenue Gabriel à Pigalle. Un nouveau Pétrone? Pourquoi pas. Mais il faudrait plus de désinvolture, de distance entre l'auteur et son sujet; moins d'aigreur revendicative, de pathétique (quoique la mort de l'Homme Orchestre soit peut-être le plus beau morceau du livre). Alors l'histoire d'un amour? Mais jusqu'à nouvel avis l'amour ne peut que pâtir de tant de détachement, de licence, de cynisme. Et comment voulez-vous que des gens normaux y croient quand la caractéristique des anormaux eux-mêmes est de ne pas y croire tout à fait? Cette ambiguïté fondamentale de ton est moins un défaut qu'une confession. — G. P.

La Chute du Grand Chimu, par *Lucien Marchal*, 308 p. in-8°, 600 fr. (Ed. Plon). — Le Pérou du XIVe siècle. On ne peut rêver sujet plus neuf, plus mystérieux, plus propice au renouvellement du roman d'aventures. Mais Lucien Marchal raconte bien platement. « Donne-moi la main », lui dit Esquen. Ce fut leur premier contact, il devait être suivi de beaucoup d'autres. Sa psychologie est primaire, descriptive : « Comme tous les hommes mous, il était toujours pessimiste et découragé. » Quant à sa philosophie : « Les Chimus avaient atteint un haut degré de civilisation mais lorsque les instincts des hommes étaient débridés, ils retombaient dans leur sauvagerie primitive. Comme tous les autres peuples d'ailleurs. » Un bon ouvrage de vulgarisation sur les Incas vaudrait mille fois mieux. — G. P.

Birama, par *Robert Delavignette*, 171 p. in-8°, 360 fr. (Ed. Gallimard). — Il y a d'excellentes choses dans cet essai sur le prêtre ouvrier. Tout d'abord de très beaux souvenirs d'enfance — d'un homme qui a vu le monde ouvrier de près. Puis de curieuses remarques sur le sentiment religieux et le travail du fer en pleine brousse africaine. Enfin des vues très larges sur notre temps, caractérisé par la discontinuité à laquelle devrait s'opposer la continuité de l'Eglise, — ce dernier point prêtant, nous semble-t-il,

à discussion. L'Eglise n'est-elle vraiment destinée qu'à assurer la pérennité du sacré? Doit-elle se situer si près du sorcier africain, si loin de Tolstoï, par exemple? J'avoue ne rien trouver de pareil en la personne du Christ. — G. P.

Les Fils d'Avrom (I. La Greffe de Printemps. II. Les Eaux Mêlées), par *Roger Ikor,* 304 p. in-8°, 590 fr. et 320 p., 590 fr. (Ed. Albin Michel). — Un petit Juif de Rakvomir, Yankel, quitte la Russie dans les dernières années du siècle passé et gagne Paris. Sa famille, femme, frères, parents l'y suit peu à peu. Il s'acclimate tant bien que mal. Ses enfants deviennent Français et les enfants de ses enfants font souche avec des nés-natifs de France. La greffe a réussi.

Ce roman possède la qualité de traiter un grand sujet. Sujet qui tient à l'histoire naturelle par une correspondance poétique entre la vie des plantes et la vie des hommes. Qui tient aussi à l'histoire tout court, par le douloureux privilège des Juifs d'être concernés dans leur chair par tous les événements mondiaux. Sujet enfin qui évoque plus le destin d'un clan que celui d'individus. Et quand ce clan est aussi vieux que l'humanité, on touche aux dimensions de la métaphysique.

Sensible à ce qui distingue les hommes les uns des autres, Roger Ikor transforme le pittoresque en quelque chose de grand. Tant pour les Juifs que pour les chrétiens (vus de l'extérieur, les Français ne sont-ils pas aussi bizarres que des Persans?), il note les traits de mœurs, les tics de langage, les onomatopées dont nous usons pour marquer le mépris, la déception, la jubilation. Ces détails accumulés servent à marquer le passage d'une société à une autre — la rue des Rosiers ou le village de banlieue — et surtout d'une génération à l'autre — le temps rendu visible par l'évolution du langage. Tout se sectionne, tout se cristallise en manies qui sont pour beaucoup plus qu'on ne croit dans les brouilles et dans les haines. Mais Roger Ikor ne se satisfait pas de cette image-puzzle du monde. Une bonne volonté l'habite, qu'il est difficile de définir. « Hugo, Zola, Anatole France », dit Yankel pour s'épargner de le faire. J'ajouterais Erckmann-Chatrian, tant je lui trouve de saveur populaire. Ce qui n'empêche pas que cet humanisme soit aussi issu d'une confiance toute intellectuelle en l'homme dont le judaïsme reste empreint en dépit de vingt siècles de persécutions. C'est quelque chose d'utopique et de concret, de têtu et d'humilié qui ressemble à de l'idéalisme révolutionnaire refroidi et à du protestantisme réchauffé.

Sur le plan de la création romanesque, grâce peut-être à l'expérience de l'exil et de l'acclimatation, de la solitude et de la participation, Roger Ikor a réussi une œuvre qui n'est pas la peinture naturaliste d'un milieu, qui ne relève pas plus d'un phénomène d'osmose entre l'auteur et ses personnages, mais qui élève simplement la vertu de sympathie au rang d'une qualité artistique. — G. P.

Le Naïf aux Quarante Enfants, par *Paul Guth,* 272 p. in-16, 480 fr. (Ed. Albin Michel). — Le naïf d'habitude amuse parce qu'il est plus bête que le lecteur — le baudet de la fable — ou parce que, sans en avoir l'air, il est beaucoup plus intelligent — du coup on prend son parti. Celui de Paul Guth n'est ni l'un ni l'autre. Il a des sens et du bon sens dont il use avec une bonne foi communicative. Son idéalisme modeste réconforte comme une bollée d'air frais. Ni complexes, ni veulerie. Pas de grandes idées non plus. Don Quichotte et Candide sont bien loin. D'ailleurs la société qui entoure notre jeune homme est moins méchante qu'elle n'en a l'air. Tout est bien qui finit bien. Simplement, pour une fois dans la littérature française, le professeur n'est pas un souffre-douleur ni un pédant stupide, mais un homme dont on aurait voulu être l'élève. La chose mérite une mention spéciale. C'est tout le sujet de l'école, d'un pittoresque si éculé, qui se trouve renouvelé. — G. P.

Histoire de John Cooper d'Albany, par *Maurice Sachs;* in-16, 360 p., 750 fr. (Gallimard). — Le stock des inédits survivant à Maurice Sachs commencerait-il à s'essoufler? Ce roman-ci devait compter dix livres de chacun dix chapitres, il n'en reste que quarante-sept chapitres, irrégulièrement répartis, dont six incomplets. La méthode est picaresque. Sachs était bien de ceux qui auraient su écrire un roman picaresque; ils ne sont guère. Mais les restes que voici déçoivent. — S. P.

POÉSIE

POESIES COMPLETES par *Francis Carco* (Gallimard); **SOLITUDE DE MES SOIRS** par *F. Chaffiol-Debillemont* (Editions du Pigeonnier); **LA LANGUE VERTE** par *Norge* (Gallimard); **GLOSSAIRE INCONGRU** par *André Blanchard* (Caractères). — La récente publication chez Gallimard des *Poésies complètes* de Francis Carco en un beau volume in-quarto de deux cent cinquante pages, remarquablement illustré d'aquarelles et dessins par Berger, Brayer, Dignimont, Dunoyer de Segonzac, Fontanarosa, Thévenet, Villebœuf et Vlaminck, réjouira les nombreux admirateurs du romancier de *Jésus-la-Caille* et du mémorialiste de *Mohtmartre à vingt ans*. Ses *Premiers Vers*, écrits de 1904 à 1910 sous la double influence de Francis Jammes et d'Henry Bataille et dont la mélancolique tendresse s'exprime dans un décor de jardins provinciaux et de chambres silencieuses, contiennent d'exquises réussites; mais le Carco, tantôt fantaisiste et tantôt déchirant, celui qui allait devenir un des grands poètes de notre époque, ne se révèle vraiment à nous que dans la *Bohème et Mon Cœur* et dans les *Chansons Aigres-Douces*, parues en 1912 et 1913.

Après ces deux minces plaquettes d'une inspiration nostalgique, frissonnante et plus sensuelle que sentimentale, il fit paraître en 1920 et 1927 ses *Petits Airs* et ses *Vers Retrouvés*, dont plusieurs courtes pièces nous transportent dans un climat de rêverie trouble et secrète et, tout en possédant une vive originalité, s'apparentent par un certain pouvoir magique aux plus célèbres lieder de l'auteur d'*Alcools* et de *Vitam Impendere Amori*. Voici l'une de ces chansons profondément évocatrices :

La fillette aux violettes,
Equivoque, à l'œil cerné,
Reste seule après la fête
Et baise ses vieux bouquets.

Ce n'est ni la nuit, ni l'aube,
Mais cette heure où, dans Paris,
Les rôdeurs et les chiens maigres
Errent dans un brouillard gris...

L'heure amère des poètes
Qui se sentent, tristement,
Portés sur l'aile inquiète
Du désordre et du tourment.

Et ma lampe qui charbonne
Luit sur ce pauvre cahier
D'où se lèvent des fantômes
Que je croyais oubliés.

Les deux longs poèmes : *L'Ombre* et *A l'Amitié*, qui datent de 1930 et de 1937, sont chargés d'une extraordinaire puissance d'émotion, et les derniers recueils de Francis Carco : *Mortefontaine* et la *Romance de Paris* me touchent peut-être encore mieux, l'un par sa mystérieuse fraîcheur nervalienne et l'autre par son atmosphère unique où le bruit persistant de la pluie s'accorde avec l'amertume des filles et où les caprices du songe voilent à demi la cruelle réalité.

●

En trois ans F. Chaffiol-Debillemont nous a donné trois ouvrages d'un charme indéniable dont le premier : *Petite Suite Excentrique*, qui rassemble diverses études sur des romantiques peu connus comme Xavier Forneret, Emile Cabanon, Charles Lassailly, Chaudes-Aigues et Charles Asselineau, le meilleur ami de Baudelaire, témoigne d'une rare finesse, d'un goût très sûr et d'une savante érudition que la plupart des critiques n'oublièrent pas de signaler dans leurs articles fort justement élogieux.

Son deuxième livre est un *Abécédaire* orné de jolies gravures sur bois d'André Deslignères, qui renferme vingt-six quatrains accompagnés de vingt-six commentaires en prose, dans lesquels je me plais à voir un agréable divertissement. Quant au troisième recueil intitulé : *Solitude de mes Soirs*, il s'offre à nous ainsi qu'un choix d'élégies et de romances composées avec amour par un poète de la génération de Guillaume Apollinaire et d'André Salmon, volontiers resté fidèle à la sage leçon de Moréas.

Les premières versions de maintes pièces de *Solitude de mes Soirs* figurent dans les *Miroirs Ternis*, édités par Grasset en 1910. Cela nous prouve que Chaffiol-Debillemont n'a cessé de travailler ses poèmes; et, presque toujours, il les a nettement améliorés. Ses élégies ont souvent un ton grave qui rappelle celui du Charles Guérin de l'*Homme Intérieur*, son maître sans doute le plus cher avec l'Henri de Régnier de la *Sandale Ailée* et du *Miroir des Heures*; mais il me semble qu'on peut leur préférer ses romances d'une grâce légère et spontanée ou ce quatorzain estival d'une rigoureuse plénitude :

Mon songe est comme un insecte ivre
Qui bourdonne dans le soleil;
L'or brûle aux portes du sommeil,
Consumant tout désir de vivre.

Une barre en feu, sous mes cils,
Dans ma nuit intime flamboie.
Le silence n'est qu'un exil
Où notre amour n'a plus de joie...

L'astre, dans un désert d'azur,
Fait éclater le volcan mûr
De l'orgueilleuse canicule.

J'attends les palmes de fraîcheur
Que balanceront sur mon cœur
Les douces mains du crépuscule.

Notons enfin que *Solitude de mes Soirs* se termine par une *Prière* de seize alexandrins dont le fervent et tragique appel n'est pas de ceux qui laissent indifférent.

●

J'ai dit il y a un an, au sujet des *Râpes*, des *Oignons* et du *Gros Gibier*, tout le bien que je pensais de la poésie si ardemment personnelle et si puissante de Norge et ce n'est pas la *Langue Verte*, publiée en novembre 1954 dans la collection « Métamorphoses », qui me fera changer d'opinion. Cette *Langue Verte* est précédée d'une importante glose ou plutôt d'un plaidoyer pour le galimatias où Norge défend avec beaucoup de verve son entreprise liée à l'aventureux pouvoir des mots, « des mots-diamants, des mots-sang, des mots-sève, des mots porteurs de vérités françaises ». Il y cite pêle-mêle les noms aimés de Villon, Rabelais, Vadé, Alfred Jarry, Léon-Paul Fargue, Henry Michaux, Raymond Queneau et s'attarde avec prédilection sur Marc de Papillon, capitaine Laphrise dont les *Œuvres Poétiques* parurent en 1597 et qui écrivit des sonnets non seulement en langage soudardant mais aussi en langage enfançon.

Les poèmes en langue verte de Norge réunis sous le titre de *Charabias* comptent parmi les réussites d'un genre auquel nous devons quelques chefs-d'œuvre; et on le retrouve tout entier avec sa fougue et sa fantaisie en des pièces comme *Cil et Celle*, la *Boule de Feu*, *Gudule* et dans les cinq strophes à la fois sobres, savoureuses et gonflées de suc de *Chair et Pain* :

Cor un mignard qui pignoche,
Un drôl' de perlimpimpin
Qui voudra de la brioche
Quand on lui baille du pain.

Y en a beaucoup d'cett' encoche
Qui s'nourrissent de bois d'sapin
Et sont paf au soir des cloches
De voir qu'i sont morts de faim.

S'ils ouvrent fort leur sacoche,
C'est pour mett' quoi dans l'écrin :
Du vent et deux pair' de floches
— Peau de balle et ballet d'crin.

Y a bien les vach' sans reproche
Qui brout' l'herbe et c'est tout gain,
Mais j'dis qu'i faut d'la bidoche
Aux tempéraments sanguins.

Enfonc' toi ça dans l'cal'pin :
Moi, ça m'bich' l'aristoloche,
Quand on lui bout' la brioche,
Qui veut d'la chair et du pain.

Aux *Charabias* succèdent les *Verdures* où Norge abandonne l'argot et n'est pour cela ni moins original ni moins étonnant. Il y montre même d'une façon plus décisive comment, sous ses apparences d'artiste singulier du verbe, il reste parfaitement humain et comment son audacieux modernisme, à la différence de tant de pastiches morts-nés du surréalisme, est enrichi par toutes les expériences et tous les enseignements des traditions populaires ou savantes.

●

Avec son *Glossaire Incongru*, André Blanchard nous donne le livre le plus important qu'il ait fait paraître depuis *Ton Silence ô Joie*, édité par Laffont il y a six ans et qui groupait environ soixante-dix poèmes composés de 1936 à 1948, entre lesquels j'admire particulièrement deux ou trois proses ferventes et pathétiques, rythmées en l'honneur de notre capitale aux heures les plus sombres de son histoire, et un certain nombre de stances harmonieuses où l'inquiétude s'accompagne d'espérance et où l'on sent brûler sous la brume je ne sais quelle flamme secrète.

Cette flamme née d'une touchante nécessité intérieure ne se rencontre plus guère dans les vers libres de *Glossaire Incongru*.

Là, comme en son précédent recueil : *De la Saint-Pierre à la Saint-Jean*, Blanchard se livre, dans le silence et la méditation, à de graves et patientes recherches qui semblent l'éloigner pour un temps de tout ce que le chant porte en soi de magie convaincante et chérie de la mémoire. Mais il y gagne en rigueur spirituelle et ses ingénieux exercices nous vaudront peut-être bientôt d'autres pièces où la voix émouvante du cœur s'entendra d'autant mieux qu'elle nous arrivera plus dépouillée et plus strictement réduite à l'essentiel.

Glossaire Incongru me retient surtout par l'étrange densité de ses poèmes en prose dont la plupart nous révèlent un profond tempérament de moraliste joint à un don lyrique de la plus évidente certitude et dont plusieurs nous proposent, dans une forme accomplie, de solides richesses comme, par exemple, cette *Création* aux correspondances tout ensemble naturelles et mystérieuses :

Aux battements de ton cœur ne scande point ta vie, mais à ceux de ton âme. Nul autre soleil que nos passions ne mesura jamais la durée de nos jours. Seuls nos désirs, nos joies, nos regrets et nos deuils furent saisons humaines et notre vieillesse aura le poids des souvenirs perdus.

L'heure, si je n'en ai moi-même débridé la source, ne peut jaillir en moi; le temps que je n'ai pas inventé n'est que le pays blanc des cartes de jadis.

L'espace est inerte où j'étends mes bras en croix, où délirent les éclatements d'astres; le seul espace vivant est celui de mes songes et de mes pensées. De ses grandeurs l'unique toise est l'effort par quoi je les prolonge.

Il n'est pas de ciel plus lisse, de forêt plus attentive, d'eau plus distraite, de sillon plus secret, de roseraie plus chaste ni de plus jeune vigne que l'azur, les bois, les cascades, les champs, les jardins et les clos créés en gloire puis dissipés sous la nuit des paupières.

Point de semence mais la saveur des fruits, point de moisson mais les greniers sont pleins; je ne suis plus soumis aux biens que je me donne, et ma richesse est libre et je la rends à Dieu.

Philippe Chabaneix.

Ce livre enfin le tien (Editions nationales, Bruxelles); **De mes mains habitées** (Pierre Seghers); **L'ombre à nos pas mêlée** (L'Afrique et le Monde, Bruxelles); **Transparences** (Les écrivains réunis); par *René Lyr.* — Ces quatre plaquettes de l'excellent poète Belge René Lyr, qui s'échelonnent de 1949 à 1953, s'ordonnent en une étonnante perspective architecturale qui fait que la convergence des lignes mélodiques édifient une sorte de suite polyphonique dont chaque partie figurée par un recueil, peut être considérée indépendamment des autres, formant un tout autonome, mais peut-être également reliée à l'autre par une unité de ton, une transposition des thèmes généraux dans la prise de conscience poétique de soi-même devant les mystères de la création et l'évolution des destinées. Mais il s'agit là bien

mieux que d'une sorte de journal psycho-poétique. Le poète, partant de l'impression directement ressentie au contact des êtres et des choses, transcende son expérience personnelle à travers les symboles universels, leur donnant une signification nouvelle où nous retrouvons cependant les éléments profonds de nos propres angoisses, de nos joies, de nos exaltations intérieures. L'œuvre d'art que l'on sent, à travers la succession de ces poèmes savants dont la forme obéit à l'essentiel des règles rythmiques traditionnelles, être le souci constant du poète, René Lyr en pousse l'analyse jusqu'aux racines métaphysiques. C'est ainsi qu'à travers l'amour exprimé par *Ce livre enfin le tien* où le renoncement à soi rejoint la mystique de l'amour divin et les recherches plus intérieures des nécessités du chant où la vie la plus quotidienne se transmue, jusqu'à *L'ombre à nos pas mêlée* et à ces *Transparences* où le poète dans une forme de plus en plus dépouillée atteint à l'essentiel de soi-même confronté à l'Etre Divin, René Lyr édifie pierre à pierre cette cathédrale où s'érige à la lumière de la grâce le vitrail somptueux et secret du rêve intérieur.

Paroles à l'enfant, par *Cécile Périn*, Le Divan. — Ce beau livre est certainement un des plus profonds et des plus parfaits qu'ait à ce jour publiés Cécile Périn dont l'œuvre importante occupe une place éminente dans la poésie contemporaine et pas seulement féminine. Les grâces, l'innocence parfois inconsciemment cruelle des enfants, sont évoquées ici en des poèmes sobres, où le trait bien choisi souligne l'observation juste, la psychologie fine, l'intuition profonde et grave. Souvenirs, songes, imaginations, jeux d'une enfance heureuse et tendrement choyée sont traduits en courts poèmes dont beaucoup ont l'allure de la chanson ou d'un bref conte de fées. Mais c'est aussi le drame éternel de l'enfant qui prend possession du monde et se détache en s'opposant à ceux qui l'ont engendré et à ce don perpétuel de la mère, don sans retour mais qui se satisfait largement de son propre abandon. Cécile Périn trouve des accents nouveaux pour exprimer cette constante émotion, cette anxiété devant l'avenir, cette angoisse pour la protection d'une vie si précieuse et si fragile mais d'abord cette espérance et cet amour qui luttent contre tout ce qui nuit, qui meurt et nous abandonne. Il y a aussi cette force puissante de l'instinct où l'être se sent survivre dans ce qu'il a créé avec son sang et avec sa chair et qui est d'abord âme et esprit par qui perdure l'essentiel de nous-même.

Le ton simple de cette poésie, l'accent profond et direct que la rigueur d'une forme savante, sobre et dépouillée où l'image et l'ornement ne sont jamais surajoutés mais sont le strict vêtement d'une pensée ferme, rendant au lyrisme un peu secret de Cécile Périn toute sa force convaincante. Un réalisme nettement défini se transmue cependant par la seule magie verbale en mystérieux prolongement de songes et, dans ces obscures avenues, s'ouvrent à notre esprit des perspectives claires et nouvelles où s'épanouissent les fleurs naturelles des sentiments les plus humains, les plus vrais et qui nous touchent et nous émeuvent le plus sûrement. Il y a dans cette poésie du cœur une simplicité qui est celle de la grandeur.

Soleil des pôles, par *Jean-Pierre Bayard*, Gap, imprimerie Louis-Jean. — Bien que la typographie employée par Jean-Pierre Bayard prête à ces proses l'aspect de versets ou même de vers libres tels que ceux auxquels nous ont accoutumé les tenants d'une poésie dite moderne qui fait fi des règles de la prosodie traditionnelle, nous saurons gré à l'auteur du *Soleil des pôles* d'avoir bien précisé, en sous-titre, qu'il s'agissait de poèmes en prose. Jean-Pierre Bayard a donc le sens, à rebours des poètes issus du Dada ou du surréalisme, de la différence qui existe entre l'expression poétique en vers et la prose, celle-ci, lorsqu'elle est poétique obéissant à des lois qui lui sont propres. Les évocations de Jean-Pierre Bayard sont animées d'un rythme très nettement déterminé. Les paysages, les tableaux qu'il présente sous ce titre un peu énigmatique, sont d'un réalisme très quotidien dont il tire, par la peinture précise des objets les plus simples, par contraste avec les résonances plus secrètes qu'éveillent la musique particulière de sa prose bien articulée, des effets saisissants. Le côté anecdotique de ces poèmes est à peine indiqué, mais très suffisamment cependant pour servir de canevas à notre songerie qui rejoint sans effort celle du poète à travers les paysages, entièrement recréés, de ses souvenirs et qui ont la valeur d'états d'âme. Les images sont sobres, jamais forcées dans leur dessin et leurs couleurs et chaque lecteur y retrouvera un

monde familier de sensations et de sentiments transposés poétiquement dans une langue pure qui est d'or, entre des marges de silences où se prolonge l'écho charmeur d'une mélodie intérieure. La mélancolie du poète s'exprime à travers une ironie légère qui en accuse pudiquement la sincérité et la profondeur. Ce livre témoigne des dons les plus rares et d'une sensibilité poétique absolument authentique.

Aux mesures humaines, par *Jean Aubert*. Editions du Centre. — Jean Aubert qui dirige la jeune et courageuse revue de poésie « Flammes vives » s'est déjà placé au premier rang des poètes nouveaux par la publication de quatre recueils de poèmes où se révélèrent ses dons éclatants et qui réalisaient mieux que de simples promesses. Il s'affirme dans cette nouvelle plaquette, maître d'un art entre tous difficiles. Fidèle aux disciplines exigeantes de la prosodie classique, sa poésie directe exprime dans une forme volontairement dépouillée, à travers les événements les plus quotidiens de la vie, les sentiments les plus simplement humains, les plus généralement éprouvés, et, par la seule magie du rythme incantatoire, fuyant le mot rare, l'ornement superfétatoire, nous émeut par l'exactitude de son style, le souci majeur de la propriété du terme. Cette recherche de l'expression juste s'accorde exactement avec le mouvement d'un lyrisme tout intérieur qui remonte aux sources même de l'histoire humaine et c'est l'originalité de ce poète de rajeunir en les simplifiant encore les thèmes les plus banaux, mais en les animant de toute la noblesse et de toute la dignité de l'homme en lutte perpétuelle avec les réalités souvent douloureuses qu'il sait dominer par l'acceptation courageuse des nécessités cruelles et par la souveraine grandeur de la spiritualité. *Aux mesures humaines* est bien la qualification qui convient à cette poésie qui fuit tout excès, bannit l'emphase et suggère plus qu'elle n'explique des sentiments justement et fortement pensés, mais toujours pudiquement exprimés.

Ritournelles pour traversée, par *Jacques Caizergues*. Caractères. — Nous avons rendu compte ici même du précédent recueil de Jacques Caizergues « Quand le p'tit homme » qui a très légitimement obtenu le prix populiste. Nous retrouvons dans ces *Ritournelles pour traversée*, à travers le ton d'apparence facile de la chanson populaire, cet accent profond d'amertume et de désenchantement qu'une noble pudeur dissimule sous le trait vif et incisif de l'ironie et dans l'élégance d'une noble désinvolture. C'est en quoi cette poésie vraie, directe et profonde par ses résonances intérieures, nous émeut toujours à coup sûr. Il y a beaucoup d'art dans cette forme très resserrée, très concertée, où rien n'est laissé au hasard d'une inspiration riche de lyrisme secret et qui garde cependant l'aspect d'un chant spontané. Il ne s'agit pas de vulgaires chansons de café-concert pour distraire les voyageurs au cours d'une lente traversée océane. Cette traversée est celle toujours un peu angoissante de la vie. Jacques Caizergues est un poète authentique dans la lignée de Corbière et de Laforgue. C'est assez dire la qualité de ce nouveau recueil, sa profondeur sous le ton désinvolte, où le trait railleur masque la souffrance, où l'observation psychologique est toujours juste. Il y a là une sincérité d'accent, une originalité dans le dessin des images et dans la mesure de l'expression qui nous enchanteront longtemps.

Vers quel rendez-vous? par *Pierre Grosclaude*. Collection Elite, Gaston Janet, éditeur. — Le nouveau recueil de Pierre Grosclaude marque une étape importante dans l'évolution de son art et de sa pensée. Déjà pour son précédent recueil « Cette autre mer profonde » dont nous avons rendu compte en son temps dans cette rubrique, nous avions insisté sur l'influence de la métaphysique hégélienne de l'éternel devenir sur la pensée de cet auteur qui ne craint pas d'aborder les plus hauts problèmes que pose la présence humaine dans la création : le mystère de la destinée et la vocation de l'âme humaine. Cette conception se précise dans ce nouvel ouvrage qui est une méditation profonde sur les fins dernières de l'homme associé à la création tout entière. Le poète s'interroge avec anxiété sur le sens de la vie et de la mort et aborde l'énigme de la survie avec une franchise émouvante. Hors de toute croyance, devant l'impossibilité de donner une explication rationnelle à l'existence, le poète hésite à prendre parti. Mais le sentiment de la fraternité humaine, de l'amour pour la créature misérable jetée dans cet univers où elle lutte incessamment contre les forces du désordre, postule la nécessité d'une croyance à l'immortalité de l'âme. Et cette aspiration est déjà un consentement

à la nécessité d'un Dieu personnel. Et cerné par l'angoisse atroce d'exister, je n'ai d'autre recours que de tenter de croire au rendez-vous que Dieu donne à l'humanité, s'écrie le Poète. Mais s'il refuse la grâce est-ce par orgueil, est-ce au contraire par humilité, se voulant pareil à toute créature humiliée, confondue avec la plus misérable et la plus abandonnée? Et n'est-ce pas là un sentiment chrétien que ce charisme fraternel? Jamais Pierre Grosclaude n'avait à ce degré atteint dans l'expression de ses doutes, dans ce combat avec l'ange, un pathétique aussi profond. La forme très dépouillée, le vers plein où l'image est réduite à la seule représentation concrète et tout à fait linéaire de l'idée, la subordination totale aux disciplines rigoureuses d'une parodie classique sans défaillance, donnent à l'expression d'un sentiment si fortement et justement pensé toute la puissance évocatrice d'un chant qui semble directement émané de l'âme.

La Folle ivraie, par *Alice Cluchier*, La Tour médiévale. — Nous avons dit ici même à propos de précédents recueils d'Alice Cluchier, les dons de sensibilité, la richesse de l'inspiration de ce poète de la lumière, de l'amour, plus fort que la mort. Ce nouveau recueil qui se réfère aux mêmes sources qui sont celles de la vie même sous le ciel de Provence, marque un progrès très certain de l'artiste. Un souci plus net du choix dans l'abondance des sollicitations extérieures ou intérieures, un contrôle évident de l'inspiration par la raison et la nécessité de la mise en œuvre des éléments poétiques par une vigilance mieux exercée, font de ces poèmes si riches de résonances profondes, écrits en des vers pleins et bien frappés, un chant soutenu dont le mouvement progresse sans cesse jusqu'à l'accord final dont la consonance parfaite résout et concilie les contraires. Ainsi ces poèmes de passion, d'amour et de vérité, confrontent sans cesse la réalité avec le rêve et les paysages recréés par la magie d'un verbe à la fois sonore et mesuré expriment avec une grande intensité d'accent l'expérience d'une vie tendue vers la recherche d'un idéal toujours plus élevé où s'inscrit en arrière-plan la vocation divine de l'âme immortelle. Deux poèmes en prose s'épanouissent parmi les pièces en vers réguliers et sont comme une pause où le poète se recueille et reprend un nouvel élan vers les hautes régions spirituelles.

Un très beau bois de Louis Jouorne, en frontispice, orne ce livre élégamment présenté. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

CINÉMA

L'OR DE NAPLES. — Interviewé à la télévision par François Chalais, de Sica fit de Cannes, au lendemain du jour, premier jour du festival, où son film avait été accueilli avec une froideur presque hostile, des déclarations d'une gentillesse et d'une diplomatie seigneuriales. Il loua l'auditoire de sa compréhension (*sic*), dit un mot gentil sur chacun des principaux interprètes, et insista sur la parenté de Marseille et de Naples, des films de Marcel Pagnol et du sien. C'était beaucoup, beaucoup trop si l'on pense que Marcel Pagnol présidait le jury. Mais de Sica a cette confondante qualité du charme qui porte le visage même de la sincérité. Notez aussi qu'il y a plusieurs niveaux de la sincérité, et qu'il était sincèrement sincère. On en trouve une preuve, s'il en faut une, dans le fait qu'il ait demandé à Marcel Pagnol d'éclairer son film en supervisant, comme on dit, les sous-titres français de Lo Duca, voyez le générique. Voilà qui,

d'entrée de jeu, nous donne à manger. Naples est-elle une autre Marseille un peu plus marseillaise? Le film est-il pleinement compréhensible sans une aide extérieure? Je réponds non à la première question, oui à la seconde, et je vais dire pourquoi, je veux dire que je vais essayer.

Notre brave Nino Frank, Napolitain par sa jeunesse, parpaillot suisse par sa naissance et écrivain français, occupe une position géographique privilégiée qui lui permettrait de fixer le compas de l'âme entre deux capitales du sud. Il m'excusera peut-être de trancher de ce problème avec les seules certitudes du royaume d'Yvetot. En tout cas, le spectateur peut comparer Marseille, si Marseille est selon Pagnol, et je ne vois pas que la chose ait été mise en doute, et Naples, si Naples est selon de Sica, lequel est Napolitain, et aussi selon Giuseppe Marotta, qui est l'auteur des nouvelles rassemblées sous le titre *L'or de Naples* (1), et qui est Napolitain de même. Eh bien, ces bons témoignages donnent une réponse sans équivoque. Naples n'est pas seulement Marseille au carré, mais bien autre chose encore. Marotta et de Sica donnent consistance et réalité à une ville en la nommant à leur façon, et c'est la manière des seuls vrais auteurs. On en conclura que Naples, en faisant tant de bruit, fait entendre aussi beaucoup de silence. Je ne crois pas dire une monstruosité en établissant une parenté entre les trois premiers des quatre épisodes qui composent ce film et le Dostoïevski de l'*Eternel mari*. Voilà pour la première question. Quant à la seconde, il faut bien convenir que ces histoires napolitaines sont souvent peu compréhensibles à qui n'a pas lu le livre poétique, allègre et singulier de Marotta. Car elles sont en référence à des mœurs et coutumes inconnues du spectateur. Michel Arnaud, le traducteur du livre, a fait suivre son texte d'un petit lexique napolitano-français d'un grand sérieux sous l'apparence. Dans le film, quelques mots donnent le ton de l'épisode, et puis les sous-titres traduisent, autant qu'ils le peuvent. J'en suis à me demander s'il n'eût pas convenu qu'un texte discret et continu soutînt les images, quitte à sacrifier quelques répliques, qui sont du reste mimées en même temps à merveille, ou par les expressions de de Sica lui-même, ou par les hanches non moins éloquentes de Sophia Loren, pour donner deux exemples. Pareil texte eût mieux donné le ton que les avertissements liminaires, et il eût expliqué ce qui demeure, en fait, incompréhensible. Voyez le quatrième épisode. Il est concrètement centré sur la vente de la *pizza*, le dimanche matin, par

(1) En traduction française au *Mercure de France*.

un couple conjugal, qui gère son éventaire de plein vent à la semaine la semaine. Il faut se reporter au lexique de Michel Arnaud pour savoir ce que c'est qu'une pizza. Cela dit pour expliquer en partie l'incompréhension du troupeau cannois.

Le livre a été adapté par Marotta lui-même (ce romancier est aussi critique de cinéma, le pauvre), par de Sica bien entendu, et Zavattini me paraît y avoir apporté son entente magique des hommes, des femmes et des autres animaux. Il en résulte quatre épisodes bien choisis entre les épisodes, ou les moments, que propose le livre. Si tous quatre sont fidèles à l'esprit du livre, un seul en respecte la lettre, le dernier, celui des pizzas, qui tient du folklore intime, du vaudeville et du conte libertin, un conte auquel Sophia Loren donne son prix. Il permet aussi au cinéaste de terminer sur une note allègre un film parfois assez lent. Les trois autres exercent à plein les droits légitimes de la transmutation, sans trahir ni le climat ni aucun des personnages, à l'exception du vieux marquis pédéraste, lequel devient un habitué des cercles, ruiné par sa passion du jeu. Toutes ses terres sont l'enjeu de sa partie de cartes avec un garçon en culottes courtes. Ce changement de signe est assez merveilleux, tout à fait bienvenu, et moins inconnu qu'il n'y paraît puisqu'il trouve une équivalence presque physique entre deux mécanismes de déréliction. C'est encore le meilleur des quatre épisodes pour de meilleures raisons, je veux dire moins théoriques. Car il est le plus immédiatement intelligible et le plus dense des quatre, et il est le mieux joué, par de Sica lui-même et par son jeune partenaire, avec seulement pour décor une commode, un chaudron sur le feu et une louche accrochée au mur. Bravo, et bravo encore!

L'épisode consacré à don Carmine est d'un tranquille pathétique qui passe l'écran et touche chacun des spectateurs. Il semble juste, par respect du lecteur qui n'aurait pas vu le film encore, de n'en pas révéler la substance. Il y a malheureusement lieu, là encore, de regretter que la lanterne ne soit pas beaucoup éclairée. Car nous ne savons trop qui est don Carmine, ni pourquoi cette particule populaire de *don*, si nous n'avons pas lu Marotta. De plus, le rôle principal est tenu par Toto, illustre comique de l'écran italien, et c'est ici, selon le mot anglais, l'ancienne histoire du clown changé en Hamlet. Encore une transmutation. Il est troublant qu'on ait envie de reprocher à Toto de ne l'avoir réussie qu'aux neuf dixièmes. Enfin, il y a le long sketch ambitieux — joué par Sylvana Mangano avec grande pudeur et autant de charme — de la prostituée mariée au riche époux qui brûle des

cierges à la femme qui s'est tuée pour lui naguère, au nom de quoi il ne touche pas à la nouvelle venue. Quelle erreur! Je suis incapable de dire pourquoi cette nouvelle me paraît être la moins bonne des trois. Peut-être la fin ambiguë est-elle trop longue? Peut-être aborde-t-on tout à trac en Russie-de-toujours? Ou bien les auteurs ont-ils forcé leur talent? Je ne sais, mais même ce sketch vaut cent ouvrages à part entière. *L'or de Naples* est un beau film, avec des entrées et sorties mimées en ballet ici et là, une ville qui ne se ressemble pas tout à fait, et du silence, ainsi que je le disais.

Jean Queval.

ARTS

Dans le cadre du « Salut à la France » les Etats-Unis ont organisé une exposition à l'Orangerie et une exposition au Musée d'Art Moderne.

MUSEE DE L'ORANGERIE. « DE DAVID A TOULOUSE-LAUTREC. — L'exposition qui va du *Napoléon* de David à la *Bohémienne endormie* du douanier Rousseau évoque « l'âge d'or de la peinture française » le XIXe siècle. Le comité de sélection, composé par des Américains, a réuni une centaine de chefs-d'œuvre, peintures et dessins, provenant des musées et des grandes collections particulières d'Amérique. Le choix est bien fait. Les prêteurs ont été généreux. On regrette seulement que l'exiguïté de l'Orangerie oblige le public à stationner en longues files devant la porte de l'exposition. Un cadre plus vaste eût peut-être permis l'envoi de toiles de plus grandes dimensions, comme *la Femme au Perroquet Vert* et *les Demoiselles de Village*, de Courbet, qui sont à New-York, *la Grande Jatte*, de Seurat, qui est à Chicago, et *le Bal*, de Renoir qui est à Boston. On a pourtant réussi à exposer ici quelques grandes toiles : *la Toilette de la Mariée*, de Courbet, *les Baigneuses de Cézanne*, *le Déjeuner des Canotiers*, de Renoir, et *la Bohémienne endormie*, de Rousseau.

Tous les grands peintres français du XIXe siècle y sont représentés, mais les impressionnistes y ont une place privilégiée. Cela correspond à la place qu'ils occupent dans les musées américains. N'est-ce pas en Amérique, à New-York, que le groupe impressionniste, présenté par Durand Ruel, connut en 1866 son premier grand succès? C'était, il est vrai, l'année même de la

dislocation du groupe. Mais qu'importe, les noms étaient lancés et, depuis cette date, les toiles impressionnistes furent recherchées par les collectionneurs américains.

Classiques, romantiques et réalistes ont aussi leur part dans cet ensemble. Le *Napoléon* de David, beau morceau un peu conventionnel, acheté récemment par la Kress Foundation, ouvre la marche. Ingres est bien représenté par une *Odalisque* de rêve et par le portrait réaliste de *Mme de Tournon*, au visage laid et spirituel, au vêtement somptueux fait de ces belles étoffes qui donnaient au peintre l'occasion d'exécuter un morceau de bravoure.

La Tête d'Homme mort, par Géricault, venue de Chicago, est une des plus remarquables études préparatoires exécutées pour les figures du *Radeau de la Méduse.* Le *Paganini* de Delacroix n'est pas un de ses meilleurs portraits et nous lui préférons le petit crayon représentant *Frédéric Villot*, son ami, qui fut un grand conservateur du Musée du Louvre. Avec Corot, nous sommes comblés. Les deux paysages exposés sont excellents : *Le Pont et le Château Saint-Ange*, à Rome, et le *Port de La Rochelle*, tout ruisselant de lumière. D'admirables dessins les accompagnent. Et, si *la Bacchante à la panthère* témoigne d'une étrange fantaisie, nous retrouvons le Corot de *la Femme à la Perle* dans le portrait de *l'Italienne. Un wagon de troisième classe* et *un Amateur d'estampes* nous rappellent le Daumier que nous connaissons bien. Mais *l'Homme à la Corde*, du Musée de Boston, révèle un Daumier différent, soucieux d'exprimer la tension et l'effort giratoire d'un homme qui se laisse glisser au long d'une corde. Degas est représenté par des portraits et par la fameuse toile de la collection Sachs : *Les Blanchisseuses.* Deux Manet célèbres, *la Femme au Perroquet* et *la Rue pavoisée*, voisinent avec deux Courbet qui n'ont pas pu figurer à l'exposition du Petit Palais : *La Toilette de la Mariée* et *les Chiens du Comte de Choiseul. La Toilette de la Mariée*, tableau étrange, inachevé, symphonie de blanc et de gris, montre un Courbet intimiste, séduit par l'atmosphère charmante de ce groupe de femmes affairées dont tous les soins n'arriveront pas — hélas — à masquer la laideur de la fiancée. Voici enfin les impressionnistes. Renoir est le moins avantagé, bien que la collection Philipps de Washington ait prêté ici son *Déjeuner des Canotiers*, un peu trop éclatant à notre goût, mais rayonnant de la joie de vivre. Il y a des centaines de Renoir en Amérique et sa représentation aurait pu être plus importante. Pissarro, Monet, Berthe Morisot sont relativement mieux traités. Les Seurat sont tous

excellents, surtout *les Etudes pour la Grande Jatte* et *les Poseuses*, les Cézanne aussi, avec une nature morte, des portraits, et *les grandes Baigneuses*. Après quelques Van Gogh, Gauguin, Toulouse-Lautrec, l'exposition se termine sur l'extraordinaire toile du douanier Rousseau *La Bohémienne endormie*, devant laquelle on voudrait retrouver le sens premier des mots pureté, poésie... C'est d'elle que Cocteau écrivait : « ... Elle résulte, on dirait, d'une distraction du ciel... Elle est l'âme secrète du lyrisme, un acte de foi, une preuve d'amour... »

Cette visite terminée, compte tenu du fait que l'exposition n'est qu'un glorieux échantillonnage, on mesure la place que tient notre peinture aux Etats-Unis. Si l'on consulte le catalogue, on apprend que certaines de ces œuvres passèrent en Amérique dès la fin du XIXe siècle. Mais la plupart d'entre elles furent acquises entre 1920 et 1930, et surtout, de 1925 à 1930. Une troisième vague d'achat se place tout de suite après la fin de la dernière guerre.

Certains s'indignent de voir tant de chefs-d'œuvre quitter ainsi leur lieu d'origine. Mais n'est-ce pas le destin des tableaux de chevalet? Notre XIXe siècle a été assez fécond pour remplir nos musées et ceux des grandes villes étrangères. A nous de veiller à la composition de nos musées. A l'heure actuelle, c'est peut-être par ses peintres que la France affirme le plus fortement sa présence en Amérique. Et quand, au Musée de Boston, on se voit accueilli par un Renoir, on sent toute la portée de cette présence.

MUSEE D'ART MODERNE. CINQUANTE ANS D'ART AUX ETATS-UNIS. Peinture, Sculpture, Gravure, Architecture. — Il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur cette exposition, tant ses différentes parties sont inégales.

L'Architecture enchante les visiteurs. C'est, de tous les arts du XXe siècle, le mieux défendu contre les courants de la mode. Les impératifs de place, de matériaux, d'exposition, de destination, lui imposent une logique, une pesanteur, une économie de formes dont elle ne peut pas s'écarter. Elle est évoquée ici par des maquettes, de grandes photos et de petites plaques en couleur. Les deux grandes réalisations des architectes américains sont, d'une part, le gratte-ciel, conçu pour les villes au tracé limité, la presqu'île de Manhattan, par exemple, où on ne peut gagner de la place qu'en hauteur; d'autre part, les maisons particulières de petites dimensions, sans étages, qui semblent faire corps avec

le paysage. Le gratte-ciel qui caractérise le nouveau monde, comme les châteaux caractérisaient le monde médiéval, n'a pas beaucoup évolué depuis sa naissance. Les matériaux sont pourtant devenus plus légers, le verre plus solide. Il tend de plus en plus vers la simplification des lignes et la suppression des ornements inutiles. Le jour, il ne laisse pénétrer dans les rues qu'une lumière grise qui n'est pas sans charme. La nuit, entièrement éclairé, il crée dans une ville comme New-York, une extraordinaire féerie.

Mais ceux qui travaillent dans les cellules des gratte-ciel doivent apprécier le calme des petites maisons basses à la campagne, maisons à panneaux mobiles, à parois de verre, où, quand ils le veulent, ils ont l'impression d'être installés au milieu de la nature, sur l'herbe d'une prairie. Sans doute, comme le dit le catalogue, ce sont les maisons japonaises qui ont inspiré ces créations, tandis que les gratte-ciel sont plutôt nés de l'influence des architectes européens. Mais, des uns et des autres, les architectes des Etats-Unis ont su tirer un art parfaitement adapté aux conditions de la vie américaine, autonome et tourné vers l'avenir.

Saluons aussi la partie photographique de l'exposition, pleine de combinaisons imprévues, de chevauchements de plans, de thèmes astucieusement cadrés. La partie publicitaire est trop réduite à notre goût. Les Etats-Unis ont la meilleure publicité du monde, et nous aurions souhaité voir ici des réalisations en plus grand nombre, même aux dépens de la section d'arts ménagers dont les fers électriques et les boîtes de plastique n'ont plus d'attrait pour nous depuis les expositions du Grand Palais.

Reste la partie art proprement dite. Il y a, à l'heure actuelle, aux Etats-Unis, chez les artistes, un désir de se libérer de la tutelle de l'Europe, de créer un art autonome. Mais n'est pas novateur qui veut. Pour arriver à créer cet art américain libre, la plupart des peintres ont choisi l'abstraction. C'est un mauvais moyen. C'est la forme d'art la plus anonyme, la plus impersonnelle, la moins faite pour exalter les sentiments d'indépendance. Nos peintres, et quelques-uns des plus grands, cubistes en tête, ont souvent montré aux artistes étrangers la voie de l'abstraction. Mais auparavant, ils avaient appris à peindre sur le mode concret. Les peuples jeunes, Américains du Sud aussi bien que du Nord, vont droit à l'abstraction en brûlant les étapes. Le résultat n'est pas toujours heureux. On finit même par perdre de vue ce qui, à l'origine, portait les peintres vers l'abstraction, le désir de se libérer de l'éloquence du sujet. C'est ainsi que l'on nomme cet art « l'expressionnisme abstrait ». Il ne paraît guère

possible que l'art américain ne s'écarte pas de ces formes sommaires s'il veut continuer à vivre.

L'art populaire des Etats-Unis a ses naïfs, et certains d'entre eux : Pickett, Hirshfield, Williamson, ont fait des toiles charmantes, très personnelles. Les graveurs semblent supérieurs aux peintres et leur technique est excellente.

En sculpture, il y a deux courants. Le courant figuratif est incomplètement représenté à l'exposition. Certains artistes contemporains de qualité n'y figurent pas. Les abstraits ont la chance d'avoir à leur tête Calder, le magicien des mobiles. Avec ses volumes flottants et son talent d'enchanteur (ne rend-il pas mobile l'immobile et immobile le mobile?), il fait rêver toute la jeune sculpture. Chacun aspire à capturer l'espace par une figure ingénieuse. Tels Noguchi avec son *Millepattes* et Lippold avec sa *Variation sur la Pleine Lune* qui semble tissée en fils de la Vierge.

Lucie Mazauric.

De Renoir à Picasso. Les Peintres que j'ai connus, par *Michel Georges Michel*. Paris, Fayard, 1954. — L'auteur a connu beaucoup de peintres. Il a vécu dans leur intimité et retenu leurs propos. Nous ne sommes jamais las d'entendre ce que disent les peintres, ce qu'ils pensent d'eux-mêmes, de leur art et de leurs confrères. Cela éclaire le sens de leur œuvre et nous permet de mesurer jusqu'à quel point les réalisations répondent aux espoirs. Il n'est pas sans signification que Maillol, discutant avec Picasso, lui ait affirmé :

« Il faut faire comme tout le monde. »

Et que Picasso ait répondu :

« Il faut faire autrement que tout le monde. Renouveler. »

Ainsi le rôle du critique, lorsqu'il rédige des souvenirs et raconte des anecdotes, s'apparente à celui du chroniqueur. Faisons, comme les historiens pour les chroniqueurs, le vœu que les auteurs de souvenirs ne soient pas doués d'une trop grande imagination. — L. M.

La Saintonge romane, par *F. de Chasseloup-Laubat*. La Rochelle, J. Foucher, 1954. — Ce petit livre renferme une vingtaine de pages de textes, une carte et 26 photos des monuments importants de la Saintonge romane : Trizay, Chalus, Fenioux, Echebrune, Champagnoles, etc.

Les pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle, à l'aller et au retour, passaient par la Saintonge; « charmant pays aux coteaux tapissés de vigne, au doux climat exempt des rigueurs de l'hiver et des ardeurs de la canicule »... La région se couvrit d'églises, pour répondre aux vœux de tant de fidèles : « Nulle part, en France, l'art roman n'a connu plus de séduction », écrivait Emile Mâle. Les photos de ce livre montrent des églises aux formes pures, des murs finement appareillés, embellis par des décorations géométriques, arcs soulignés par des tores, des moulures, cannelures, tresses, imbrications et entrelacs, d'inspiration orientale. Ces églises étaient si nombreuses qu'on a pu dire du pays de Saintes : il n'est presque pas de village, voire de maison, qui ne possède son chef-d'œuvre. — L. M.

El Greco, par *Antonina Vallentin*. Paris, Albin Michel, 1954. — Une fois de plus, Antonina Vallentin s'affirme comme un de nos meilleurs critiques d'art. Après ses travaux sur Vinci et Goya, elle vient de publier un Greco. L'entreprise était particulièrement difficile. Le Greco parlait peu, n'écrivait guère. Perdu dans son rêve intérieur, il vivait dans un univers imaginaire qui n'existait que pour lui.

Pourtant, Antonina Vallentin a réussi à percer la cuirasse de mystère qui enveloppe le personnage. Sa biographie n'est pas une biographie romancée, ni un simple ouvrage d'érudition. Elle se lit

pourtant comme un roman et ses sources historiques sont solides. Suivant le Greco pas à pas, A. Vallentin nous promène avec lui de sa Crète natale à Venise, paradis des peintres, puis à Rome, auprès de Michel-Ange et à Tolède qui devint sa ville d'élection parce qu'elle s'accordait avec sa nature profonde. Elle étudie son entourage, ses familiers, ses clients, et parmi eux le roi d'Espagne, tous ceux qui tissaient entre lui et le monde des liens qui ne furent jamais très étroits ni très tendres. Au terme de cette vie, nous comprenons mieux la « condition humaine » de celui dont Paravicino pouvait dire : « La Crète lui a donné la vie, et les pinceaux Tolède, meilleure patrie d'où il commença à gagner avec la mort, les éternités... ». — L. M.

La Vie de Van Gogh, par *Henri Perruchot*. Paris, Hachette, 1955. — Voici une nouvelle vie de Van Gogh. Elle est écrite simplement, sans éloquence. L'auteur se défend d'avoir laissé parler son imagination. Cela n'est du reste point nécessaire quand il s'agit de Van Gogh. Les sources de son histoire sont très abondantes. On écrivait beaucoup, de son temps, qui n'est pas très loin du nôtre, où l'on n'écrit plus. Les deux frères se racontaient leur vie dans des lettres. Et ils n'étaient pas avares de détails. Ils avaient besoin de tout savoir l'un de l'autre afin de mieux s'épauler. Ainsi peut-on suivre la triste histoire de cette lutte entre la raison et la folie, lutte où la folie finit par l'emporter, dans une vie qu'éclaire seule la lueur du génie. — L. M.

Jacques Louis David, par *Louis Hautecœur*. Paris, la Table Ronde, 1954. — C'est une excellente étude, très complète, dans la forme traditionnelle, avec une bibliographie, des notes abondantes, un index. La vie et l'œuvre du peintre y sont examinés sans passion, en toute sérénité. Toutes les accusations qui ont pesé sur David sont discutées, confrontées avec les documents contemporains, et il semble en résulter que le plus grand tort de David est d'avoir vécu aux temps troublés de la Terreur.

L'œuvre de David s'est ressentie de la rigueur des haines politiques. Elle fut longue à conquérir sa place. Il n'est pas dit que celle-ci ne devienne pas encore plus grande. De jeunes peintres — non conformistes pourtant, — comme Bernard Buffet, croient à sa réhabilitation. « On accusa David, écrit M. Hautecœur, d'être le père de l'académisme. Rien de plus faux. N'a-t-il pas énergiquement combattu l'académisme de son temps, l'académisme de tous les temps qui est imitation de formules périmées, peinture de pratiques, répétition sans intelligence ni sentiment... » Le romantisme, qui l'a tant critiqué, sort de lui. Mais toute novation, quand elle dure, devient conformisme et appelle d'autres novations. Il est heureux qu'un travail sérieux remette les choses à leur place et permette de considérer l'homme et l'œuvre avec le recul de l'histoire. — L. M.

MUSIQUE

NUMANCE, A L'OPERA. — Sauf erreur, l'Opéra n'avait point créé d'œuvre lyrique répondant à la définition du genre depuis *Bolivar* de Darius Milhaud en mai 1950. Cinq ans, à un mois près, cela compte dans la vie d'un théâtre, où l'on n'est cependant pas demeuré inactif : reprises de quelques ouvrages du répertoire, mises en scène nouvelles de quelques autres, créations de ballets ont occupé le personnel. Mais il n'en est pas moins vrai qu'on trouve dans cette constatation matière à réfléchir. Quelle est la cause de ce manque? Carence des compositeurs, de moins en moins soucieux de passer des mois et même des années devant le papier réglé de leurs ébauches sans grand espoir d'être joués — et quand ils ont la chance d'être « reçus », sans la moindre certitude

de toucher des droits suffisants pour rentrer dans leurs débours? Défaillance du public? Défaillance du théâtre? Difficulté croissante de recruter et d'entretenir une troupe de chant stable, à une époque où la facilité des déplacements et l'appât du gain font des artistes lyriques des oiseaux migrateurs qu'il est impossible de retenir? Admettons que ces causes diverses constituent (chacune pour une part bien difficile à connaître) la raison pour laquelle cinq années ont passé depuis *Bolivar* sans que l'affiche se soit renouvelée. Ce fait incontestable amenait Henry Barraud, la veille de la première de *Numance*, à constater que son aventure prenait la valeur d'un *test*. Sort peu enviable, qu'il comparait avec humour à celui du cobaye, mais un cobaye conscient, connaissant exactement le détail et le sens de l'opération dont il va être l'objet. Position assurément peu confortable! L'expérience paraît cependant satisfaisante : l'opération a réussi; le patient n'en est pas mort — je veux dire que la pièce a été applaudie. Mais, pour continuer la comparaison, il faudrait connaître les suites lointaines avant de se prononcer. Et cela suppose que l'une des raisons le plus souvent invoquées pour expliquer la longue période d'attente dont on parlait tout à l'heure, n'est pas tout à fait exacte. Car on répète que le public, cessant de s'intéresser à la musique lyrique, ne vient plus à l'Opéra que pour *voir* de charmantes danseuses ou de luxueuses mises en scène. Ces deux genres d'attractions étant réunies autant que possible.

Or Henry Barraud se présente avec une œuvre austère, et ce n'est certes point pour s'amuser (au sens où l'entendent les gens qui vont voir les *Indes galantes* comme ils iraient aux Folies-Bergère) que l'on prendra des places pour *Numance*. Le spectacle est réussi, mais si les décors de M. Souverbie sont très beaux, si la mise en scène de M. Max de Rieux est pleine de mouvement et remarquablement fidèle au sens de la pièce, l'élément visuel n'est ici que le serviteur du texte musical et littéraire, et l'esprit de la tragédie de Cervantes a passé tout entier dans le livret de M. Salvador de Madariaga et dans la musique de M. Henry Barraud. *Numance* est exactement un opéra, comme on l'entendait au temps de Verdi. Ce qui n'empêche pas la musique de Barraud d'être de notre temps.

Elle l'est, bien sûr, sans que le compositeur ait cherché à paraître un musicien d'avant-garde. Il se trouvera sans doute des critiques et des auditeurs non professionnels pour lui reprocher, au contraire, de s'être trop souvenu du *torniamo all'antico* de Verdi, l'*antico*, source de progrès. L'*antico* c'est Monteverdi, et aussi Moussorgski. Comme d'autres déjà l'ont fait, Barraud

entend réagir contre l'intrusion de la musique symphonique dans le drame lyrique. Certes elle y a sa place; il ne le conteste pas; lui-même a écrit une ouverture assez développée, des interludes qui ne le sont guère moins, un ballet — c'est-à-dire qu'il a laissé la parole à l'orchestre où il lui semblait utile de prolonger par le moyen de la symphonie pure une scène dramatique chantée par les solistes ou les chœurs. Mais il évite de couvrir les voix; il laisse à la mélodie la part la plus large; il maintient l'équilibre entre les éléments dont le dosage est si délicat, et il veille à ce que la déclamation lyrique suive de très près le rythme et l'accent du discours naturel, de la voix parlée.

Intentions fort louables. Mais réalisées? Presque toujours. Très rares sont les instants où l'on perd quelques mots du texte, et encore cela, semble-t-il, par la faute de l'interprète. Cela n'arrive jamais avec M. Ernest Blanc, ni avec M. Xavier Depraz, ni avec Mme Rita Gorr — preuve, ou tout au moins grande présomption, de la responsabilité des chanteurs dans l'affaire.

Que manque-t-il à *Numance* pour que nous ayons quitté le théâtre sans emporter la certitude d'un succès?

Le défaut de l'œuvre — si c'en est un pour un auteur de réaliser complètement son propos, mais le public peut bien ne point partager l'avis du compositeur — est dans le caractère sombre et désespéré de l'ouvrage. M. de Madariaga a su parfaitement réduire aux dimensions d'un livret d'opéra le drame de Cervantes. Il l'a fait en lettré et en homme de goût. Il ne pouvait rien changer au sujet lui-même, que Cervantes a d'ailleurs pris dans l'histoire, en se contentant seulement d'ajouter un épisode de son invention, au dénouement, et pour résumer en une phrase émouvante le sens profond de l'ouvrage. On sait comment Numance tomba aux mains de l'armée romaine. On voit au premier acte Scipion Emilien, destructeur de Carthage et surnommé le second Africain, arriver, fraîchement nommé consul en 134, devant Numance que les légions, démoralisées par leurs échecs, ont investie depuis dix ans. Le désordre règne dans l'armée; les camps sont pleins de filles, les jeux tiennent lieu d'exercices. Le consul a vite fait de restaurer la discipline. Surviennent Théogène et Morandre, chefs des Numantins, envoyés au général romain en ambassade pour lui offrir la paix, à condition que la cité reste libre sous la suzeraineté de Rome. Scipion sait fort bien que la famine et la maladie déciment les Numantins; il lui suffit d'attendre et la ville tombera comme un fruit mûr. Les parlementaires rentrent dans la cité, accablés par le refus hautain du Romain. On consulte les oracles, on prie Jupiter;

un nécromant ressuscite un mort pour connaître les secrètes volontés des puissances de l'au-delà. Le tonnerre retentit et une nuit soudaine tombe sur la ville : les dieux abandonnent Numance. Théogène propose que l'on fasse une sortie désespérée. Mais les femmes supplient : plutôt la mort que d'être les proies vivantes abandonnées aux Romains. Théogène se résout : c'est dans la mort que Numance trouvera sa liberté. On entasse un bûcher pour brûler les trésors que l'ennemi convoite. Morandre est allé jusqu'au camp romain pour s'emparer d'un pain et le donner à sa bien-aimée Lyra, que la faim torture. Vain sacrifice : il revient blessé à mort et expire dans les bras de celle qu'il aime. Du bûcher cependant les flammes s'élèvent; mais la famine et la peste, déchaînées par la guerre (les figures allégoriques paraissent à ce moment sur le théâtre en une sorte de ballet macabre) font leur œuvre, et c'est au milieu des morts que les survivants parviennent jusqu'aux flammes purificatrices où ils vont trouver la fin de leurs souffrances.

Escorté de sa garde, Scipion entre dans Numance qui n'est plus défendue. Il s'étonne du silence qui pèse sur la ville : les monceaux de cadavres offerts à sa vue le renseignent. N'aura-t-il donc pas un seul captif pour l'atteler à son char triomphal? Et soudain il aperçoit un homme au sommet de la tour dominant la citadelle. Il le lui faut vivant. Mais une voix lui crie : « Scipion, Numance ne comptait qu'un seul lâche qui cherchait à fuir. Mais elle n'en a plus dès cette heure! » Et le Numantin se précipite dans le fossé...

Je vois bien, en même temps, le défaut de l'ouvrage : défaut pour moi, mais qui peut être une des raisons du choix fait par M. Henry Barraud : cette austérité limpide lui a plu, même au prix du danger créé par l'absence de toute intrigue, de la moindre surprise dans le déroulement de faits historiques connus de tous jusque dans le détail; ils s'enchaînent avec l'implacable précision d'une mécanique bien réglée. Ici, tout est vrai — sauf l'épisode du « lâche », dans la dernière scène, et, bien entendu, la résurrection du mort au deuxième tableau. Mais le réalisme que commande cette exactitude historique est fort loin du vérisme. On a dit que le pathétique de *Numance* était un « pathétique spartiate »; et le mot fait justement image. La Rome républicaine des Scipion ressemblait par la dureté de ses mœurs à la république lacédémonienne. Il y a bien aussi de l'austérité dans la partition : un dépouillement qui sait cependant éviter la sécheresse. L'ouvrage est écrit avec le souci, on l'a remarqué tout à l'heure, de ne point écraser les voix, et tout autant avec le soin

de varier tant qu'on le pouvait un scénario dangereusement immobile.

J'ai cité tout à l'heure M. Blanc : il est aussi habile chanteur que comédien remarquable. La voix est généreuse, étoffée, et l'artiste s'en sert avec adresse. Mme Rita Gorr dans un rôle qu'elle fait paraître très court, mérite mêmes éloges, et avec elle MM. Depraz, Giraudeau, Bianco — un Scipion de fière allure. Les chœurs sont excellents, et M. Fourestier a monté l'ouvrage en ne ménageant point sa peine : il a été payé de ses efforts par un triomphe personnel bien mérité. M. Max de Rieux, qui mit *Numance* en scène, fut l'objet des mêmes ovations, non moins dues à sa réussite. Il ne reste qu'une chose à souhaiter : que cette création très honorable ramène à l'Opéra un public enfin intéressé par la musique contemporaine.

GEORGES ENESCO. — Avec Georges Enesco disparaît un musicien qui fut comme Liszt et Chopin, à la fois virtuose remarquable et compositeur d'une originalité profonde : cas plus rare qu'on ne l'imagine. Enesco sut mener de front les deux sortes d'activité; ce qu'il laisse dans l'un et l'autre domaine maintiendra son renom près de la postérité, puisque nous pouvons aujourd'hui conserver le jeu d'un artiste, grâce à l'enregistrement des sons. Le jeu d'Enesco était fait avant tout de loyauté, de respect des œuvres, et cela est un exemple qui ne sera jamais négligeable. La musique qu'il a écrite était faite elle aussi de loyauté envers son art, vertu à laquelle s'ajoutait un don poétique singulièrement émouvant. L'âme même de son pays natal, de la Roumanie, chante dans ses symphonies et ses poèmes. On retrouve ce pouvoir évocateur dans ce pur joyau de l'art lyrique qu'est son *Œdipe.* Edmond Fleg lui avait donné un livret (on hésite à employer ce mot qui semble rapetisser un texte d'une plénitude et d'une beauté égales à la grandeur du sujet), d'une qualité littéraire et d'une force dramatique rarement atteintes. Enesco avait su y joindre tout ce que la musique peut ajouter de prolongements et d'échos intérieurs au sens des mots. Suggérer l'inexprimable, faire sentir tout ce que la raison n'atteint pas, c'est ce qu'il fit dans une partition qui demeure la plus complète réussite du théâtre lyrique depuis *Pelléas.* J'ai dit ici même, au lendemain de la création en mars 1936, mon émerveillement devant ce chef-d'œuvre. Chaque fois que j'ai réentendu *Œdipe,* chaque fois que j'en ai relu quelque fragment, cette admiration s'est encore accrue. Combien de compositeurs laissent en quittant ce monde de pareilles raisons de les pleurer?

René Dumesnil.

LETTRES GERMANIQUES

GEORG CHRISTOPH LICHTENBERG (1742-1799). — Lichtenberg, en particulier Lichtenberg aphoriste, est l'objet d'un culte un peu fétichiste; comment ne pas admirer un écrivain dont Nietzsche disait que ses *Aphorismes* étaient un des cinq ou six meilleurs livres allemands. Mais il ne jouit que d'une célébrité de seconde main; on l'admire de confiance, sans le bien connaître, au moins en France. Nous avons maintenant la possibilité de le lire et de l'étudier grâce à une bonne édition allemande et aux travaux d'un germaniste français, Albert Schneider.

Un éditeur allemand très sérieux, le Holle Verlag, à Darmstadt, eut l'idée de lancer en 1949 les « Œuvres complètes » de Lichtenberg (2 volumes de 1.108 et 1.256 pages, un album contenant les reproductions de 32 gravures de Hogarth, 42 DM). Cette édition excellente imprimée sur papier bible et admirablement présentée eut un tel succès qu'un deuxième tirage parut en 1953. Le spécialiste auquel elle avait été confiée, Wilhelm Grenzmann, s'est entre temps fait connaître par deux ouvrages fort intéressants, que nous avons signalés aux lecteurs du Mercure : *Dichtung und Glaube* et *Deutsche Dichtung der Gegenwart*. La qualité scientifique de cette édition égale celle des deux autres livres et l'introduction dont il a fait précéder les œuvres de Lichtenberg constitue par elle-même une fort bonne étude de 80 pages.

Nous n'avons pas, nous ne pouvons pas et ne désirons pas avoir toutes les œuvres de l'écrivain, qui a multiplié les opuscules et les notices, mais nous avons ici tout l'essentiel, tout ce qui mérite d'être retenu dans une production trop vaste et pour ainsi dire analytique. Le premier volume est le plus attractif; il nous donne en effet les fameuses « Remarques », les aphorismes et les notes où Lichtenberg exprimait sous une forme plus ou moins condensée ses idées sur toutes choses : sur lui d'abord et sur l'homme en général, sur la vie ou sur la mort, sur la science et sur la culture, sur la langue ou la poésie et, car il est entièrement l'homme de son siècle, le dix-huitième, sur la philosophie et sur la religion. Mais il contient aussi un « matériel » infiniment précieux, un choix fort important fait dans sa correspondance avec des hommes tels que Lessing, Kant, Alexandre de Humboldt, Nicolai, Gœthe, etc. Plus austère, le deuxième tome réunit, sous des titres qui soulignent le caractère peu systématique de cette production,

les « grands écrits polémique » et les « petits écrits ». Les premiers n'ont qu'une grandeur relative, puisque le plus long, consacré à la physiognomonie, n'occupe que soixante-cinq pages et encore nous y trouvons divers essais assez disparates. Quant aux « petits écrits » nous n'en comptons pas moins d'une vingtaine par exemple sur l'utilité des mathématiques pour un bel esprit ou sur les machines aérostatiques ou encore sur l'âge de la guillotine; nous y trouvons aussi une « humble supplique de la terre à la lune », des consolations pour les malheureux qui sont nés un 29 février et les raisons pour lesquelles l'Allemagne n'a pas encore de « grande station balnéaire publique ».

Mais il y a dans ce deuxième tome un très long texte qui doit nous arrêter, l'explication détaillée des gravures sur cuivre de Chodowiecki et de Hogarth. Lichtenberg les publia et avec un vif succès dans le « Göttinger Taschenkalender », de 1778 à 1785, sous une forme assez brève pour Chodowiecki, avec un grand luxe de détails pour Hogarth. La maison Holle eut la très heureuse idée de compléter l'édition de Lichtenberg par celle des gravures de Hogarth. Grâce à elle nous pouvons comprendre le commentaire du critique d'art, qui ne leur aurait pas consacré d'aussi longues notices explicatives s'il n'avait pas espéré par là plaire au public. Et cela jette une très vive lumière sur les besoins artistiques ou esthétiques d'une époque, qui mit précisément le mot « esthétique » à la mode : Diderot en France, Lichtenberg en Allemagne et pour unir les deux pays Gœthe traduisant le *Neveu de Rameau* (voir à ce sujet le numéro Gœthe de la revue *Etudes Germaniques*, où nous avons publié une étude de J. Rouge : « Gœthe et l' « Essai sur la peinture » de Diderot). N'y aurait-il pas là un beau sujet de littérature et d'esthétique comparées?

Telle œuvre, tel écrivain! Il est bien évident que l'homme qui réfléchit et publia sur tant de questions, on pourrait presque dire : sur toutes choses et sur quelques autres encore, fut sinon hors série, du moins hors du commun. C'est à lui que s'attacha M. Albert Schneider, professeur à l'Université de la Sarre, dans la thèse de doctorat qu'il soutint en Sorbonne (1950) et vient de publier en deux volumes : (*G. C.-C. Lichtenberg — l'homme et l'œuvre,* Publications de l'Université de la Sarre, 1954, 327 p. in-8°, 1.000 fr.), *G. C. Lichtenberg penseur* (Les Belles-Lettres, 1954, 177 p.).

La vie s'annonçait dure pour le jeune Georg Christoph qui naquit dans une famille de dix-sept enfants, fut souffreteux, rachitique et très tôt bossu; mais il compensait son infériorité physique par une intelligence supérieure, qui suscita l'intérêt de

ses éducateurs et professeurs. En même temps qu'il fait au « Pädagogium » de Darmstadt de sérieuses études littéraires, il s'occupe par goût personnel des mathématiques et des sciences de la nature et, bien que né dans une famille religieuse, plus ou moins piétiste, il perd très vite la foi. A l'Université de Göttingen, la plus moderne, la plus « avancée » d'Allemagne, puisqu'elle avait été ouverte en 1734, il étudie simultanément les mathématiques, les sciences de la nature, la philologie et l'histoire avant de se spécialiser dans la physique expérimentale; en fait il rêve d'une culture universelle et d'une chaire de professeur. En 1770 il est nommé « Professor philosophiae extraordinarius » à l'Université de Göttingen, où il veut rester. Mais la dynastie hanovrienne occupe depuis 1714 le trône d'Angleterre et le jeune Lichtenberg a été le « tuteur universitaire » de quelques étudiants anglais de noble famille, dont il a gagné l'estime et l'amitié. Invité par eux il entreprend dès 1770 un premier voyage en Angleterre, qui sera suivi d'un long séjour de 1774 à 1775. On en trouvera tous les détails dans l'ouvrage très documenté d'Albert Schneider; notons simplement pour « illustrer » l'époque qu'en 1774 le jeune professeur de Goettingue est pendant trois mois l'hôte de la famille royale d'Angleterre à Kew.

De 1776 à 1789 se situe pour Lichtenberg l'époque de la maturité, celle de la pleine activité professionnelle et littéraire. A. Schneider l'étudie d'une manière exhaustive en envisageant tour à tour l'homme, le professeur, le savant, l'écrivain, le philosophe; puis la maladie devient pour cet homme tragique la compagne quotidienne et entraîne un dépérissement progressif; sa mort fut ressentie comme une perte grave pour l'Université de Goettingue, pour la science et la littérature. Il laissait une œuvre importante publiée en neuf volumes de 1800 à 1806 et complétée dans la suite par ses fils, puis par ses commentateurs, parmi lesquels il faut nommer surtout Leitzmann. Nul ne la lira jamais dans son ensemble; soyons reconnaissants à A. Schneider de l'avoir lue pour nous, de l'analyser avec minutie et même d'en avoir extrait de nombreuses citations qui donnent une idée favorable de Lichtenberg écrivain.

Fut-il aussi un penseur, comme le suggère le titre du deuxième volume? Non, si l'on envisage par là un philosophe créateur d'un système; oui, si l'on admet qu'ayant eu des idées personnelles et originales sur tant de domaines de l'esprit humain, il mérite cette appellation. Il s'est défini lui-même dans des formules comme celle-ci : « Ein rechtes Sonntagskind in Einfällen » (Grenzmann I, f. 23); on pourrait presque dire « un enfant né

coiffé d'inspirations ». Eut-il même un système? Nous ne sommes pas convaincu par le chapitre que lui consacre Albert Schneider, qui d'ailleurs reconnaît qu'il n'est pas un penseur systématique, même s'il a parlé de son « système », tout en avouant le caractère discontinu de sa pensée (p. 127). Ce qui fait l'unité de ses doctrines c'est sans doute l'unité de la raison. Lichtenberg est un représentant authentique de la « philosophie des lumières » et maintes pages de lui rendent le son des théories kantiennes; au nom de la raison il part en guerre contre le « Sturm und Drang », contre le jeune Gœthe, à propos duquel il emploie le terme de Narr, ce qui ne l'empêchera pas d'envoyer en 1793 une lettre admirative à Gœthe homme d'Etat et homme de science (voir Grenzmann, I, p. 883). Il est si bien un penseur rationaliste qu'A. Schneider a pu le comparer à Paul Valéry et les a rapprochés dans un article très suggestif : « Les méthodes d'invention de Lichtenberg et de Valéry » (Annales Universitatis Saraviensis, Lettres No. 1, 1952, pp. 60-82).

Un dernier point, une dernière question : Lichtenberg fut-il, ainsi que le prétend A. Schneider dans un sous-titre de son livre, un « précurseur du romantisme »? On pourrait soutenir la thèse inverse, si l'on déclarait que le romantisme est l'adversaire de la raison, alors qu'il n'est hostile qu'à l'entendement; mais les romantiques n'auraient peut-être pas attaché tant d'importance au « Witz » s'ils n'avaient pas appris chez lui que c'est le « Witz » qui découvre, l'entendement ne faisant qu'observer. Précurseur du romantisme et du surréalisme, représentant du rationaliste XVIIIe siècle, cela montre l'importance et l'intérêt que présente encore pour nous Lichtenberg.

J.-F. Angelloz.

Geneviève de Brabant dans la littérature allemande, par *A. Schneider* (Les Belles-Lettres, 1954, 198 p., in-8°). — La thèse complémentaire d'A. Schneider rentre à moitié dans le domaine de la littérature comparée. Il a pris un thème dramatique, celui de Geneviève de Brabant et il a examiné l'une après l'autre les pièces de Maler Müller (1775-1781), Tieck (1800), Hebbel (1843), Otto Ludwig (1856-1857), c'est-à-dire quatre œuvres littéraires allemandes dans lesquelles il voit « un drame simplement humain », « une tragédie religieuse », « une tragédie psychologique et métaphysique », « un drame psychologique ». En parcourant la très importante bibliographie dont il a fait suivre sa thèse, on a le sentiment qu'il aurait pu choisir un sujet plus largement étalé dans l'espace et dans le temps et aboutir à des conclusions d'une portée plus grande, mais c'est un travail sérieux.

Der Tag des jungen Arztes, par *Hans Carossa* (Insel-Verlag, Wiesbaden, 1955, 239 p., relié : 10 DM.). — Ce récent livre de Carossa est un livre de liaison. Entre la jeunesse et l'âge mûr d'abord, car il se présente lui-même comme le dernier des ouvrages dans lesquels le poète a conté avec tant de bonheur son enfance et son adolescence. Entre l'Université et la vie ensuite, puisqu'il nous montre

à la fois l'étudiant en médecine de Leipzig et le praticien débutant de Passau. Entre l'activité médicale et l'activité poétique enfin, car Carossa y prend contact avec les milieux littéraires de Munich et y publie ses premiers vers. Nous pourrions faire d'autres rapprochements encore; nous préférons souligner que c'est une œuvre authentique de médecin poète, et que si la médecine y apparaît même dans sa technicité, elle y est toujours baignée d'humanité.

Null-Acht Fünfzehn 3, Band par *H. H. Kirst* (Desch, Munich, 1955, 398 p., 5,80 DM.). — Le troisième tome de la trilogie « 08 15 », qui est un gros succès mondial, vient de paraître; il contient une espèce d'intrigue qui en fait l'unité et qui, si elle n'est pas entièrement invraisemblable, nous gêne un peu. Kirst voulait ramener dans sa petite ville et dans son ancienne caserne le caporal révolté devenu le vaillant lieutenant Asch. Nous sommes au terme de la débâcle et les Américains avancent en Allemagne; or au moment où tous sentent l'inutilité de la résistance, un certain colonel Hauk, que nul ne connaît, prend le commandement des troupes, c'est-à-dire de quelques fragments d'unités et il ordonne une contre-attaque aussi meurtrière qu'inutile. Mais lui parvient à ses fins : il réussit à s'enfuir avec l'intention de gagner la petite ville, où des stocks entreposés lui permettront de se refaire une vie brillante. Dès lors, Asch n'a qu'un but : l'abattre pour venger ses camarades morts; il y parvient d'ailleurs, car tout arrive ou peut arriver dans un pays effondré. Ce qui nous intéresse le plus, c'est précisément l'évocation de ce pays, qui va être à l'heure zéro, comme le disait un illustré allemand. Et le livre se termine sur la question que les Français se posaient en 1940 : « quel est le sens de tout cela »? Il se terminerait là si Kirst n'y ajoutait le discours qu'est censé avoir prononcé en 1954, « l'année de la réhabilitation », le capitaine honoraire Schulz, l'ancien adjudant chef, qui a si bien su s'embusquer; aux anciens combattants réunis, il sert tous les slogans et tous les mensonges qui camouflent la vérité; nul ne proteste, un petit nombre seulement se tait, les applaudissements sont chaleureux. Est-ce que la révolte du caporal Asch fut inutile?

Nietzsche. Kindheit und Jugend, par *Richard Blunck* (Ernst Reinhardt, Munich et Bâle, 1953, 231 p., 7,80 DM. et 9,80 DM.). Trad. franç. par Eva Sauser : *Fr. Nietzsche* (Ed. Corrêa, 1955, 255 p.). — L'importance de Nietzsche pour notre époque nous apparaît de plus en plus clairement et les ouvrages — parfois remarquable — qui lui furent consacrés ne réussissent jamais à l'étreindre entièrement. On comprend donc sans peine le succès du livre de Blunck, qui n'est que le premier d'une série de trois; il s'attache au jeune Nietzsche, à sa famille, son enfance, ses études, le quitte au moment où ses années d'apprentissage terminées, il va enseigner à l'Université de Bâle. C'est une bonne thèse de doctorat, solidement documentée, bien composée et claire; nous pouvons espérer avoir bientôt une biographie de Nietzsche qui soit à jour et prolonge celle d'Andler.

Nous sommes heureux que la Maison Corrêa (Buchet, Chastel) ait mis ce livre à la portée du public français; nous lui suggérons d'indiquer les références autrement que par des lettres énigmatiques : le lecteur se demandera ce que signifient par ex. N.R.F. Nous la prierons aussi de faire revoir par un spécialiste une traduction qui n'est pas exempte d'énormités.

Nietzsche oder die poetische Lüge, par *Maria Bindschedler* (Verlag für Recht und Gesellschaft, Basel-Bâle, 1954, 88 p.). — Est-ce l'air bâlois qui conduisit Mlle Binschedler, spécialiste du moyen âge, à s'attaquer à Nietzsche? Nous nous en réjouirions, car ce travail, qui eut l'honneur d'être accueilli dans la série des « Philosophische Forschungen » éditée par Jaspers, unit à la solidité de l'érudition et à une vigueur assez masculine une élégance féminine, nous serions tenté de dire : un charme féminin. Et pourtant c'est une véritable thèse, qui tend à prouver que Nietzsche eut tort de croire au pouvoir apollinien de l'artiste; ce pouvoir n'est qu'apparent, il ne permet jamais de capter le tout, qui est dionysien et qui échappe à l'artiste, qui est « informulable ». Qu'il s'agisse de Nietzsche et de Schopenhauer ou de la poésie moderne, cette thèse mérite d'être discutée.

Paideia, par *Werner Jaeger* (Walter de Gruyter, Berlin. W. 35, 3e édition 1954, 513 p., relié toile : 14,80 DM.). — Ce n'est pas un livre nouveau, mais un ouvrage de 1936, qui est devenu un ouvrage de base. L'auteur n'avait pas voulu ajouter

une nouvelle étude à toutes celles qui existaient sur le monde grec, mais montrer comment s'était formé l'homme grec idéal : ce volume nous conduit des premiers temps helléniques au IVe siècle. Cela est d'actualité puisque dans nos efforts pour définir ce qui constitue l'Européen nous partons toujours de l'idéal réalisé dans le monde hellénique; W. Jaeger nous apporte donc une contribution précieuse.

Das Wagnis der Sprachen, par *Fritz Martini* (Klett Verlag Stuttgart, 1954, 529 p., relié toile : 27,80 DM.). — Voici un exemple éclatant de la tendance actuelle de certains germanistes allemands à envisager un « primat de la langue », à étudier la littérature par le truchement du langage. Martini, qui est professeur à l'Ecole Supérieure Technique de Stuttgart et publia notamment une histoire de la littérature allemande, livre ce nouvel ouvrage au public comme une série d'études préliminaires devant aboutir à une histoire de la littérature contemporaine. Il est convaincu que celle-ci est conditionnée par un examen de la langue et de ses possibilités d'expression. Aussi a-t-il choisi douze auteurs en commençant par Nietzsche pour aboutir à G. Benn; les autres sont Hauptmann, Arno Holz, Rilke, Thomas Mann, Hofmannsthal, Georg Heym, Kafka, Döblin, Carossa, H. Broch. Ce choix est personnel, peut-être même arbitraire, en tout cas discutable : ne chicanons pas Martini et contentons-nous de signaler que George une fois de plus est absent. Pour tous ces auteurs il a choisi quelques pages — ce qui est de nouveau entaché de subjectivisme — et il les interprète longuement. Quiconque connaît les difficultés de cette tâche ne marchandera pas à Martini son admiration. Son livre deviendra très vite un instrument de travail auquel tous se référeront, pour l'approuver ou pour le discuter; ce qu'il espère, c'est certainement une discussion objective et une critique constructive, qui l'aideront dans son travail.

Lyrik des expressionistischen Jahrzents (Limes, Wiesbaden, 1955, 320 p., 9 et 12,50 DM.). — Le Limes-Verlag est en passe de remplacer Kurt Wolff, le célèbre éditeur de la période entre les deux guerres et de se faire le porte-parole de l'expressionnisme ressuscité. Le voici qui publie sous une couverture aux couleurs agressives un choix de poèmes de soixante-quatorze expressionnistes. Et c'est l'éditeur lui-même qui, voulant donner un document révélateur d'une époque, a fait ce choix avec une lectrice particulièrement qualifiée, Mlle Marguerite Schlüter. Un poète y a participé, G. Benn lui-même, qui a enrichi — le terme est cette fois parfaitement juste — ce livre d'une introduction où, poète incontestablement expressionniste, il se pose la question « qu'est-ce que l'expressionnisme »? Cette préface sera un des textes que les critiques utiliseront et citeront le plus souvent, car Benn nous dit d'abord ce que l'expressionnisme n'est pas et il s'efforce ensuite de nous expliquer ce qu'il est. C'est presque le bilan d'une grande époque, dressé par un des représentants d'une génération qu'on n'a pas encore comprise. Rendons grâces à l'éditeur du Limes qui nous donne en 1955 le pendant du recueil de Pinthus, en 1920, « Menschheitsdämmerung », et répétons : « Expressionnisme pas mort ».

Ein Kleines Ja und ein grosses Nein, par *George Grosz* (Rowohlt, Berlin, 1954, 291 p., 62 ill., relié toile : 16,80 DM.). — Peintres et dessinateurs semblent vouloir rivaliser avec les écrivains ; voici que le satiriste bien connu, George Grosz, nous raconte à son tour sa vie depuis sa petite ville natale de Stolp en Poméranie jusqu'en Amérique, où il devint célèbre, en passant par Dresde, Berlin, la Russie, etc. On devine que cette autobiographie est fort divertissante et qu'elle constitue un document de première main sur une période toute proche de nous, mais qui est déjà entrée dans l'histoire et même dans la légende. Pourquoi ce titre pessimiste? Sans doute parce que Grosz, qui a vu et stigmatisé tant de laideurs et d'injustices ne peut pas dire oui à un monde mal fait; certes il y a l'art, il y a son atelier, où il se réfugie, mais cela ne l'empêche pas de souffrir de la sottise des hommes.

Un éditeur français avisé pourrait tirer de cet ouvrage une biographie vivante illustrée par l'auteur lui-même, comme l'est ce livre, et ce serait vraisemblablement un succès.

Ausgewählte Erzählungen aus zwei Welten, *T. 3* (S. Fischer, Francfort, 1954, 471 p., relié : 21,50 DM.). — Nous avions annoncé que la maison S. Fischer se proposait de publier toutes les œuvres de Werfel. Avec ce troisième volume de « récits » nous avons un des volumes les plus intéressants du poète juif et expressionniste, qui

dut se réfugier en France, puis en Amérique. Nous ne pensons pas seulement à la qualité de ces œuvres, mais au fait que Werfel y prend position vis-à-vis du judaïsme, qui fut pour lui un problème intérieur; ce volume est donc l'introduction explicative à un roman tel que *Das Lied von Bernadette*. Ajoutons qu'il est en partie inédit et complété de notes courtes mais importantes par Adolf D. Klarmann. Grâce au dévouement de la veuve du poète et à S. Fischer Verlag nous aurons bientôt les œuvres complètes. Cela devrait tenter un candidat au doctorat.

Meisterdramen, de Arthur Schnitzler (S. Fischer, 1954, 604 p.). — Pour Schnitzler la maison S. Fischer semble adopter une autre méthode que pour Werfel. Après avoir donné un choix de ses œuvres en prose elle publie en un volume important ses pièces maîtresses, parmi lesquelles *Anatol* (1890), *Liebelei* (1894), *der grüne Kakadu* (1898), *Lebendige Stunden* (1901), *Literatur* (1901), *Der einsame Weg* (1903), *Das weite Land* (1910), *Professor Bernhardi* (1912). Un tel volume permet une vue perspective singulièrement féconde et la lecture en est fort attachante, car ce théâtre d'avant la première guerre n'a guère vieilli et en plus il a une valeur documentaire incontestable. Schnitzler avait le sens du théâtre; il mérite qu'on revienne à lui.

Der Mann, der nicht alt werden wollte, par *W. Jens* (Rowohlt, Hamburg, 1955, 228 p., relié : 9,80 DM.). — Nous avons déjà dit le talent du jeune professeur d'Université qui a publié *Nein, die Welt der Angeklagten*, *Der Blinde* et *Vergessene Gesichter*. Nous serions tenté de dire qu'il en a trop et qu'il jongle avec lui. Ayant appris que son ancien élève Wolfgang Bugenhagen s'était suicidé à Paris, à l'âge de vingt-sept ans, et qu'il laissait un roman inachevé, « L'homme qui ne voulait pas vieillir », le septuagénaire professeur Friedrich Jacobs, spécialiste de l'histoire de la littérature, se mue en détective pour reconstituer la vie et la mort de Bugentagen. Jens aurait pu ne faire qu'un roman policier, il a réussi un livre attachant qui est écrit avec une remarquable sobriété. On nous dit que c'est le sommet de son œuvre; nous pensons qu'il ira beaucoup plus haut encore.

Le chas de l'aiguille, par *Kyra Stromberg*, trad. de Pierre Grappin (Denoël, 1955, 267 p., 800 fr.). — Ce roman mérite d'être signalé après celui de Jens, car la technique en est exactement la même; l'auteur reconstruit d'après des documents qu'on lui a remis une existence, plusieurs existences même; le procédé est donc comme multiplié par lui-même. En outre ces documents sont de nature diverse; journaux quotidiens et lettres y jouent un rôle important. C'est cela qui nous intéresse peut-être le plus, car nous avons le sentiment que le roman évolue vers des formes nouvelles, qu'il tend à devenir un « roman du roman », dont les pionniers sont probablement André Gide avec les *Faux Monnayeurs* et Thomas Mann avec le *Dr Faustus*. A ce titre la première œuvre de Kyra Stromberg — bien traduite par Pierre Grappin — constitue donc une tentative pleine de promesses, quoique la lecture en soit parfois difficile.

Christian Wahnschaffe, par *J. Wassermann*, trad. de Gilberte Marchegay (Plon, 1955, 615 p.). — Si l'on veut étudier l'évolution du genre romanesque, qui aboutit aux œuvres de Jens et de Kyra Stromberg, il faut faire une place importante à Jakob Wassermann, car il fut un des meilleurs conteurs de la littérature allemande — plus exactement autrichienne et juive — il y a un demi-siècle. Avec *Christian Wahnschaffe* (1919) nous avons son œuvre la plus importante, un grand roman à thèse dans lequel il nous montre comment un bourgeois très riche qui fréquentait les milieux aristocratiques renonce à tout pour se racheter en vivant dans le milieu le plus humble avec une prostituée. Cela conduisit Wassermann à présenter pour les opposer un grand nombre d'individus représentant les diverses classes sociales. D'où un roman foisonnant, qui n'a pas la netteté rectiligne d'*Ulrique*, de l'*Affaire Mauritzius* et de *Etzel Andergast* (tous trois déjà traduits chez le même éditeur), mais qui est un riche document sur l'Autriche et l'Europe de cette époque.

La rose blanche, par *Inge Scholl*, trad. de Jacques Delpeyron (Edition de Minuit, 1957 p.). — Inge Scholl, qui rendit célèbre l'Université populaire d'Ulm, ne nous en voudra pas si nous ajoutons à son nom ceux de son frère Hans et de sa sœur Sophie, car ils furent parmi les plus purs héros de la résistance allemande, sous le signe de la rose blanche. Gabriel Marcel, qui a écrit pour ce petit livre une préface émue et éloquente, souhaite qu'il

prenne sa place parmi les classiques; nous souhaiterons plus modestement qu'il trouve toujours des lecteurs dans la jeunesse allemande et qu'il l'inspire.

Festschrift für Will-Erich Peuckert (Erich Schmidt, Bielefeld, 1955, 164 p. in-8°, 19,80 DM.). — Le soixantième anniversaire de Peuckert, professeur à l'Université de Göttingue, nous a valu un important volume de mélanges où nous trouvons : Helmut Dölker, Stuttgart : *An Will-Erich Peuckert;* Gerhard Pohl, Berlin : *Der Buschprediger von Hassel;* Bruno Schier, Münster : *Landes- und volkskundliche Erinnerungen an das Igergebirge;* Kurt Ranke, Kiel : *Schwank und Witz als Schwundstufe;* Sigfrid Svensson, Lund : *Gustav Adolf und die schwedische Volkskunde;* Percy E. Schramm, Göttingen : *Vom Kronenbrauch des Mittelalters;* Sigurd Erixon, Stockholm : *Zentralgeleitete und volkstümliche Baukultur;* Oscar Loòrtis, Uppsala : *Zum Kulturgebilde des ostbaltischen Lebensraumes;* Lilly Weiser-Aall, Oslo : *Der Männerohrring in Norwegen;* Dieter Narr, Eschenau : *Fragen der religiösen Volkskunde;* Richard Weber, Göttingen : *Der Zauberer Paracelsus;* Inger M. Boberg, Kopenhagen : *Fr. L. Gruntvig, ein dänischer Volkskundesammler;* Wayland D. Hand, Los Angeles : *Wo sind « die Straßen von Laredo »? Die Entwicklungsgeschichte einer amerikanischen Cowboy-Ballade;* Peuckert-Bibliographie.

Neue deutsche Hefte (Bertelsmann, Gütersloh, le n° 3 DM.) — Dans les n°s 7, 8 et 9 nous trouvons des textes importants et des articles de bonne qualité.

N° 7 : Ilse Molzahn : *Erste Liebe;* Fritz Rittmeyer : *In der Nacht, Gedicht; Späte Zeit. Wandel der Liebe, Gedichte; Gabelweihe, Gedicht;* Robert F. Petrino : *Reiten, Jagd und Glücksspiel;* Gerhard Lehmann : *Kants Lebenskrise;* Willy Kramp : *Die Wahrheit der Dichtung;* Max Pechstein : *Anfang und Aufstieg;* Hilde Herrmonn : *Große deutsche Familien V. Die Familie von Miller;* Bernt von Heiseler : *In meines Vaters Haus, Gedicht;* Bernt von Heiseler : *Lyrik der deutschen Schweiz;* J. G. : *Jesus Christus oder Jesus von Nazareth? Das jüdische Jesusbild unserer Tage;* Karl Pagel : *Erinnerung an Jochen Klepper;* Knut Knudsen : *Haben wir christliche Kunst.*

N° 8 : Heinz Risse : *Buchhalter Gottes. Erzählung;* Paul Graf Thun Hohenstein : *Abschied im Herbst; Wenn zwei Alte Abschied nehmen; Ehrengräber; Enzian; Tulpen; Begegnung im Autobus* (Gedichte); Adolf Spemann : *Beobachtungen und Erkenntnisse;* Eckart Weinreich : *Der Ruf nach Sicherheit und das Menschenbild unserer Zeit;* Gerhard Nebel : *Die Welt des Germanen;* Charlotte Ball : *Strand im Spätsommer Gedicht;* Gerd Gaiser : *Der Forstmeister Erzählung;* Christopher Fry : *Häuser;* Charlotte Ball : *Ein Tropfen Tau, Gedicht;* Friedrich Markus Hübner : *Besuch in Stratford;* Charlotte Ball : *Das Wagnis. Ein Dialog, Gedicht;* Richard Billinger : *Heimweh nach Wien;* Erik G. Wickenburg : *Sprechen Sie österreichisch?* Julius Overhoff : *Managerkrankheit? Ein Lebensproblem des modernen Menschen;* J. G. : *Gefahr für Ptolemäus;* Rudolf Hartung : *T. S. Eliot ein Dramatiker? « Dichtung der stummen Intelligenz »;* Iring Fetscher : *Komfort und Bequemlichkeit.*

N° 9 : Hans Egon Holthusen : *Alex der Schelm. Ein Fragment;* Georg von der Vring : *Gedichte;* Hans Kudszus : *Kleine Einfälle;* Josef Pieper : *Die Lernenden;* Paul La Cour : *Mache dich nicht der Furcht schuldig; Ein Wort Anselms von Canterbury;* Friedrich Winkler : *Michel Sittow aus Reval;* Karl Hans Bühner : *Das bildhauerische Fragment;* Hilde Herrmann : *Große deutsche Familien VI, Die Scheiblers;* Hans Fechter : *Wie wir Canaris aus Spanien holten;* Franziska Sehrenbach : *Die junge Mutter;* Ernst Walter Schmidt : *Hiob, Jung und Bultmann;* Hermann Pongs : *Hemingway und die Einfalt als Grundwert der Dichtung;* Jean Lamy : *Erzählende Prosa der kommunistischen Welt außerhalb Ostdeutschlands;* nn. : *Aus englischen Zeitschriften;* Beda Prilipp : *Die Inderin heute.*

Merkur (Deutsche-Verlags-Anstalt, Stutgart, le n° 2,50 DM.). — Au sommaire du n° 85 figurent A. Mitscherlich : *Großstadt und Neurose;* Werner Bergengruen : *Gedichte;* Karl Löwith; *Schöpfung und Existenz;* Gustav Hillard : *Ueber die Selbstbiographie;* Wolfgang Bächler : *Gedichte;* Franzis Jordan : *Altbabylonische Mythologeme;* Max Frisch : *Der Laie und die Architektur;* Stefan W. Fischer : *Fremde Trunkenheit und dionysischer Rausch. Ueber das Meskalin-Erlebnis;* Helmut Kuhn : *Auf der Suche nach dem Konkreten;* Gustav

Hillard : *Die Parabol vom Hochstapler;* Karl August Horst : *Friedrich Georg Jünger und der Spiegel der Meduse;* Heinrich W. Petzel : *Emil Preetorius.*

Comment se fait-il que l'article de Mitscherlich paraisse en même temps, sous une forme presque exactement semblable, dans la revue *Studium Generale* que nous signalons plus loin?

Texte und Zeichen (Luchterhand, Berlin, Frohnau, le nº 4,80 DM.). — Cette revue trimestrielle, dont nous avons annoncé la parution, est résolument à l'avant-garde et en outre elle fait une place importante à la littérature française. Figurent au nº 2 : Franz Kafka : *Betrachtungen;* Paul Celan : *Zwei Gedichte;* Wolfgang Hildesheimer : *Das Opfer Helena;* Dylan Thomas : *Zwei Prosastücke aus « Quite early one morning »?* Ernst Wilhlem Eschmann : *Episteln;* Geno Hartlaub : *Die Geschichte vom letzten Soldaten;* Wolfdietrich Schnurre : *Kassiber;* Hans Werner Henze : *Gefahren in der neuen Musik;* Richard Ott : *Znam;* Jean-Paul Sartre : *Die Nationalisierung der Literatur;* Bernard Dort : *« Port-Royal » oder die Politik des Meisterwerks;* Jacques Prévert : *Manöver;* Wolfgang Koeppen : *Der kleine und der Große Aufstand;* Alfred Andersch : *Choreographie des politischen Augenblicks;* Armin Mohler : *Tati; Stichwörter zu einem Porträt;* Walter Mannzen : *Sein und Geist;* Helmut Uhling : *Henry James deutsch; Die aussterbende Erzählung,* von Arno Schmidt; Carl H. Eickert : *Von der Autorität des Schriftstellers;* Joaschim Kaiser : *Zwölftonakkorde.*

Deutsche Rundschau (Baden-Baden, le nº 1,80 DM.). — Bon nº 3 (mars 1955) avec Alfred Mozer : *Verkrampfende Fronten;* Hans Jäger : *Die Lüge in Moskaus Hierarchie;* Rudolf Pechel : *Um den deutschen Widerstand;* Karl Rauch : *Das Erbe Leipzigs;* Karl W. Fricke : *Enie « verlorene Generation » — oder was sonst?* Walter Helmut Fritz : *Am Hochmoor;* Werner G. Krug : *Bobylonische Sprachenverwirrung;* Karl Hillebrand : *Rahel;* Werner Bergrengrün : *Flamme und Quelle;* C. F. W. Behl : *Amalgam;* Karl O. Paetel : *Deutsches Theater in Amerika;* Woldietrich Schnurre : *Der Mord;* Klaus Mampell : *Unerklärliches Gefühl.*

Studium Generale (Springer, Berlin, le Nº 6,60 DM). Le Nº de mars 1955 est fort actuel et intéressant; il réunit les conférences faites au congrès de la « Joachim Jungiusgesellschaft der Wissenschaften, du 1er et 2 novembre 1954, « Le thème, Problèmes de la grande ville », fut traité par H. Harmsen : *Werden unsere westdeutschen Großstädte noch wachsen?* — H. Wilhelmy : *Die Großstadt im Kulturbild Südamerikas;* — L. Borinski : *Die Bedeutung Londons für die englische Literatur;* — J. Schlums : *Verkehrsprobleme der modernen Großstadt;* — W. Hebebrand : *Aufgaben der modernen Großstadtplanung;* — E. Pfeil : *Fremdheit und Nachbarschaft in der Großstadt;* — C. Bernholdt-Thomsen : *Das Großstadtkind;* — A. Mitscherlich : *Großstadt und Neurose.*

Antares : (Waldemar Klein, Baden-Baden, le nº 1,80 DM). Le nº 2 de 1955 ne vaut pas seulement par ses diverses chroniques sur la France, mais aussi par des articles de bonne qualité comme l'étude déjà ancienne d'E. R. Curtius : sur *Die französische Kulturidee.* Signalons en outre : G. Monnerville : *Blick auf die französische Union;* — K. A. Götz : *Wo steht heute der Roman;* — N. Erné : *Die Sorbonne zu Besuch in München;* — *Deutsch-französische Zusammenarbeit der Juristen;* Ch. Dédéyan : *Französische Schriftsteller im deutschen Exil.*

Documents : (S.P. 81528 — B.C.M. « C » Paris, le nº 150 fr.). Le nº de mars de cette revue toujours intéressante et vivante comprend, outre les chroniques habituelles, trois grands centres d'intérêt : « En Marge des accords de Paris », « Face au réarmement », « les Allemands ont-ils un complexe de supériorité », qui groupent les articles suivants : 1º *D'abord ratifier* par le Chancelier Adenauer; — *D'abord négocier,* par Erich Ollenhauer; — *L'inquiétude, devoir civique,* par Carlo Schmid; — *Devons-nous être pessimistes?* par Gerhard Schröder; — 2º *L'Allemagne à l'heure atomique,* par Fritz Erler; — *Problèmes de la défense,* par Adelbert Weinstein; — *Quatre divisions suffisent,* par Heinrich Helfer; — *Les Russes vont-ils évacuer?* par Paul Sethe; — 3º *Lettre de lecteur,* par A. Pauly; — *Une question de perspective,* par Franz Ansprenger; — *A la table des habitués,* par Udo Grebnitz; — *Crise de culture,* par W. Bartenstein; — *Les prestations sociales,* par Wenner Steinberg.

Du (Conzett et Huber; Zürich, le n° 3 fr. 20). Numéro remarquable qui fournit sur l'inépuisable thème d'« Eranos » une documentation et une iconographie passionnantes. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

SHAKESPEARIANA. — Depuis la dernière chronique parue sous ce titre, les vivants ont plusieurs fois retourné Shakespeare dans sa tombe. Le *Mercure* doit à ses lecteurs de les tenir le mieux possible au courant de ces travaux.

Une nouvelle édition de *Cymbeline*, par J. M. Nosworthy (London, Methuen, 1955, 308 p., 18/ (trois appendices sur les sources, la pièce à la scène, les chansons) augmente la série Arden dont le développement depuis onze mois a été suivi dans nos revues de livres. Le premier *Cymbeline*-Arden avait paru il y a plus de cinquante ans. Bien que son éditeur, E. Dowden, ait laissé un grand nom dans les études shakespeariennes, elle avait besoin d'être au moins remaniée. L'éditeur actuel, tout en rendant hommage à son prédécesseur, a préféré partir de la table rase et recommencer entièrement le travail. Il a choisi le texte de l'in-folio de 1623, généralement considéré comme bon. Sur la date, et en faisant toutes réserves, il pencherait à accepter comme la plus probable 1608 ou 1609, sans récuser d'autres opinions. Il faut dire qu'on sait singulièrement peu de chose sur l'histoire de cette pièce et qu'on n'a guère, pour essayer de comprendre le propos de Shakespeare en l'écrivant, et sa méthode, qu'un maigre faisceau d'hypothèses. Aux sources le plus souvent admises — le *Décaméron*, les *Chroniques* de Holinshed et une pièce élisabéthaine intitulée *The Rare Triumphs of Love and Fortune* et que Nosworthy tient pour la principale — il en ajoute une dont ne s'était avisé presque personne depuis Steevens, il y a deux cents ans : un conte en prose, *Frederyke of Jennen*, donné dans ce volume en appendice. Les comparaisons établies entre *Cymbeline* et ces sources possibles ou probables sont abondantes, minutieuses, fortement ordonnées. Rien de géométrique dans la façon de prendre les choses, mais un bon sens qui admet parfaitement que l'auteur puise dans des souvenirs mêlés à sa propre invention, et ne décalque pas sur telle et puis telle œuvre, comme un artisan appliqué, les éléments d'un travail de marqueterie. Même finesse, même sens de la réalité, tout au long de la discussion; parfois des opinions décidées, souvent de simples impressions. L'un des points importants qui divisent les critiques est

l'authenticité intégrale du texte, et surtout la grande scène de la Vision. Est-elle de Shakespeare? Nosworthy en est persuadé par un ensemble de rapprochements de l'histoire, des habitudes stylistiques de Shakespeare, des nécessités de l'intrigue; ce faisceau de raisons, amenées comme elles le sont, renforce avec originalité la position intégraliste (ou intégralitaire?). On avait aussi relevé une parenté entre *Cymbeline* et le *Philaster* de Beaumont et Fletcher, dont on ne sait lequel a précédé l'autre. Nosworthy donne des arguments pour l'antériorité de *Cymbeline*.

Sa préface montre combien les critiques ont varié et changé d'avis sur la pièce au cours des siècles. Ce qu'il a lui-même à en dire, ainsi que des personnages, du style, des images, du sens général, est encore plus intéressant et transforme trente-six pages de son introduction en un essai critique original. *Cymbeline* peut paraître l'éparpillement et l'incohérence mêmes : il soutient que c'est en vue du « grand acte d'union » vers lequel tout s'achemine. Il est vrai que la scène finale rétrospectivement peut éclairer le reste et réaliser cette union dans tous les plans. Le thème n'en est pas seulement la réconciliation, mais le renouveau, selon le symbole du Phénix.

Cet oiseau qui servit, pendant la Renaissance anglaise, à figurer ou à esquisser poétiquement tant d'idées, nous mène tout droit au dernier livre de G. Wilson Knight : *The Mutual Flame* (London, Methuen, 1955, 245 p., 18/) où il est question des *Sonnets* de Shakespeare et du poème *The Phoenix and the Turtle* qu'on lui attribue. Le rapport de ces deux poèmes entre eux avait été relevé avant Knight. Il les interroge avec l'insistance patiente, la vaste et minutieuse érudition dont témoignaient déjà ses précédents travaux examinés ici.

Knight montre comment le symbole du phénix peut « porter le poids de signification le plus lourd »; essentiellement, la propagation spirituelle et l'auto-régénération éternelle de la nature, laquelle suppose l'union de deux éléments supérieurs à la fécondation par les sens, dans un état d'éternité et d'immortalité concevable seulement aux plus hauts instants de la vie poétique. Cela est horriblement condensé et mal dit. Les deux essais de Knight ne se prêtent pas au résumé, tant ils consistent en une analyse, en pas inductifs comme d'une fourmi cheminant de brin d'herbe en brin d'herbe vers des sommets de plus en plus élevés d'où elle embrasse, car sa vision est celle de l'aigle, des horizons grandioses. Parler de Knight, l'ayant lu avec patience et attention, exige beaucoup de pages ou doit à peu près se borner à observer

qu'il applique aux *Sonnets* et au *Phoenix* un corps d'idées puisées dans Nietzsche : la présence dans ces poèmes de deux principes, apollinien et dionysiaque, mâle et femelle, lumineux et obscur, qui tendent à se fondre dans l'état supérieur dont il vient d'être question. Le danger de ces formules, ainsi que des termes d'amour et d'éternité si souvent associés, c'est la perte dans la logomachie. Le danger des rappels d'analogies tirées à pleines mains d'une lecture exceptionnellement vaste, c'est le piétinement en rond. Knight s'en tirera-t-il sain et sauf? On n'en est pas d'abord certain. Il y parvient grâce à un propos ferme, à un but clairement conçu, à une démarche ordonnée. La richesse de son observation exige une attention opiniâtre. Son manque voulu de cernes, son sens de la vie poétique supérieure à la lettre d'opérations excessivement claires — disons-le, sa subtilité, peuvent décontenancer le lecteur trop prompt. Il faut le suivre, sans quoi l'on est perdu, jusqu'à la généralisation de sa thèse à tout le théâtre de Shakespeare dont il propose une véritable dialectique. Ne serait-ce qu'en nous stimulant à repenser Shakespeare d'ensemble, il est profitable. Mais il faut y mettre du sien. On n'est pas entraîné — ni gêné — par la variété ou le pétillement de l'écriture. Il ne s'embarrasse pas de joliesses, d'entrées en matière. Il dresse un procès-verbal de recherche; il aligne des faits, honnêtement et simplement.

Dans *Hamlet Father and Son* (Oxford University Press, 1955, 197 p., 15/), au contraire, P. Alexander a poli la forme pour un public de conférences. Des digressions, des remarques montées sur socle, des anecdotes, des épigrammes. L'auteur, comme la foudre, aime les pointes mais bondit sur elles parfois au ralenti. Sans rendre de tout le livre un compte parfait, le titre aide à le comprendre. Hamlet père et fils représentent deux générations fort dissemblables, affrontées et combinées pour réaliser dans le second un être riche et harmonieux. C'est du moins ainsi que je l'entends et le relie à l' « homme complet » dont l'auteur policier Chandler, ô surprise, fournit à l'auteur la définition. L'union en Hamlet de « la sagesse instinctive de l'antiquité et de ses passions héroïques » avec la « sagesse méditative des époques suivantes » ne serait qu'une façon de définir l'être humain incorporé par Shakespeare à une action tragique, et dont après tant d'autres il a cherché et trouvé la clef. Dans cette recherche consiste le travail, très intéressant, d'Alexander. Il proteste contre la définition du personnage principal donnée au début du film de Laurence Olivier : « Un homme qui ne savait pas se décider », et soutenue en porte-à-faux par une citation qui ne rend pas de

la pièce un compte profond et vrai. Pour Alexander, y voir une suite de catastrophes causées par l'hésitation, c'est être trompé sur le sens de la *catharsis* et de l'*hamarthia* (défaut grave entraînant les malheurs du personnage tragique) selon Aristote. S'appuyant sur des exemples qui paraissent convaincants (1), il prétend au contraire que les grands tragiques grecs et anglais, Shakespeare tout le premier, sont inspirés par le spectacle des vertus de l'homme, non de ses faiblesses. La catharsis aurait alors pour cause une victoire de l'homme sur ses erreurs et ses infortunes, une maîtrise active et tonique. La tragédie serait une « consécration des éléments communs de la vie morale de l'homme », une occasion pour le héros d'arriver à son achèvement. Plusieurs observations de ce dernier commentateur, et qui paraissent nouvelles, fortifient sa position dans le cas de *Hamlet*.

Plus ponctuel que le printemps, voici le N° 8 du *Shakespeare Survey* (Cambridge University Press, 1955, 180 p., 18/). Depuis l'an dernier, dans chaque tome, la plupart des articles sont et seront assemblés autour d'un motif central : en 1956, *Hamlet*; en 1957, les pièces romaines. Cette année, il s'agit principalement des comédies.

Plusieurs contributions s'écartent de ce thème. Par exemple la deuxième tranche de l'important exposé de l'attitude actuelle vis-à-vis du texte shakespearien, commencé l'an dernier par J. Dover Wilson, et la revue des travaux récents sur le texte de *Roméo et Juliette*. Ou l'essai où I. A. Shapiro conjecture, s'appuyant sur une analyse nouvelle de l'écriture, que le manuscrit de *John a Kent* de Mundy serait sensiblement plus ancien qu'on ne l'avait cru; ce qui permettrait de changer aussi la date de son *Thomas More* où certains ont cru que Shakespeare a mis la main, de même que celle du *Faust* de Marlowe; et qui donnerait aussi à se demander si le *Songe d'une nuit d'été* n'aurait pas subi l'influence de *John a Kent*; sans parler d'autres questions qui ne concernent pas directement Shakespeare. J. Briley discute un document inédit relatif à l'acteur Alleyn. Enfin R. Walker traite du rôle des astres dans le théâtre shakespearien et de leur importance à la scène.

Passons aux comédies. J. M. Nosworthy veut établir que la diversité de styles qui frappe dans *Cymbeline* ne prouve pas que Shakespeare n'en soit pas intégralement l'auteur, mais bien le contraire, puisque ces styles se retrouvent en différents endroits

(1) Mais est-ce bien voir *Œdipe roi* que de ne pas le dissocier d'*Œdipe à Colone?*

de son œuvre : c'est la thèse de l'introduction à la même pièce examinée plus haut. On remarquera encore une revue des travaux du dernier demi-siècle relatifs au sens et au but des comédies shakespeariennes; des articles sur *Mesure pour mesure, Troïlus et Cressida, Comme il vous plaira,* propres à réorienter l'interprétation de ces trois pièces; un autre sur la prose comique de Shakespeare, et deux sur la mise en scène des comédies. Enfin la relation de plusieurs représentations récentes, et une revue nourrie des études shakespeariennes pendant l'année écoulée. On comprendra que *Shakespeare Survey* soit maintenant une institution établie, qu'il soit cité par tous les critiques et commentateurs dont il est question dans cette chronique, et qu'on en attende avec un intérêt soutenu chaque livraison nouvelle.

Quittons la critique proprement dite pour un guide avoué de la mise en scène de Shakespeare : *Shakespeare and the Young Actor*, par G. Boas (London, Rockliff, 1955, 138 p., 16/). Un guide pour préparer des représentations d'amateurs, et qui apporte à son travail la fraîcheur, l'entente et les soins de l'amour. G. Boas dirige une grande école secondaire de garçons. Il fait jouer tous les ans à ses élèves une pièce de Shakespeare. Ces représentations sont devenues une manière d'événement, couru par un nombreux public et apprécié des feuilletonnistes. L'étude, au chapitre IV, de douze tragédies et comédies est le fruit d'une précieuse expérience, et déjà le modèle ou la suggestion qui pourront susciter d'autres tentatives. Ce guide est amusant au surplus. Sur la mise en scène, les répétitions, la diction, la musique, il donne au directeur de spectacle comme à l'acteur des conseils avertis et pratiques. En appendice, un échantillon de tableau analytique succinct pour constituer la feuille de route du metteur en scène; et le nombre de lignes, ou de vers, par pièce, à réciter par chaque personnage, dans l'hypothèse de coupures qui réduisent la durée du spectacle à deux heures trois quarts environ. Les trois premiers chapitres sont consacrés à l'interprétation de Shakespeare entièrement masculine; plus précisément, par des jeunes gens. H. Granville-Barker avait montré comme les rôles féminins de Shakespeare sont bien écrits pour être tenus par de jeunes garçons. Ce fut l'habitude jusqu'en 1660. Boas exagère en refusant d'admettre que des actrices soient mieux qualifiées pour ces rôles. Mais, à sa flamme persuasive, on devine quel entraîneur il doit être sur les planches : « Soyez poli, sympathique et confiant, conseille-t-il au metteur en scène; et amusez-vous. Si vous ne vous amusez pas, les acteurs non plus; s'ils ne s'amusent pas, le public non plus. »

Ainsi Boas, professeur et metteur en scène, définit par le biais du théâtre les ressorts d'un bon enseignement : savoir s'amuser pour préparer, en les amusant, ses élèves au grand jeu de la vie.

J. Vallette.

Thomas Wolfe et l'Europe, par *G. M. Reeves, Jr.* (Paris, Didier, 1955, 158 p.). — On ne peut manquer de remarquer chez Wolfe le thème insistant d'une conscience et d'une inquiétude américaines. Il a aussi critiqué son pays par rapport à une idée mi-expérimentale, mi-visionnaire de la culture européenne. Les deux tendances pourraient trouver leur point de contact dans le fait que la culture américaine est « dépendante, par l'histoire, de la culture européenne ». Ce livre veut montrer que Wolfe est aussi important historiquement que littérairement, en explorant en bon ordre ses rapports avec l'Europe et leurs répercussions dans son œuvre.

Le viking, par *E. Marshall*, trad. Castier (Paris, AFP, 1954, 464 p.). — IXe siècle. Ogier le Danois, Ragnar Lodbrog, Morgane la fée interviennent dans une histoire barbare, fantaisiste et distrayante où s'affrontent le vieux paganisme et le christianisme envahissant.

Les évasions célèbres de Colditz, par *P. R. Reid*, trad. Robillot (*Ib.*, *Id.*, 1955, 288 p.). — Une des bonnes relations de la vie de camp, morne et humiliante, et des évasions manquées, recommencées, réussies, qu'on ait publié ces dernières années. Ténacité, soin méticuleux du détail, sang-froid et bonne humeur, on les trouve ici chez tous les héros internationaux du récit.

L'arbre à fièvre, par *D. Rooke*, trad. Tranec (Paris, Corrêa, 1954, 253 p.). — Récit de la vie chez les Zoulous, dans la sauvagerie, d'une famille blanche. Gêne, lutte contre les animaux dangereux, cruauté, folie, persistance, en épisodes bien racontés.

La matrice, par *T. E. Lawrence*, trad. Etiemble (Paris, NRF, 1955, 285 p., 600 fr.). — Lawrence, engagé dans l'aviation comme simple soldat sous le nom de Ross, avait pris de nombreuses notes sur sa vie nouvelle en vue d'un livre qu'il annonçait à des amis et qui vient seulement de paraître au complet en Angleterre, et en France presque aussitôt après. La matrice, c'est le moule où l'on frappe la monnaie et aussi celui d'où les hommes sortent calibrés. Il est nécessaire de lire ce livre pour mieux connaître Lawrence et pour comprendre, éloge et critique, comment il juge les rapports de l'individu et de la vie militaire.

La tourmente jaune, par *L. Shaw*, trad. Leclerc (Paris, Plon, 1955, 621 p., 1.200 fr.). — Document « sur la vie et sur l'âme chinoises », oui. Echantillons d'humanité dans une rue de Pékin. Mais surtout tableau de l'occupation japonaise, qui pourra susciter chez le Français mainte réflexion et réveiller sa mémoire.

Le livre de la sagesse et de la folie, par *J. Custance*, trad. Bouscaren (Paris, Plon, 1954, 352 p., 600 fr.). — Autobiographie d'un aliéné guéri, présentée par C. G. Jung, circonstanciée, et renfermant une part d'interprétation : l'analyse de ses états, dit l'auteur, confirme les théories de Freud. Etats extrêmement opposés, d'exaltation et de dépression alternées, où l'élément sexuel est mêlé intimement. La description de la vie à l'asile est triste : terreur fréquente, voisins déprimants, consignes durement appliquées, jusqu'aux mauvais traitements qui empirent la maladie. Document d'un intérêt peu commun à tous égards.

Le prix de l'amour, par *A. Hayes*, trad. Bay (Paris, Stock, 1955, 197 p., 420 fr.). — Analyse minutieuse et torturée d'un amour, qui dure un an, entre un homme de 40 ans et une jeune femme de 22. A New York. Dépasse, en sérieux et en profondeur, tant d'autres histoires semblables par le thème général. Non indigne de figurer parmi de mémorables récits qu'a suscités la succession pour ainsi dire fatale du désir, de la souffrance et de l'échec dans la recherche d'une impossible permanence.

Mon hôpital dans le désert chinois, par *B. Spencer* (Paris, Julliard, 1955, 255 p., 750 fr.). — Dans le Gobi, voisine de la Grande muraille, il y a une ville dans une oasis :

Sandan. Après la guerre y arrivait un jeune ménage néo-zélandais, lui chirurgien, elle infirmière, envoyés par une société internationale pour y diriger un hôpital. Il fallut d'abord le construire, tout en démarrant les soins et en formant un personnel. Rude tâche dans une population misérable et ignorante, mais aussi dans un pays aux paysages et aux monuments prestigieux. De tout cela portent témoignage un récit vivant et simple, traduit avec le talent ordinaire et peu commun de G. Rives, et d'attrayantes photographies.

Bamboo, by R. O. Bowen (127 p.); **Out of the Red Brush**, by K. Daugherty (144 p.); **Love Trap**, by L. White (126 p.); chac. : 25 c. — **The Jungle Seas**, by A. A. Ageton (253 p.); **Your guide to Financial Security**, by S. Margolius (191 p.); chac. : 35 c. — **Love is a Bridge**, by C. B. Flood (349 p.); **The Creative Process**, ed. by B. Ghiselin (251 p.); **The Teachings of the Compassionate Buddha**, ed. by E. A. Burtt (247 p.); chac. : 50 c. — Tous : N. Y., NAL, 1955. — 1. Un marin pris entre un amour indigène et son bateau. 2. Roman vécu des paysans de l'Ohio. 3. Poussé au crime par l'avidité et la jalousie. 4. La guerre et l'amour dans le Pacifique sud. 5. Comment dresser votre budget, placer, vous assurer. 6. Un mariage d'amour, protégé par la richesse, détruit par l'orgueil. Best seller de bonne qualité. 7. Le génie au travail, décrit ou expliqué par 38 artistes, écrivains, penseurs, savants (H. Poincaré, Einstein, Mozart, Van Gogh, Ernst, Cocteau, Valéry, Yeats, etc.). 8. Textes de base du bouddhisme. — Ces deux derniers intelligemment conçus et présentés.

Room Clerk, by H. Gold (175 p.); **The Final Hours**, by J. S. Carreno (191 p.); **River in my Blood**, by R. Bissell (160 p.); **Revolt in 2100**, by R. A. Heinlein (192 p.); chac. : 25 c. — **Street of the Barefoot Lovers**, by J. Foster (207 p., 35 c.). — **The Complete Stories of E. Caldwell** (544 p.); **Good Listening**, by R. D. Darrell (210 p.); **New World Writing 7** (252 p.); chac. : 50 c. — Tous : N. Y., NAL, 1955. — 1. Une femme convertit un « dur » de quartier populeux. 2. Le plaisir effréné, à la poursuite de l'amour, dans une grande ville. 3. Le roman aventureux de la rivière Monongahela. 4. Un « science fiction » par un maître du genre. 5. Vie insouciante, latine et chaude d'une place de Mexico. 6. Une véritable occasion : toutes les nouvelles de ce nouvelliste prolifique. 7. Conseils sur l'appréciation de la musique, avec des revues rapides des compositeurs et des genres de tous les temps, et une liste des meilleurs enregistrements. 8. Entre autres, dans la dernière livraison de cette intéressante revue internationale. : 7 nouvelles, une pièce, un fragment d'autobiographie de J. Lehmann, 3 essais critiques, des échantillons de poètes brésiliens et de 10 jeunes poètes anglais, 2 nouvelles et 7 lettres de Dylan Thomas avec un portrait en couleurs du poète, et des dessins humoristiques.

De Descriptione Temporum, by *C. S. Lewis* (Cambridge Univ. Press, 1955, 23 p., 2/6). — Leçon inaugurale du nouveau professeur de littérature anglaise du moyen âge et de la Renaissance à Cambridge. Agréable à lire par l'humour et les grâces académiques, un peu dans la tradition de Quiller-Couch (mais Q. était supérieur par l'impersonnalité). Stimulant pour l'esprit. Sujet : entre nous et l'antiquité, où placer le fossé-frontière dans l'histoire de l'Occident? Réponse, après élimination d'autres possibles : dans la période qui nous sépare de l'époque de J. Austen et de W. Scott. Soutenue par une grande culture et par des vues ingénieuses : Lewis trouve à dire du nouveau sur les incidences psychologiques de la machine.

Swift, by *J. M. Murry* (London, Brit. Council and Longmans, 1955, 44 p., 2/). — L'auteur du récent livre sur Swift signalé ici était tout désigné pour écrire ce n° 61 de « Writers and Their Work ». Presque 20 p. de biographie. Puis des considérations plus brèves, mais essentielles sur l'homme, son énigme, le point de vue historique nécessaire sinon pour le comprendre, du moins pour l'interroger.

The Young Traveller in Italy, by *D. Raymond* (*Ib.*, Phœnix, 1955, 159 p., 8/). — Comme les précédents de la même série, celui-ci, sous le couvert de la fiction héritée du *Voyage en France de deux enfants*, esquisse les grands traits d'un tour en pays étranger. L'esquisse est d'autant plus sommaire qu'il s'agit de l'Italie. Mais elle est charpentée et nette.

Wales for Everyman, by *H. A. Piehler* (*Ib.*, Dent, 1955, 252 p., 7-6). — C'est un guide, il est conçu comme tel. 8 cartes en couleurs. Des conseils sur la manière de voyager à pied, à bicyclette, en voiture, en bateau, dans le pays de Galles.

Un résumé historique. Un glossaire des noms de lieux avec prononciation figurée. Enfin description de 12 excursions de 100 à 200 milles, qui d'ailleurs mordent sur les comtés anglais limitrophes. Plein de faits, d'indications pratiques. Facile à porter dans la poche. Utile.

North Wales, by *H. L. V. Fletcher* (*Ib.*, Hodder and Stoughton, 1955, 250 p., 15/). — Plus gros que le précédent. Une carte et 85 photos hors texte, attrayantes par la variété. Le sujet et le point de vue aussi sont différents. Il ne s'agit que des 6 comtés du nord du pays de Galles, pris de l'angle historique et anecdotique, et la forme de répertoire alphabétique des noms de lieux, dans chaque comté, est tout indiquée. Il ne fait pas double emploi avec l'autre, et il a comme lui sa nécessité.

Night Rider, by *R. P. Warren* (*Ib.*, Eyre and Spottiswode, 1955, 454 p., 13/6). — Il y aurait une thèse à faire non tant sur le roman historique américain que sur l'histoire des Etats-Unis dans le roman américain. Warren serait l'un de ses principaux représentants. Il s'agit ici de la révolte anarchisante, dans le Kentucky, au début du siècle, des planteurs de tabac mécontents. Si ce n'était qu'une histoire à la Poujade, l'intérêt, d'ailleurs grand et dramatique, s'en bornerait là. Mais il y a le cas de Percy Munn, pris entre deux femmes, intègre au début puis désintégré par la pratique de la violence qui lui devient un besoin et fait que sa tête est mise à prix. Il y a surtout, peut-être, une généreuse vitalité dans le talent de l'auteur qui distribue à poignées les variétés d'hommes, dans un milieu pour nous peu familier, et leurs variétés de langage et de style, jusqu'à en prendre à son aise avec l'action quand il s'absorbe et s'attarde en chemin. On s'attarde volontiers avec lui, et l'on émerge la tête bruissante de cette histoire, ou moralité-fresque, d'un homme perdu par l'orgueil.

Ben Jonson of Westminster, by *M. Chute* (*Ib.*, Hale, 1955, 380 p., 18/). — Par ses deux livres précédents sur Chaucer et sur Shakespeare, dont on a rendu compte ici, M. Chute s'était révélée érudite et non moins bon écrivain : les deux choses ne vont pas toujours ensemble. Elle raconte aujourd'hui l'auteur de *Volpone* et de bien d'autres pièces aussi inconnues du Français moyen que cet auteur lui-même. Destinée et personnage exceptionnels : un maçon devenu l'un des grands dramatistes anglais; un être exubérant, aux mille métiers, bourré de défauts, peu commode, pittoresque dans un âge qui l'était aussi. M. Chute le peint à sa manière, c'est-à-dire inextricablement mêlé à son époque. Excellente vulgarisation, amusante et nourrissante. Le goût du fait vivant : entre mille autres, la coutume à Westminster de laisser les élèves faire un somme, la tête sur le pupitre. Ce qui n'était que noms dans la poussière des manuels se lève, accroche à une réalité restituée : Camden, Quintilien, Vives, et tant d'autres, dans un panorama qui comprend la Cour, d'Elisabeth à Charles Ier; l'école de Westminster; le monde des lettres, turbulent, plein de querelles intestines; la prison qui menace toujours la liberté de penser et d'agir. On voudrait voir, à sa place dans la bibliographie, le Français Castelain, auteur d'un gros livre sur B. Jonson.

Collected Poems 1954, by *C. Day Lewis* (*Ib.*, Cape, 1954, 370 p., 21/). **A Shot in the Park**, by *W. Plomer* (*Ib.*, *Id.*, 1955, 60 p., 7/6). — Deux livres de poèmes inégaux en importance. On avait signalé ici, en 1948, les *Collected Poems* 1929-36 et les *Poems* 1943-47 de Day Lewis, en 1953 son *Italian Visit*. La matière de tous ces recueils est maintenant réunie en un volume digne d'elle, et qui permet de se rendre compte comment ce poète, un de ceux qui s'imposent depuis longtemps dans son pays, est arrivé à développer, sinon à renouveler ses thèmes et son style dans un sens personnel. Il y aurait trop à dire sur lui pour qu'on n'attende pas une plus séante occasion. De Plomer aussi le *Mercure* avait parlé. Sa province et son instrument sont plus modestes, mais bien à lui. Il exprime un humour un peu gouailleur, sur des thèmes de romances et de ballades à petits sujets et à personnages médiocres d'époque. Laquelle? Celle de vignettes de contes moraux du siècle dernier. Le ton est prosaïque subtilement, avec des jeux de rythmes et de mots aigus qui donnent une poésie authentique à voix de fausset, à faux sérieux, comme on en trouve parfois chez Courteline et chez Franc-Nohain. Parfois un pathétique discret, assez unique. Le charme de Plomer est réel, insinuant, invite à entrer dans le jeu et se définit malaisément.

Masters of Modern Art, ed. by *A. F. Barr*, Jr. (N. Y., Museum of

Modern Art, 1954, 240 p., 15 dollars). — Le Musée d'art moderne de New York vit dans, par et pour le milieu artistique et humain de notre temps. Dans, en se soumettant à tous ses courants caractéristiques. Par, en le représentant sous ses plus remarquables aspects. Pour, en lui offrant l'image et la conscience de lui-même. Peinture, sculpture, gravure, architecture, ameublement, photographie, cinéma, tous les arts qui s'adressent à la vue concourent à ses collections en leur qualité à la fois esthétique, documentaire, sociale. Il y a quelques années le Musée publiait un choix des peintures et des sculptures modernes et contemporaines qui peuvent faire son orgueil et l'envie des autres. On en a parlé ici. Pour le 25e anniversaire de sa fondation, il reproduit 356 échantillons choisis entre des milliers. La plupart sont de grande dimension, beaucoup hors-texte, tous d'irréprochable qualité, surtout les 77 en couleurs. On se rend compte de l'importance de la couleur chez certains, p. ex. Mondrian, qui reste à peu près mort en noir. Monument sans égal, ce semble, et digne reflet de l'art de notre époque. Quel Français se défendra d'un petit pincement de cœur en contemplant là les pièces maîtresses sorties de chez nous, à commencer par le Douanier et à finir par Picasso, sans oublier l'entre-deux? Le texte commente à loisir l'illustration, d'un point de vue technique aussi bien qu'historique (l'anecdote nourrissante n'est pas dédaignée), et de façon à suggérer des notions classées et cohérentes d'un domaine dont la proximité prête à confusion pour le profane, même s'il est curieux et de bonne volonté. Confusion encore accrue par son caractère international. On admirera comment les auteurs, chacun spécialiste de son sujet, ont résolu — en fermeté, en souplesse — les problèmes d'exposition et de distribution. Quatre grandes divisions : 1. peinture, sculpture, dessin, gravure; 2. photographie; 3. film (p. 208, Garbo ressemble bizarrement à Dietrich); 4. architecture, arts décoratifs, utilitaires, publicitaire. La première partie occupe les trois quarts de l'ensemble. La matière n'est ordonnée exclusivement ni par pays, ni par écoles. Là où les courants débordent les frontières, on les suit. Là où, dans tel ou tel pays, se fait jour un corps de tendances distinctifs, on l'isole. Bien entendu, la part irréductible des individus est respectée : l'un des plus grands services que rend ce magnifique volume est d'expliquer ce qu'ont voulu faire les artistes. Ce qu'ils ont fait s'offre à notre goût, sans guère de commentaire critique. La tâche des auteurs s'arrête là. Le reste concerne ce qui de nous-mêmes doit entrer dans notre culture, et pour quoi ce livre sera une introduction, souvent une révélation, toujours un aliment, d'un prodigieux intérêt.

Rembrandt. — Sickert. — By *A. Bertram.* — Chac. : London, Studio, 1955, 64 p. — On a déjà présenté ici de ces petits volumes édités par Bertram, chacun pourvu d'une introduction, de notes sur les illustrations, de rappels biographiques et bibliographiques, et dont la majeure partie consiste en 48 ou 49 reproductions hors-texte. Excellente formule. Travail bien fait. Illustrations pl. page, très bonnes surtout sous un format aussi réduit, et pas une en couleurs, Dieu merci. Les introductions offrent un résumé de connaissances et de réflexions qui fait qu'on ne saurait les négliger; peut-être éminemment dans le cas de Sickert, peintre considérable et mal connu chez nous.

Mantegna, by *E. Tietze-Conrat* (*Ib., Phaidon*, 1955, 258 p., 220 ill. hors-texte dont 8 en couleurs, 42/). — Dernière parue des monographies qui font à si juste titre la réputation des éditions Phaidon. Deux cent-vingt excellentes photos pleine page attirent tout d'abord l'attention. Huit sont en couleurs, toutes bonnes pour un vif rappel des originaux, et remarquables celles du palais de Mantoue. Tout ce qui subsiste de l'œuvre de Mantegna peintre, dessinateur et graveur est là, sans compter nombre de reproductions d'échantillons controversés et de spécimens d'autres artistes, nécessaires pour les comparaisons. Un catalogue raisonné accompagne les illustrations, ainsi qu'un catalogue des œuvres de Mantegna qui n'ont pas subsisté. De celles-ci, les unes ont disparu il y a trop longtemps pour qu'on pût les photographier; on peut parfois en donner une idée hypothétique, indirecte, au moyen de dessins ou de gravures. D'autres, comme les peintures de Padoue, dont il ne reste que quelques beaux fragments depuis la guerre, figurent ici entièrement. L'introduction suit la carrière de Mantegna œuvre par œuvre, en discutant les dates de beaucoup d'entre elles, en notant les influences probables ou reconnues — p. ex. Donatello, ou sans doute Castagno en matière de raccourci, capital pour

le Mantegna du *Christ mort* —, en montrant les progrès de l'artiste dans la représentation de l'espace. En parlant aussi de l'homme, peu commode, et de la sagesse accommodante du prince de Mantoue, Louis de Gonzague; à cette occasion, des pages intéressantes sur la condition des peintres de cour. Sans oublier Mantegna portraitiste et graveur, sujet sur lequel Tietze-Conrat est une autorité. Une œuvre aussi amputée que la sienne, dit notre auteur, subsiste par l'esprit qui en est indestructible. Félicitons-nous, Français, d'en avoir conservé une si grande part.

Women of the Streets, ed. by *C. H. Rolph* (*Ib.*, Secker, 1955, 264 p., 21/). — Aucun roman dans ce livre consacré à la prostitution à Londres. C'est le résultat d'une enquête demandée par le Conseil britannique de biologie sociale et menée avec autant de rigueur scientifique et de sérénité que de bon sens, de franchise et d'humanité. L'enquêteuse a rapporté le cas de soixante-neuf prostituées parmi lesquelles elle a su se faire des amies, et choisies dans des zones et des circonstances aussi différentes et caractéristiques que possible. Ainsi traité, ce sujet d'un haut intérêt suscitera une réflexion nourrie de quantité de faits clairement classés et présentés sans illusion : beaucoup de ces femmes exercent leur métier par libre choix, ce qui ne veut pas dire qu'elles n'aient pas leurs misères, leurs délicatesses, leur code moral. Les aspects judiciaire et sanitaire de l'enquête ne sont pas oubliés. On ne saurait être mieux informé qu'ici de ce côté de la vie anglaise.

Livres reçus. — **Seule dans le parc**, par C. Phillips, trad. Fournier-Pargoire (Paris, AFP, 1954, 285 p.). — **Chin-Fou ou la cuisine du diable**, par D. Smith, trad. Moliné (Paris, Calmann, 1955, 249 p.). — **Escale à Orly**, par C. Riess, trad. Rosenthal (Paris, NRF, 1955, 249 p., 590 fr.). — **Les chevaux de bois d'Amérique**, par N. Levinson, trad. Thomas (Paris, Julliard, 1955, 205 p., 540 fr.). — **Le vertige de minuit**, par H. Hostovsky, trad. Manoll (Paris, Laffont, 1955, 306 p., 690 fr.).

The New Statesman and Nation, 2.4-21.5. — *Séries :* Revue des nouvelles; Arts, spectacles, BBC; Sagettes; Poèmes; Victimes; Correspondance; Concours (2.4-21.5). Bandoeng (23-30.4). Chine en uniforme (7-21.5). — *2. 4:* Bevan-Attlee. La guerre de Radford. Réunions du dimanche. En Chine. Ile d'ivoire. Le philosophe Moore. *9.4 :* Churchill-Eden. Socialisme et sécurité-vieillesse. En Asie. E. U. et Bevan. Engrais. Esquisse indienne. A. Huxley. *16.4 :* Chances électorales Labour. Stevenson et la Chine. Les enfants et la troupe. Tribunaux anglais. Ouvriers aux E.-U. France-Afrique du Nord. L. Strachey. *23.4 :* Invités russes. La grève. Einstein. Billy Graham. Un député. D. H. Lawrence. *30.4 :* 12 divisions allemandes. Manifeste Labour. Un grand jour à Stratford. Femmes Labour. Libye. Claudel. *7.5 :* Dulles et Diem. Deakin. Les élections (2 art.). La grève. Tolérance des lois. Ecoles du dimanche socialistes. Vermine et pomme de terre. *14.5 :* Occident embarrassé. Labour et votes ruraux. TV et élections. Priestley et les partis. Franco et la monarchie. Migrations et logement. Courses dangereuses. A Chypre. L'Europe et les Turcs. *21.5 :* Danger tory. Dégagement nécessaire Est-Ouest. Politique coloniale. Allemagne de l'ouest. TV et élections. Crépuscule du dieu. Foi et raison. Yeats.

The Listener, 31.3-19.5. — *Séries :* Contrôles automatiques (31.3-7.4). Notre prochain (31.3-14.4). Romans; Poèmes; Arts, spectacles, BBC; Correspondance (31.3-19.5). Churchill-Eden (7-14.4). La police (14.4-19.5). Budget : Butler et Gaitskell; La révolution en URSS (21-28.4). Valeurs occidentales (21.4-19.5). Formose (28.4-5.5). Elections (5-19.5). — *31.3 :* France-Allemagne. Poujade. Armement allemand. Lettres en URSS. Enfance coupable aux E.-U. Le poète. Humanité victorienne. *7.4 :* Soudan. Importance du capital. Architecture moderne. Klee et l'art anglais. Les eaux du Pas-de-Calais. O. Schreiner. *14-4 :* Roosevelt. Asie du S. E. Pakistan. Portugal. Lawrence posthume. Andersen. L'inévitable en histoire. *21.4 :* Japon. Bandoeng. Venise. Instruction religieuse. Le romancier moderne. *28.4 :* Nouvel équilibre des pouvoirs? Jeunesse allemande. Heures de travail. Einstein. Claudel. Th. Hardy. *5.5 :* G. B. et unité européenne. Franco. Bandoeng. Ethiopie. BBC et VHF. Subventions agricoles. Stalingrad. Origines de Rome. *12.5 :* Besoin d'exporter. Allemagne. Espagne. Liberté de l'artiste. La comtesse Tolstoï. Les Kazaks. Au jardin. *19.5 :* Changement à Washington. La Nouvelle Delhi. Les bonnes manières. Dessin anglais. En captivité. Réalisme en littérature.

The Kenyon Review, Spring 55. — 3 nouvelles. Poèmes. Dylan Thomas. Cunninghame Graham. Théâtre. Livres.

La revue des lettres modernes, février 55. — La mort et Bernanos (G. Gaucher). Situation de Dos Passos (G.-A. Astre). Gœthe et Valéry (F. Garrigue). Faust au XVIIIe siècle (C. Dédéyan).

The Paris Review, Spring 55. — 4 nouvelles. Poèmes. Chronique. La littérature d'imagination.

Confluence, déc. 54. — Fin du dialogue international sur la loyauté. Début d'un autre sur la religion.

Books Abroad, Autumn 54. — Littérature russe moderne. Lettres scandinaves. Nexo. Vienne. Pascoaes. W. Lucas. Revue des lettres étrangères.

Asia, March 55. — La science et Asoka Problème du savant. Bouddhisme. Un *stoupa* à Ceylan. Tranche de roman tibétain. Etudes vietnamiennes et indiennes. — J. V.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

MOLIERE. — Editer Molière est une tâche deux fois malaisée. Il est malaisé d'établir le texte; il est malaisé, lorsqu'on doit en venir à interpréter, de trouver une formule d'interprétation qui ne conduise pas à des contradictions pires que l'obscurité.

Molière lui-même s'était fort peu intéressé à l'impression de ses pièces. Les éditions originales, que l'on doit regarder comme les plus proches de sa pensée, sont fautives. Les éditions postérieures, plus soignées, sont suspectes. Un zèle inconsidéré sabote les textes aussi bien que l'incurie ou l'infidélité. Entre tant d'écueils, l'éditeur moderne doit avoir les qualités d'un navigateur : René Bray alliait à la science un jugement pondéré et du tact (1).

Le moyen d'expression de Molière était le jeu et non l'écrit, la scène et non le livre. Du livre il ne faisait qu'un procédé de fixation; encore ne se décida-t-il à y recourir que pour défendre sa création et ses droits contre les contrefacteurs. Ce trait amena René Bray — au cours des travaux d'élucidation qui l'occupèrent, non pas exclusivement mais continûment, durant un quart de siècle — à prendre le contrepied d'une pratique invétérée.

Traditionnellement, disait-il, on traite en homme de lettres celui qui fut au plus haut point, et essentiellement, un homme de théâtre. Faut-il donc s'étonner des malentendus, des contresens, des incompatibilités, des impasses de toutes sortes qui encombrent à son sujet la critique? Et peut-on encore espérer que les commentateurs parviennent à s'en tirer par les moyens habituels, alors qu'ils s'y sont évertués en vain depuis deux siècles et demi? Pour

(1) René Bray : *Molière homme de théâtre*, Paris, Mercure de France, 1954. *Œuvres complètes de Molières*, édition établie, présentée et annotée par René Bray et par Jacques Scherer et précédée d'une étude de Dussane sur « Molière à la scène ».

avoir raison de ces difficultés, concluait-il, attaquons-les sous un autre angle; attachons-nous une bonne fois à reconnaître toutes les conséquences qu'impliquent les conditions et circonstances matérielles et morales du théâtre, qu'entraîne pour Molière lui-même sa situation d'acteur, de metteur en scène et de chef de troupe.

Il n'était pas homme à se contenter d'ouvrir un passage pour laisser aux autres le soin de l'éprouver. Son livre sur *Molière, homme de théâtre* est, si l'on veut, un manifeste; c'est aussi l'exposé des résultats acquis par cette méthode et d'après ces principes d'enquête et d'analyse. Il a inventorié, ordonné et hiérarchisé les faits selon une formule plus efficace, il a cherché dans les servitudes théâtrales et scéniques les causes véritables d'effets que l'on s'acharnait sans succès à éclairer par quelque doctrine, il a expliqué les singularités de la création, ou beaucoup d'entre elles (les dénouements, par exemple), par la réalité d'un vivant qu'il rétablissait à la place de la figure conventionnelle que, par erreur sur la personne, nous avions coutume de supposer.

L'ouvrage a fait beaucoup de chemin depuis dix-huit mois qu'il a paru. Si plusieurs ont accueilli tout de suite avec chaleur la libération qu'il apportait, d'autres s'étaient montrés plus réservés en attendant la réaction des spécialistes. Et maintenant les spécialistes, à mesure qu'ils en approfondissent l'étude et en mesurent mieux la fécondité, s'inclinent devant la rigueur de la démonstration, la richesse de l'érudition et la sûreté du bon sens. René Bray craignait d'avoir à se battre pour défendre ses idées; il se trouve qu'en réconciliant deux partis jusqu'alors affrontés, le monde universitaire et le monde du théâtre, elles se sont imposées.

●

Toutefois, au moment où parut le volume, M. Emile Henriot sut poser une question embarrassante : si Molière n'est pas fait pour être lu, si on le méconnaît du moment où on le cherche dans un livre au lieu d'aller le voir jouer, à quoi bon se donner tant de mal pour l'éditer? Déjà, René Bray avait procuré une édition des *Œuvres complètes;* il n'avait pas encore aggravé son cas en publiant celle du Club du Meilleur Livre, beaucoup plus approfondie et dans le sens de l'établissement et dans le sens du commentaire.

M. Emile Henriot a beau jeu de rappeler que, de fait sinon de

droit, c'est Molière lu bien plutôt que Molière joué qui a imprégné l'esprit français et la culture universelle. Sans doute le second Molière demeure-t-il, aujourd'hui encore, le plus vivant de nos dramaturges, et celui auquel sont revenus sans cesse les rénovateurs de notre scène les plus ardemment modernes; mais peu de gens vont au théâtre, et rarement.

La scission entre les deux Molière remonte fort loin. On faisait observer dernièrement qu'elle remonte à l'époque même où Molière est devenu classique, c'est-à-dire aux premières générations qui ont suivi la sienne : l'enseignement et la critique étaient alors, pour le principal, entre les mains d'hommes qui ne disposaient que de l'imprimé, les spectacles leur étant interdits, — les prêtres.

Le changement apparaît jusque dans la physionomie des livres. Molière mort, elle dérive encore pendant un demi-siècle soit des éditions publiées de son vivant, soit du recueil de 1682 : les gravures traduisent la mise en scène, les costumes de scène, les jeux de scène; l'illustration demeure conçue en fonction du théâtre même lorsque l'illustrateur se contente d'imiter ses devanciers. Puis, après un temps mort qui répond peut-être à quelque lassitude — significative — du public, la mode change : dans l'édition qu'illustre Boucher en 1734, ce n'est pas seulement le style qui se renouvelle, c'est l'artiste qui se détourne et se désintéresse de la scène, et traite chaque pièce comme il traiterait un roman; il exprime une société qui désormais voit en Molière ou du moins qui voit en lui un écrivain qu'on lit.

René Bray voulait-il vraiment abolir une tradition de lecture plus de deux fois séculaire? Toute œuvre appelée à survivre a vite fait de s'affranchir des circonstances de sa formation et même des volontés de son auteur pour s'engager avec désinvolture sur sa propre trajectoire : on n'arrête pas ce mouvement-là. Mais reconnaissons qu'il y a dans *Molière, homme de théâtre* quelques déclarations qui approchent du paradoxe. Ce sont celles que M. Emile Henriot n'a pas manqué de relever. René Bray redoutait la flexible ténacité des résistances que pouvait rencontrer sa méthode : il jugeait plus sûr de dynamiter que de ronger. Au lieu des labyrinthes où s'égaraient les commentateurs, il avait retrouvé la droite route; pour la rouvrir à la circulation il faisait sauter les obstacles qui l'obstruaient. Cette préoccupation l'amenait à nier, par exemple, que Molière « pensât » ou qu'il jugeât les personnages qu'il animait. Disons plus prudemment mais dans le sens même de sa thèse, que Molière ne formait pas et ne pesait pas ses idées de la même manière que pouvaient le faire

Retz ou La Rochefoucauld, voire Corneille, dans la paix et la liberté du cabinet : il pensait selon la technique de son métier, comme un peintre, un architecte ou un musicien, — à partir de conditions techniques beaucoup plus étroites et rigoureuses que celles qui régissent un écrivain assis à sa table, devant son papier, la plume à la main. Si ses héros sont vraiment des personnages de théâtre, créés à l'intention de tel ou tel acteur personnellement, selon les perspectives et la pesanteur propres à la scène, selon aussi les préséances internes de la troupe, etc., et non pas des porte-paroles, — la plupart des problèmes éternellement discutés à leur sujet ne sont que de faux problèmes qui s'effondrent. Ces vues peuvent ainsi rénover et la présentation des textes et l'art de les lire.

•

L'essai sur *Molière, homme de théâtre* concluait vingt-cinq ans de recherches et de réflexion. Les travaux d'édition que son auteur avait échelonnés pendant ce temps étaient finalement dépassés par les conclusions dont ils avaient été l'occasion. L'édition nouvelle du Club du Meilleur Livre est donc le vrai couronnement de l'œuvre du moliériste. Avec toutes ses annexes — commentaires, documents écrits, album d'iconographie —, elle doit tenir en trois volumes, imprimés sur papier bible et reliés. René Bray avait eu le temps, avant de mourir, de préparer pour l'impression les deux premiers tomes, soit environ les trois quarts des pièces (avec le dernier quart, le troisième tome doit grouper les poésies diverses, une série de documents et la partie la plus significative de l'illustration; on l'annonce pour l'hiver prochain, les deux premiers ayant paru en novembre et en avril). Après lui l'entreprise est poursuivie par M. Jacques Scherer, dont la thèse sur *la Dramaturgie classique en France*, qui fait autorité, traduisait dès 1950 des orientations analogues aux siennes; l'esprit reste le même.

Le texte est établi avec un soin scrupuleux, et rapproché autant que faire se pouvait de celui des éditions originales. Les éclaircissements ici méritent leur nom; ce sont bien des sources lumineuses dont les éclairages rendent aux textes leur relief et leurs proportions; ils sont disposés dans une introduction générale, fort importante à tous points de vue, dans des notices particulières en tête des pièces, aussi développées que le comportait chaque cas, enfin dans des notes, variantes et appendices rejetés

en fin de volume pour respecter la cadence du texte et le rythme de la lecture, et où les données les plus récentes de l'érudition sont utilisées sans pédanterie et sans ostentation.

Une innovation qui ne semble pas avoir jamais eu un équivalent dans aucune autre édition : Mme Dussane a composé pour le premier volume, en renfort au commentaire de René Bray, un historique de l'interprétation scénique et de la mise en scène depuis Molière jusqu'à Jean Vilar. Cette contribution d'un expert s'accorde admirablement avec le travail de critique et d'élucidation. L'étude est parfaitement neuve; personne n'aurait pu l'écrire avec autant de sûreté, de vie, de chaleur, de vigueur et de talent à la fois.

La typographie, la décoration, l'illustration, harmonisées dans le style du XVIIe siècle, à l'aide de documents originaux mais avec un goût qui exclut l'affectation d'archaïsme, font enfin, d'une édition excellente — et qui, avouons-le, nous manquait bien —, une édition charmante.

S. de Sacy.

Gautier de Coinci : Les miracles de Nostre Dame, publiés par *V. Frederic Kœnig;* in-16, LIV-178 p. (Coll. « Textes littéraires français », Droz à Genève, Giard à Lille). — Voici le début d'une entreprise propre à donner beaucoup de satisfactions aux spécialistes : une édition très érudite et tout à fait critique de l'œuvre de Gautier de Coinci. Ce premier tome ne comprend encore que le prologue et les chansons du premier cycle, avec le *Miracle de Théophile :* il aura donc une longue suite. Une précise et savante introduction, un appareil critique développé; mais pas de notes explicatives ni de traduction — dont les destinataires d'un tel ouvrage n'auraient que faire.

Bibliographie des œuvres de Clément Marot, par *C. A. Mayer;* tome I : manuscrits, tome II : éditions; 20×26 cm, 104 et 108 p., ill. (Coll. « Travaux d'humanisme et renaissance », Droz, Genève). — Remarquable travail d'érudition, et préface à toute édition critique de Marot que l'on voudra établir sérieusement.

Ronsard poète de l'amour, par *Fernand Desonay*, livre II, « De Marie à Genève »; 16,5×25,5 cm, 320 p. (Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, Palais des Académies, Bruxelles). **Les marginales latines de Ronsard sur un exemplaire d'Homère**, par *Charles-André Grouas* (tirages à part des revues « Quo Vadis » à Paris, « Synthèses » et « Le Thyrse » à Bruxelles). — M. Fernand Desonay poursuit une vaste enquête qui n'intéresse pas moins le lyrisme de Ronsard que sa biographie; ce deuxième volume accompagne le poète jusqu'à son âge de trente-huit ans. De son côté, M. Charles-André Grouas continue d'analyser les annotations latines de Ronsard portées sur un exemplaire de l'*Iliade* édité à Bâle en 1551.

Rémy Belleau : la Bergerie, texte de l'édition de 1565 publié avec une introduction, des notes et un glossaire par *Doris Delacourcelle;* in-16, 156 p. (coll. « Textes littéraires français », Droz à Genève, Giard à Lille). — Les dernières rééditions de la *Bergerie* datent de 1867 et 1878. On avait alors repris le texte de la deuxième édition (1572), très amplifié par rapport à l'originale, — très surchargé, pense le nouvel éditeur, qui préfère revenir à la fraîcheur du texte primitif. Celui-ci, dont il faut reconnaître qu'il intéresse surtout l'histoire de la langue, est présenté sans variantes, mais éclairé avec grand soin dans des notes et un glossaire développés.

Essai sur la vie et l'œuvre de Jean de la Ceppède, *poète chrétien et*

magistrat (1548-1623), par *François Ruchon;* 19×26 cm, 136p. (coll. « Travaux d'humanisme et renaissance », Droz, Genève). — Il semble bien que ce soit l'abbé Brémond qui le premier ait tiré La Ceppède de l'oubli où il était tombé avec la plupart des poètes situés entre la mort de Ronsard et l'avènement de Malherbe. Or celui-ci, incontestablement, a droit à un rang plus proche de l'éclatant que de l'honorable. M. F. Ruchon lui consacre un essai de vingt-cinq grandes pages; tout le reste du recueil est occupé par une anthologie de près de deux cents textes — sonnets des *Théorèmes* ou imitations des psaumes — qui permettent de juger vraiment de l'austère grandeur et de la solidité technique d'une poésie appelée à une réhabilitation durable.

Jean de Sponde : Méditations *avec un Essai de poèmes chrétiens*, introduction de *Alan Boase;* in-16, CLXXIV-210 p. (José Corti). — « Quand, il y a bien un quart de siècle, écrit M. Alan Boase, j'ai été guidé par le hasard vers le petit recueil posthume où des amis avaient rassemblé des vers de Sponde, je ne pouvais guère prévoir que dans cette même salle hospitalière de la Nationale un autre hasard allait mettre sous mes yeux le volume où le poète lui-même avait imprimé ses meilleurs vers, à la suite des trois cents pages d'une prose souvent sublime. » M. Alan Boase s'est dévoué — les lecteurs du *Mercure* ont été les premiers avertis de sa dernière découverte — à la résurrection et à la réhabilitation de Jean de Sponde. Outre les textes de prose — quatre méditations sur des psaumes — et de poésie qu'il décrit en ces termes, il donne en tête du volume une longue introduction qui est l'étude la plus approfondie dont nous puissions disposer.

Comment les Français voyaient la France au XVIIe siècle; 13,5×21 cm, 140 p., 400 fr. (n°s 25-26 du Bulletin de la Société d'Etude du XVIIe siècle, 24, boulevard Poissonnière). — « Les hommes sont inclinés à agir moins par les faits eux-mêmes que par la représentation mentale qu'ils en ont », remarque M. Roland Mousnier dans l'introduction de cet ouvrage collectif. Certaines des obscurités du XVIIe siècle s'éclaireront sans doute quand nous saurons plus nettement dans quel sens les hommes du temps interprétaient les événements avec l'intention de les guider. Les cinq études qui composent ce recueil très neuf — on sait quel excellent travail fait la jeune Société d'Etude du XVIIe siècle — constituent donc en même temps une recherche et une démonstration de méthode. Voici le sommaire : « Comment les Français voyaient la Constitution », par Roland Mousnier; « Comment les Français voyaient la Patrie », par Victor-Lucien Tapié; « Comment les Français voyaient l'impôt », par Jean Meuvret; « Comment les Français voyaient le pape », par Aimé-Georges Martimort; « Comment les Français voyaient l'Alsace et comment les Alsaciens voyaient la France », par Georges Livet.

Descartes : Les passions de l'âme, introduction et notes par *Geneviève Rodis-Lewis;* 14×19 cm, 240 p. (« Bibliothèque des textes philosophiques », librairie philosophique J. Vrin). — La grande édition Adam et Tannery des œuvres de Descartes est aujourd'hui vieille, en gros, d'un demi-siècle, et vieillie sur plusieurs points, — incomplète d'ailleurs par suite de découvertes récentes. En attendant qu'il soit possible de la refaire (car elle est, de surcroît, introuvable, sinon à des prix inaccessibles), la librairie Vrin publie, l'une après l'autre, les œuvres principales dans des éditions très étudiées, très sûres et propres à faire foi. Après le *Discours*, les *Méditations* et les *Règles*, voici les *Passions*, texte admirable, toujours aussi peu connu, et qui est un des sommets de notre littérature. Mme G. Rodis-Lewis en a établi le texte, la présentation et l'annotation avec science, objectivité et discrétion.

Histoire des Pensées de Pascal (1656-1952), par *Louis Lafuma;* 16×22 cm, 152 p. (Editions du Luxembourg). **De Blaise Pascal à Henry Hammond**, *les Provinciales en Angleterre*, par *P. Jansen*, préface de Gabriel Le Bras; 14×23 cm, 140 p. (« Bibliothèque de la Société d'Histoire ecclésiastique de la France », librairie philosophique J. Vrin). **Pascal et ses précurseurs**, par *Julien-Eymard d'Angers;* 14×23 cm, 244 p., 750 fr. (Nouvelles Editions latines). **Dans Pascal**, par *Jean Demorest;* in-16, 200 p. (Editions de Minuit). **La vie brève et dense de Pascal**, *suivie de ses principales effusions mystiques et d'esquisses pascaliennes*, par *Albert Bourceret;* 14×19 cm, 256 p., 750 fr. (Regain, Monte-Carlo). **Pascal par lui-même**, images et textes présentés par *Albert Béguin;* 11,5×18 cm, 192 p., 300 fr., nouvelles édition

(coll. « Ecrivains de toujours », Editions du Seuil). — M. Louis Lafuma, qui a déjà tant fait pour désembourber le problème des *Pensées*, et qui a déjà vu son érudition, son dévouement et sa patience récompensés par des résultats capitaux, apporte ici une nouvelle contribution aux recherches pascaliennes. Son titre est juste : l'histoire des *Pensées* se confond avec celle des éditions des *Pensées*, puisque Pascal, à proprement parler, n'a jamais écrit des Pensées. Il faut donc, pour avoir chance de retrouver Pascal lui-même, commencer par écarter tout ce que les commentateurs ont construit à partir des fragments trouvés après sa mort. Et c'est bien ce à quoi aboutit cette *Histoire* critique, — minutieuse et précise.

Le livre de Mlle P. Jansen est aussi un travail d'érudition. Les *Provinciales* ont été traduites en Angleterre dès 1657 : le pamphlet dirigé contre les Jésuites y a été aussitôt utilisé contre l'Eglise romaine au profit de l'Eglise anglicane. L'auteur s'attache à établir que la traduction est due au théologien Henry Hammond; thèse vraisemblable sans doute, mais qui garde un caractère conjectural.

Le *Pascal et ses précurseurs* du Fr. Julien-Eymard d'Angers est surtitré « L'apologétique en France de 1580 à 1670 ». Avant d'en venir à Pascal, il étudie les milieux intellectuels et spirituels auxquels s'adresse l'apologétique du XVIIe siècle, puis les œuvres qui dans cette voie ont devancé l'effort de Pascal, lequel donc, malgré le titre du livre — savant et solide, et philosophique presque autant qu'historique —, n'y occupe pas une place prépondérante.

Le sous-titre de *Dans Pascal* est « Essai en partant de son style ». Essai très personnel, où le vocabulaire des philosophes contemporains (M. Jean Demorest en use peut-être trop) se trouve compensé par un retour systématique aux mots mêmes de Pascal. — Personnel aussi est l'essai de M. Albert Bourceret, mais plus touchant par son esprit que par ses effets.

Ne manquons pas de signaler la réimpression de l'excellent, brillant et profond *Pascal par lui-même* de M. Albert Béguin, ouvrage très demandé — à juste titre — et qui avait longtemps manqué.

Voltaire par lui-même, images et textes présentés par *René Pomeau;* 11,5×18 cm, 192 p., 300 fr. (coll. « Ecrivains de toujours », Editions du Seuil). — Présenter un homme aussi multiforme et une œuvre aussi diverse et volumineuse en moins de deux cents pages — dont un quart pour les images et, du reste, la moitié pour un essai et la moitié pour les textes —, c'est un tour de force. M. René Pomeau est sans doute aujourd'hui notre meilleur spécialiste de Voltaire; mais il ne suffisait pas d'être un spécialiste pour réussir ici.

Benjamin et Rosalie de Constant : Correspondance, 1786-1830, publiée avec une introduction et des notes par *Alfred et Suzanne Roulin;* 14×22,5 cm, XXIV-372 p., 950 fr. (Gallimard). — M. Alfred Roulin, ces dernières années, a publié des textes et des inédits de Constant de première importance, *Cécile* d'abord, puis, avec M. Charles Roth, les *Journaux intimes*. La *Correspondance* de Benjamin Constant avec sa cousine Rosalie, son aînée de dix ans, n'est peut-être pas aussi significative; elle l'est encore beaucoup. On ne la connaissait guère que par les *Lettres à sa famille* de 1888; encore cette édition était-elle fort fautive. Les nouveaux éditeurs ont pu rétablir partout le texte original; ils ont enrichi le recueil de 59 lettres nouvelles (dont une quinzaine seulement avaient paru en revue, le reste étant inédit), auxquelles s'ajoutent une quarantaine de lettres inédites de Rosalie, postérieures à 1813 : au total, 225 documents, échelonnés — non sans irrégularité — sur quarante-cinq années. Benjamin Constant se montre ici si affectueux et si détendu que les confidences qu'il fait à sa cousine contribuent d'une manière appréciable à la connaissance que nous pouvons essayer d'avoir de cet homme insaisissable.

Gérard de Nerval : Voyage en Orient *suivi d'Isis*, texte intégral illustré de documents du temps utilisés par l'auteur dans sa relation, présenté et annoté par *Gilbert Rouger;* 2 vol., 13×20 cm, XXIV-400 et 420 p., reliés (Club des Libraires de France). — Il y a quelques années, M. Gilbert Rouger avait déjà donné une édition du *Voyage en Orient;* mais, on ne sait pourquoi, elle demeure invisible. Aussi se félicite-t-on de retrouver enfin en librairie ce grand texte nervalien. Nervalien et non documentaire : car, pour relater son voyage de 1843, Nerval utilisa bien plus le fonds de la Nationale que ses notes et ses souvenirs. « Moi, écrivait-il à Gautier, j'ai déjà perdu, royaume à royaume, et province à province, la plus belle moitié de l'univers, et

bientôt je ne vais plus savoir où réfugier mes rêves; mais c'est l'Egypte que je regrette le plus d'avoir chassée de mon imagination, pour la loger tristement dans mes souvenirs » Ce qui fait l'originalité de cette nouvelle édition, c'est qu'on l'a illustrée des images mêmes qui illustraient les livres dépouillés par Nerval en vue de son récit. On est ainsi bien assuré de retrouver la propre pente de ses rêveries : rarement un commentaire iconographique a pu éclairer aussi profondément un texte.

Baudelaire, *l'homme et l'œuvre,* par *Marcel A. Ruff;* 11×16 cm, 212 p., 330 fr. (coll. « Connaissance des Lettres », Hatier-Boivin). — En attendant que paraisse sa thèse, déjà fameuse avant de se trouver en librairie, sur le Mal dans l'esthétique baudelairienne, M. Marcel A. Ruff nous apporte sur Baudelaire le meilleur ouvrage de synthèse, et le plus averti. Quelques points de détail seront sans doute critiqués; mais l'ensemble est solide, sûr et pondéré : nous n'avions encore rien de semblable.

Les frères Goncourt, par *André Billy;* 15×22 cm, 520 p. (coll. « Les grandes biographies », Flammarion). — Ils aimaient la vérité. Il n'y a personne qui n'aime la vérité, ou ne croie l'aimer. Seulement la vérité n'est pas chose qui se trouve; il faut la vouloir, il faut savoir lui donner l'être; il faut la faire. Il faut une foi; il faut du caractère. Peut-être ces vertus-là manquaient-elles aux frères Goncourt. Ainsi leur *Journal :* beaucoup de commérage, pas assez de critique, et même l'authentique n'y est pas toujours vrai, faute d'un certain esprit de communication — d'une sympathie — qui permettrait de comprendre dans la profondeur... Le milieu, il est vrai, durant toute cette seconde moitié du XIX[e] siècle, avait assez de traits horribles pour justifier cette attitude constante de déni, d'opposition, de défiance : il eût fallu avoir l'esprit bien ferme, ou bien détaché, pour se détourner et passer outre. Mais, comme André Billy le dit excellemment, ce siècle « a été le siècle littéraire par excellence. En tant qu'art d'écrire et comme profession indépendante, la littérature y a connu un prestige, y a suscité un culte dont aucune autre époque n'offre l'exemple. L'importance des Goncourt, la signification de leur vie, vient de là. Ils ont été les écrivains les plus représentatifs d'un idéal ignoré avant eux et qui s'est dégradé depuis... Comme toute foi sincère et scrupuleusement vécue, la foi des Goncourt dans la littérature mérite l'admiration. » Le gros, vivant et passionnant livre d'André Billy est donc le tableau d'une dignité, laquelle en est la leçon. Mais il est aussi le tableau extraordinairement animé de toute une société, sous le second empire, pendant la guerre et pendant le premier quart de la république. Il se rattache à ceux que composaient le *Balzac* et le *Sainte-Beuve,* il conduit jusqu'à l'épanouissement du symbolisme : c'est une fresque.

HISTOIRE

DU JANSENISME A LA REVOLUTION (1). — L'histoire du jansénisme ne se termine pas avec la destruction de Port-Royal-des-Champs et la dispersion des cendres des religieuses. On sait que tout le XVIII[e] siècle a été marqué de jansénisme, mais Saint-Cyran, Nicole ni Arnauld ne se seraient certainement reconnus dans leurs épigones. Les problèmes théologiques de la Grâce, accessibles d'ailleurs aux seuls spécialistes, passent alors au second

(1) Albert Mousset, *L'étrange histoire des convulsionnaires de Saint-Médard,* 1 vol. in-8°, 217 pages (Editions de Minuit). Henry Légier-Desgranges, *Madame de Moysan et l'extravagante affaire de l'Hôpital Général (1749-1758),* 1 vol. in-8°, XV-478 pages, 900 francs, préface de Pierre Gaxotte (Hachette).

plan; le jansénisme, spécialement répandu dans le monde parlementaire, devient essentiellement un mouvement d'opposition au pouvoir royal d'une part, aux jésuites et à Rome d'autre part. Toutes les occasions sont bonnes à la secte pour regrouper ses membres et accroître ses effectifs.

L'affaire célèbre des convulsionnaires de Saint-Médard n'est pas, à l'origine, une affaire janséniste, encore que le fameux diacre Pâris eût été appelant de la bulle *Unigenitus*, qui condamnait les œuvres du P. Quesnel. On est en présence d'un phénomène d'exaltation mystique, d'une psychose collective autour des prétendus miracles de la tombe du cimetière Saint-Médard. On a beaucoup écrit sur ces extravagances, auxquelles se mêlaient des supercheries et des actes de sadisme. M. Albert Mousset a eu le mérite, pour essayer de démêler la vérité, de remonter aux sources originales, notamment aux pièces du procès fait aux convulsionnaires devant le Parlement de Paris. Il en a tiré une histoire aussi exacte que possible de ce délire mystique, qui finit par essaimer en province. Et il n'a pas eu de mal à montrer que les jansénistes, toujours favorisés par les miracles depuis celui de la Sainte-Epine, avaient pris le mouvement en main et avaient trouvé là une excellente occasion de grouper un public particulièrement excité et farouchement hostile à la Bulle, en de véritables petites sociétés secrètes pour lesquelles ils avaient une prédilection particulière. L'habitude des persécutions avait en effet développé chez eux celle des correspondances et réunions secrètes, ces allures d'éternels comploteurs aidés par les amis du dehors, qui ne furent pas, du temps de Louis XIV, sans inquiéter l'autorité royale, peut-être autant que leur doctrine religieuse.

C'est évidemment une de ces sortes d'associations occultes, mais autrement puissante que celles des convulsionnaires, qu'ils avaient su créer dans la bourgeoisie et plus particulièrement dans le milieu parlementaire où le gallicanisme traditionnel leur assurait des appuis sûrs contre les jésuites. Cette contamination des parlements, et notamment de celui de Paris, est très connue; elle a largement contribué à faire de ce dernier un centre d'opposition permanent, non seulement à Rome, mais au pouvoir royal.

Mais jamais encore, à ma connaissance, on n'avait pu suivre, d'une manière aussi concrète l'action janséniste que dans cette « extravagante » affaire de l'Hôpital Général. Elle n'était guère connue jusqu'ici que par le récit, d'ailleurs bourré d'erreurs, de Voltaire et par les mémoires du temps, notamment ceux de d'Argenson et de l'avocat Barbier. Il appartenait à notre meilleur spécialiste de l'histoire hospitalière de mettre au jour, grâce à de

nombreux documents inédits, tous les dessous de cette affaire sensationnelle et d'en conter avec minutie toutes les péripéties.

M. Henry Légier-Desgranges nous avait déjà donné un livre précieux sur les *Hospitaliers d'autrefois*. Ayant fait une brillante carrière de fonctionnaire à l'Assistance publique de Paris, il avait appris à connaître les origines de cette grande administration. Dans ce livre, nourri aux archives hospitalières même, il avait étudié le fonctionnement et l'organisation des hôpitaux et maisons groupées, depuis 1656, sous le titre d'hôpital général. Mais son expérience administrative lui ayant sans doute appris qu'il y avait souvent assez loin du règlement à son application, il s'était efforcé, d'après les documents, de nous dire à la fois comment les choses auraient dû se passer et comment elles s'étaient effectivement passées.

C'est avec le même esprit critique qu'il examine l'affaire de l'hôpital général et de Mme de Moysan, Supérieure de la Salpêtrière. « Jamais plus petite affaire ne causa une plus grande émotion dans les esprits », écrit Voltaire. L'affaire était difficile à démêler, qui opposa les jansénistes à l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, car dans cette vive polémique, nous possédons de nombreux documents émanant de la secte janséniste, notamment la collection de leur journal, les *Nouvelles ecclésiastiques* et des mémoires et relations conservés à la bibliothèque des amis de Port-Royal. Mais l'incendie qui a détruit les archives de l'Archevêché nous prive de la contre-partie.

Les faits sont simples : les jansénistes s'étaient emparés de la gestion de l'Hôpital Général fondé par la Compagnie du Saint-Sacrement, et y avaient créé un dangereux foyer de propagande et de prosélytisme. Sous leur règne, quoi qu'ils en aient dit, les choses n'allaient ni mieux ni plus mal qu'avant. M. Henry Légier-Desgranges prouve qu'on y constate les mêmes abus, grapillages des administrateurs, aventures galantes des « sœurs », — qui, malgré ce titre, étaient des laïques n'ayant prononcé aucun vœu. La Salpêtrière, à la fois hôpital et maison de Force, formait un petit monde de plusieurs milliers de personnes, malades, détenus, administrateurs, recteurs, officières et prêtres. Les jalousies personnelles, les rivalités, les animosités y bouillonnaient en vase clos et se manifestaient par des accusations diverses, où s'entremêlaient le vrai et le faux, touchant les mœurs des sœurs et l'honnêteté des administrateurs.

Devant cette citadelle janséniste, le pouvoir royal décida de réagir. Le roi, loin d'être indifférent, comme on l'a dit, donna des instructions très précises à l'archevêque de Paris. En 1749, celui-ci

imposa la nomination d'une nouvelle Supérieure, Mme de Moysan. A la vérité, sa jeunesse n'avait peut-être pas été exempte de tout reproche; deux fois veuve et encore très jeune, elle avait sans doute connu quelques aventures galantes, dans le goût général du siècle. Les jansénistes, bien entendu, l'accablèrent de chansons et de pamphlets où ils la traitaient de prostituée et appelaient l'archevêque « son souteneur ».

En vérité, son élection n'avait pas été très régulière et Monseigneur avait fait un petit coup d'Etat en l'imposant, alors que douze administrateurs avaient voté contre elle et dix seulement pour. M. H. Légier-Desgranges, qui n'aime pas les jansénistes, glisse un peu vite sur cette irrégularité, qui servit de prétexte au déchaînement de la fureur janséniste. Des administrateurs démissionnèrent, on les remplaça. En même temps qu'une violente campagne de presse se déchaînait contre Mme de Moysan, qui devait cependant rester près de trente ans à la tête de la Salpêtrière, toutes les générosités des jansénistes cessèrent brutalement, amenant de nombreuses difficultés dans l'administration de l'Hôpital. Il fallut trouver de nouveaux donateurs dans le parti opposé. Mme de Moysan manœuvra habilement, sans tirer un parti excessif de sa victoire, apportant des adoucissements certains au sort des prisonnières jusque-là très durement traitées.

Mais l'agitation janséniste continuait, menée notamment par un certain La Paige, curieux personnage que nous révèle M. Légier-Desgranges, d'après ses papiers inédits. Avocat au Parlement et bailli du Temple, janséniste fanatique, il avait été un dévot du diacre Pâris et avait participé à la folie mystique des convulsionnaires. C'était le principal inspirateur des *Nouvelles ecclésiastiques* et un des ennemis les plus acharnés de Mme de Moysan. Plus tard, sous la Révolution, il inspirera les auteurs de la Constitution civile du clergé et le régicide abbé Grégoire se fera son disciple. Notre auteur voit en lui « un des hommes qui travaillèrent le plus activement et le plus efficacement à préparer la Révolution ». Son histoire prouve bien qu'en effet le jansénisme fanatique du XVIIIe siècle doit être mis, de pair avec la franc-maçonnerie et la philosophie nouvelle, parmi les « origines intellectuelles » de la Révolution.

L'affaire de l'Hôpital Général prit un moment un tour dramatique. Une déclaration royale du 24 mars 1751 mit la nomination et la surveillance du recteur et des prêtres de l'Hôpital Général sous l'autorité de l'archevêque, chargé du spirituel. Les jansénistes, privés ainsi de leur principal moyen d'action, se retournèrent vers leurs alliés fidèles, les membres du Parlement de Paris. Le Parle-

ment cassa l'élection de Mme de Moysan, menaça la Cour d'une démission collective, refusa d'enregistrer des lettres de jussion de Louis XV, fit un moment la grève, dont les avocats se rendirent solidaires. Le Parlement de Paris était en révolte ouverte contre son Roi. On était peut-être à la veille d'une nouvelle Fronde parlementaire.

Le dernier mot resta au Roi, provisoirement; car l'affaire des billets de confession et celle du vingtième amenèrent la disgrâce et l'exil de Christophe de Beaumont. Dans un esprit de conciliation, Louis XV, par arrêt du 15 mars 1758, remit les choses dans l'état antérieur à l'affaire; les anciens administrateurs furent rappelés. Le calme revint à la Salpêtrière où l'on cessa enfin de se battre autour de la « Bulle » et où Mme de Moysan régna jusqu'à sa mort, survenue en 1776.

Le récit détaillé de cette affaire, jusqu'alors à peu près inconnue, que nous donne M. Henry Légier-Desgranges, nous fournit un exemple concret qui nous permet de saisir sur le vif les procédés de lutte des jansénistes, leur action concertée et secrète, le danger qu'ils représentaient pour le pouvoir royal. C'est peut-être surtout pour éviter ce danger qu'il pressentait que Louis XIV s'acharna si durement contre Port-Royal-des-Champs.

Georges Mongrédien.

Survol de l'histoire de France, par *René Sédillot,* 1 vol. in-16, 411 p., 850 fr. (Arthème Fayard). — Sur le même plan que son *Survol de l'histoire du Monde,* M. René Sédillot brosse, à grands traits, le tableau de notre histoire nationale. Vue de cette hauteur, l'histoire doit nous permettre de mieux « saisir le lien des causes et conséquences » et de nous faire souvenir « qu'autant d'années séparent César de Charlemagne que Hugues Capet de Napoléon III ». M. René Sédillot, qui fait à juste titre la part belle aux questions financières et économiques, s'est attaché à nous montrer la permanence de la révolte du contribuable contre l'impôt et de l'opposition, toujours vivace, des intérêts privés contre ceux de l'Etat. La vision de notre histoire y reste forcément schématique, mais les grands sommets et les trous d'ombre y apparaissent en de saisissantes oppositions. — G. M.

Le Procès des Templiers, traduit, présenté et annoté par *Raymond Oursel,* 1 vol. relié in-8°, 385 p., illustrations (Club du meilleur livre). — M. Raymond Oursel met très utilement à notre portée la partie la plus intéressante des pièces originales du procès, jadis publiées en latin par Michelet. La monotonie même des réponses aux interrogatoires et des aveux, plus tard rétractés, sur les accusations d'hérésie ou d'impudicité, montre bien, ce qu'on sait par ailleurs, qu'ils ont été extorqués sous la menace et la torture. Le fond de l'affaire, les raisons de l'acharnement de Philippe Le Bel, de son antagonisme avec le pape Clément V qui supprima l'Ordre sans le condamner, sont à chercher ailleurs que dans la procédure. Pourquoi les Templiers, condamnés et accablés en France, furent-ils déclarés innocents en Angleterre et en Espagne? — G. M.

Gilles de Rays, une grande figure diabolique, par *Roland Villeneuve,* 1 vol. in-16, 288 p., 560 fr. (Denoël). — Après tant de biographies romancées ou d'essais aventureux de réhabilitation, comme celui de Fernand Fleuret, on est heureux de trouver un livre d'histoire, probe, sans passion, où l'auteur s'efforce

de comprendre son monstrueux héros, à la lumière des études psychiatriques dont il a été l'objet. Comment le pieux compagnon de Jeanne d'Arc en est-il venu, par la voie de l'alchimie, au satanisme, au sacrilège et aux crimes les plus affreux, que les dépositions des témoins aux deux procès, ecclésiastique et civil, et les aveux du condamné attestent? Tel est l'objet de cette étude, qui nous offre d'excellentes pages sur l'alchimie et la magie noire et se termine par une bibliographie complète du sujet. — G. M.

Charles VI le fol (1368-1422), par *Maurice Heim*, 1 vol. in-8° couronne, 331 p., 690 fr. (Gallimard). — Un des règnes les plus tristes de notre histoire, assombri par la folie du souverain et par la défaite totale de la France, réduite à merci par l'Angleterre, est ici conté, dans le style alerte et coloré de la chronique. L'auteur s'attarde avec plaisir aux belles heures de l'adolescence, avant la catastrophe qui maintint pendant trente ans un roi fou sur le trône de France. — G. M.

Pourquoi tuer Gabrielle d'Estrées, par *Jacques Bolle*, 1 vol. in-16, 121 p. (Barbera, Florence). — L'auteur a fait d'intéressantes recherches dans les archives médicéennes de Florence et montré que le recueil classique de Desjardin-Canestrini était fort incomplet. Il en annonce un supplément qui sera le bienvenu. En attendant, sous une forme fort contestable qui sent son roman policier, il nous expose qu'il croit à l'empoisonnement de Gabrielle d'Estrées par Fouquet-La Varenne, contre la thèse généralement admise de la mort par éclampsie. Simple hypothèse, que n'appuie, je le souligne, aucun des documents inédits de Florence. — G. M.

Lettres du Cardinal de Florence sur Henry IV et sur la France (1596-1598), par *Raymond Ritter*, 1 vol. in-16, XXI-255 p., 960 fr. (Plon). — Voici un recueil de documents inédits de première importance, dû à M. Raymond Ritter, historien de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées. Ce sont les missives, extraites des archives du Vatican, écrites par le cardinal de Florence au Pape, pendant les trois années de sa mission en France. On y trouvera maints renseignements précieux sur l'état général du royaume, vu par un observateur sympathique à la France, sur les querelles religieuses, de précieux portraits du roi, dont le cardinal affirme la conversion sincère, sur les jésuites, pour lors chassés, sur la dissolution du mariage du Roi et de la reine Marguerite, qui devait profiter à Gabrielle d'Estrées et fit le jeu de Marie de Médicis; une annotation sobre, mais précise, de M. Raymond Ritter, éclaire cette précieuse correspondance. — G. M.

Louis XVI ou la fin d'un monde, par *Bernard Faÿ*, 1 vol. in-8°, 396 p. (Amiot-Dumont). — Cette copieuse étude, appuyée sur une solide documentation et des documents inédits, notamment les dépêches de l'Ambassadeur d'Espagne Aranda, s'attarde plus longuement sur le règne de Louis XVI que sur l'époque révolutionnaire, mieux connue. C'est un livre chaleureux, un essai de réhabilitation honnête de ce roi dont la réputation est surtout faite de faiblesse. — G. M.

Véritable vie privée du Maréchal de Richelieu, 1 vol. relié in-8°, illustr. hors texte, XXIX-540 p. (Club du meilleur livre). — J'ai dit ici même jadis, à l'occasion de l'agréable ouvrage de Marcel Politzer sur le Maréchal, les réserves qu'il convient de faire sur les *Mémoires* publiés sous son nom et qui sont l'œuvre de l'abbé de Soulavie. En réponse à cette publication parut en 1791 cette anonyme *Vie privée*, qui est peut-être de Laborde, premier valet de Chambre de Louis XV, en trois volumes. Mme Elisabeth Porquerol en réédite, pour la première fois, les deux premiers volumes, qui vont jusqu'en 1782, le troisième tome étant considéré comme suspect. Cette belle publication, présentée dans une typographie très soignée, est accompagnée de notes abondantes et d'un utile index des noms. La confrontation d'extraits nombreux des *Mémoires authentiques* du Maréchal, retrouvés et publiés en 1918 par A. de Boislile, avec ce texte anonyme, atteste, dans l'ensemble, sa véracité. Cette *Vie privée*, d'une lecture agréable, nous donne un récit valable de la vie de cet orgueilleux qui, par ses qualités comme par ses défauts, continue d'être le vivant symbole d'un siècle qu'il a rempli de ses aventures galantes et guerrières. — G. M.

La vie galante de Napoléon, par *André Dinar*, 1 vol. in-16, 183 p., grav. hors texte, 600 fr. (Nouvelles presses mondiales). — Il n'y a pas de nouveau à attendre de ce livre aimable, facile et agréable, mais une recension impressionnante des amours, durables ou passagères, de

l'Empereur, depuis les initiations faciles et rapides, jusqu'à la liaison avec Mme Bertrand à Sainte-Hélène. M. André Dinar voit en son héros « un monstre de vanité et de cruauté ». Voilà qui plaira à M. Jean Savant. — G. M.

Napoléon raconté par les témoins de sa vie, par *Jean Savant*, 1 vol. in-8°, 459 p. (Corrêa). — Ce recueil est destiné à servir de pièce justificative aux différents ouvrages de M. Jean Savant, et notamment à son *Tel fut Napoléon*, dans lesquels il a entrepris de détruire la légende napoléonienne. Il y a là des extraits de mémorialistes connus, d'autres inconnus, bien choisis, bien reliés entre eux, qui fournissent abondamment scènes et portraits et peuvent constituer une biographie complète de Napoléon, tel que le voit M. Jean Savant. — G. M.

Tel fut Barras, par *Jean Savant*, 1 vol. in-16, 421 p. (Fasquelle). — Cette biographie exhaustive de Barras, très riche en documents nouveaux, est encore un moyen pour l'auteur de s'attaquer par la bande à Napoléon et à sa légende. Il faut reconnaître qu'il marque bien des points contre l'histoire officielle et notamment M. Louis Madelin. De ce côté, on néglige systématiquement Barras et le rôle capital qu'il a joué dans l'ascension de toute la famille Bonaparte. Cela évite de souligner l'ingratitude de l'homme du 18 Brumaire, qui renversa, avec la République, son meilleur protecteur, l'homme qui l'avait « inventé », et qu'il persécuta fort vilainement après sa chute. Je dois dire que, malgré son hostilité systématique à Bonaparte, le livre de M. Jean Savant a emporté ma conviction, ce qui ne veut pas dire que j'accepte sans réticence le tableau inattendu qu'il nous brosse d'une époque Directoire pleine de vertu. — G. M.

Saint-Fargeau, Mademoiselle et son château, par *Marguerite Bourgoin*, 1 vol. in-8°, 71 p., 350 fr. (chez l'auteur, 2 *bis*, rue Berthe, C. C. P. Paris 1111 7525). — Une bonne notice illustrée sur un des châteaux de la Loire les plus négligés par les touristes, bien à tort d'ailleurs, et que hantent les ombres de la Grande Mademoiselle, qui y chercha refuge après la Fronde, et du conventionnel Lepeletier de Saint-Fargeau. Souhaitons que cette rapide évocation de l'histoire d'une demeure historique attire les visiteurs au cœur de cette Puisaye riche en forêts et en étangs. — G. M.

Madame de Pompadour, par *Nancy Mitford*, 1 vol. in-8°, 269 p. (Amiot-Dumont). — On ne trouvera dans cette biographie due à une Anglaise, et habilement traduite par M. René Chalupt, aucune révélation nouvelle sur la marquise de Pompadour, mais une évocation aimable de la vie quotidienne à Versailles et une revue des principaux événements du règne de Louis XV. L'auteur ne croit pas, avec raison semble-t-il, au rôle politique abusivement prêté à la favorite. C'est une biographie de femme, qui, après les Goncourt, de Nolhac, et Mme Maurette, ne cesse de tenter les amateurs d'histoire. — G. M.

Ecrits des condamnés à mort sous l'occupation allemande, par *Michel Borwicz* (Presses universitaires de France, 1954, XIX-276 p., 800 fr.). — Les écrits de toute nature, inscriptions sur les murs des prisons, lettres, chansons, poésies, etc., laissés par les victimes de la barbarie nazie et, notamment, par les Juifs polonais, sont considérés ici comme constituant, par leur origine, par les circonstances de leur rédaction et de leur diffusion, par leur objet, un phénomène social et étudiés comme tels, du double point de vue intrinsèque et extrinsèque, pour leurs caractères littéraires (vocabulaire, forme, réminiscences, etc.) et pour leur valeur documentaire. Cette étude a été présentée en Sorbonne comme thèse pour le doctorat d'Université, et elle a, à juste titre, mérité à son auteur la mention « très honorable ».

Ibn-Séoud ou la Naissance d'un royaume, par *Benoist-Méchin* (Albin Michel, 1955, 446 p., avec 6 croquis, 900 fr.). — Comme pendant à un intéressant portrait de Mustapha Kemal, « le loup gris d'Ankara », voici une figure plus prodigieuse encore, celle du « léopard de Ryka », fondateur de l'Arabie séoudite, dont la volonté tenace, aidée par les événements, fit, en un demi-siècle, d'un roitelet exilé sans un toit pour abriter sa tête, « l'un des quatre ou cinq hommes les plus riches de la terre », d'un désert brûlant un pays aux villes ultra-modernes, où, grâce au pétrole, coulent des flots d'or, d'une poussière de tribus un royaume vaste comme la moitié de l'Europe et capable de tenir tête aux grandes puissances. Cette vie extraordinaire est replacée dans un tableau de l'évolution millénaire du peuple

arabe. Elle éclaire l'histoire actuelle, si complexe, du Moyen-Orient. A défaut d'une information directe et personnelle, l'auteur y a apporté un sens de l'histoire digne de son talent d'écrivain. — G. L.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

PASCAL GRAND MALADE. — Si M. Jean Mesnard, professeur à l'Université de la Sarre, a entrepris ces recherches sur les logis parisiens de Pascal qui ont fait l'objet de notre précédente chronique et qui, avant lui, n'avaient tenté personne, c'est, comme il l'a précisé, afin de pénétrer plus avant dans les secrets de l'œuvre pascalienne, de ne pas séparer l'écrivain des cadres où se déroula sa vie matérielle, d'essayer de recréer l'atmosphère où il se mouvait, et de le rendre ainsi plus vivant et plus proche de nous. Si méritoire qu'elle soit, pour atteindre pleinement son but, cette étude topographique devra se trouver complétée par celle des intérieurs successifs, qui renseigneront peut-être sur les goûts et les états d'âme de leur occupant.

Afin d'être instruit plus directement sur cette exceptionnelle sensibilité, le Dr Jean Torlais, à qui l'on doit notamment une étude sur Beauchêne, médecin de Louis XVIII, de Joubert et de Pauline de Beaumont, lue à la Société d'histoire de la médecine, a recherché les influences que les souffrances d'un grand malade comme Pascal ont exercées sur sa manière de sentir et de penser. A cet effet, il a utilisé les témoignages des contemporains, les données cliniques rapportées dans les mémoires et la correspondance des sœurs de Pascal et de sa nièce (en tenant compte des erreurs volontaires ou non), les ordonnances et les actes médicaux, enfin les résultats d'une autopsie incomplète (1).

Mis à part le « carreau » ou gros ventre, forme de météorisme intestinal couvrant des affections variées dont il souffrit entre un et deux ans, et qui n'est pas certainement chez lui un indice de tuberculose intestinale, Blaise Pascal, jusqu'à dix-huit ans, ne fut guère en proie à la maladie. On sait qu'en 1639, à seize ans, il conçut sa fameuse machine à calculer et en dirigea la construction pour laquelle il imagina cinquante modèles. Le surmenage qui en résulta en fit un perpétuel malade, et sa sœur Gilberte a écrit qu'à partir de ce moment il ne passa pas un jour sans souffrir.

A vingt-quatre ans, il est à demi impotent. Les troubles digestifs apparaissent sérieux : il accuse de la dysphagie, ne peut avaler

(1) *Le Progrès médical*, 10 janvier 1955.

que des liquides chauds et goutte à goutte, ce qui pour le Dr Torlais caractérise bien une dyskénie œsophagienne, et pas seulement une simple anorexie comme on l'a dit. Le spasme, certain ici, pouvait être révélateur d'une ulcération, d'un diverticule, à la rigueur d'un état spasmophilique. Le malade, dans son appréhension de déglutir, restreint son alimentation, d'où résultent des troubles plus ou moins graves de l'état général : constipation, céphalées, nécessitant tous les deux jours des purgatifs chauds pris goutte à goutte. Il présente « une espèce de paralysie depuis la ceinture jusqu'en bas », probablement une polynévrite se manifestant chez un sujet dont l'alimentation est déficiente. Les médecins préconisent repos, bains et distractions, et Descartes, médecin aussi, ordonne le repos prolongé et du bouillon.

Pascal se résout alors à mener une vie mondaine et sa trentième année est la plus brillante de sa courte existence. Il joue, il danse, il aime, et cependant écrit les *Démonstrations de l'équilibre des liqueurs et de la pesanteur de la masse d'air*, le *Traité du triangle authentique*, l'*Adresse* à l'Académie parisienne des Mathématiques... Vers juin 1653, il connaît une courte embellie, mais les questions religieuses le préoccupent vivement, et le Dr Torlais signale que l'on connaît aujourd'hui l'importance du psychisme sur l'apparition de lésions pariétales digestives. L'accident de voiture de novembre 1654 au pont de Neuilly, où les voyageurs sont demeurés par miracle suspendus au-dessus du vide ne paraît pas non plus une cause négligeable du déséquilibre de sa santé. Les troubles gastro-intestinaux s'aggravent, le patient « se trouve plus mal qu'il n'a été depuis longtemps » et l'on ne peut que penser à une lésion organique de l'estomac qui l'oblige à renoncer au souper : ulcère gastrique ou duodénal. Il est pris de vertiges (« impressions d'abîmes du côté gauche »).

Toutefois, au mépris des recommandations médicales, il s'accorde peu de détente et continue à se lever à cinq heures du matin. Aux médecins de notre temps, il apparaît comme « un vagotonique déprimé et sans résistance à la fatigue à certains moments, souvent triste avec tendance au pessimisme, dyspeptique de l'estomac et de l'intestin, sujet aux éblouissements ». L'activité cérébrale en est naturellement influencée : alternance d'impatience créatrice et de dépression, dont on trouve le reflet dans le *Mémorial* de la nuit du 23 novembre 1654, écrit dans la maison du 54, rue Monsieur-le-Prince. Le Dr Torlais en donne une évocation du point de vue purement biologique.

Pascal fait retraite à Port-Royal-des-Champs, se livre à des travaux de l'esprit très divers, et, toujours souffrant, en arrive

à penser que la maladie étant l'état naturel des chrétiens, on doit s'estimer heureux d'être malade, puisqu'on se trouve alors, par nécessité, dans l'état où l'on est obligé d'être.

A la fin de l'année 1653, la trente-cinquième de son âge, celle de nombreuses *Pensées* et d'écrits scientifiques, il doit abandonner son activité. Gilberte Périer écrit « qu'il est tombé dans des incommodités d'une manière si accablante qu'il ne pouvait plus rien faire les quatre années qu'il vécut encore », années qui ne furent « qu'une continuelle langueur ». Il fuit les relations, se nourrit à peine par crainte des vomissements ou au moins des nausées, éprouve un grand abattement, fixe difficilement son attention, perd la mémoire. En 1660, lors de son dernier voyage en Auvergne, c'est à peine s'il peut supporter trois à quatre heures de carrosse par jour. Il ne se tient plus à cheval et marche avec un bâton. Et, déjà sans appétence, il s'impose de surcroît des privations, se laboure les côtes des crochets de sa ceinture de fer.

La dernière phase de cette maladie qui dure depuis 1641, commence vers le milieu de juin 1662. Le 2 juillet, une colique très violente le prive de tout sommeil et persiste sans provoquer de fièvre, ce qui rassure l'entourage, médecins compris. Les eaux minérales de Saint-Myon semblent le soulager mais lui donnent de cruels maux de tête accompagnés d'étourdissements, et ces douleurs le malade perspicace les trouve « fort extraordinaires », au point qu'il demande à être transporté aux Incurables pour y mourir parmi les pauvres. On le mène chez son beau-frère Florin Périer, qui possède un pied-à-terre à Paris sur le chemin bordant le fossé de la porte Saint-Victor, où il meurt le 19 août au matin, après des crises convulsives. Personne n'a rien compris à son mal, bien que l'on connût alors l'ulcère et le squirrhe, dont les symptômes énumérés pêle-mêle étaient pour les augures du temps : les vomissements simples et sanglants, les rots, les rugissements, les sanglots, la colère et la douleur (!).

L'autopsie révèle un estomac et un foie flétris et les intestins gangrenés « sans qu'on pût juger précisément si ç'avait été la cause des douleurs de colique ou si ç'en avait été l'effet ». Les médecins observèrent qu'il y avait une prodigieuse abondance de cervelle. Et l'on attribua particulièrement la mort et les derniers accidents qui l'accompagnèrent à la présence dans le cerveau de « deux impressions comme du doigt dans la cire, qui étaient pleines d'un sang caillé et corrompu qui avait commencé à gangréner la dure-mère ».

Cette dernière phase de la vie maladive de Pascal, très brève (deux mois à peine), impose, paraît-il, le diagnostic rétrospectif

suivant : néoplasme de l'estomac faisant suite à une lésion pariétale avec métastases intestinales et cérébrales, compliquées peut-être d'hémorragie méningée. La tuberculose intestinale paraît douteuse.

On voit que si les accidents digestifs ont dominé la vie physique de Pascal, ils n'en ont pas fait, comme certains l'ont voulu, un psychasténique anxieux en proie à une terreur panique du mal. Ce serait oublier qu'il a écrit la *Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies.* Le Dr Torlais rappelle à propos qu'au contraire il a aimé la douleur et qu'il a eu la crainte de guérir parce qu'il estimait qu'elle était l'état naturel du chrétien, qui devait la considérer comme un instrument de salut et l'appeler de ses vœux. C'est à la maladie que Pascal doit les plus sublimes de ses pages, et telle doit être, semble-t-il, la conclusion à tirer de cette étude du côté humain d'un être de génie.

Robert Laulan.

LINGUISTIQUE

L'HISTOIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE de Ferdinand Brunot, continuée par Ch. Bruneau (t. XII et XIII) a cette particularité rare, pour une œuvre d'érudition, de se lire comme un roman. Mais elle n'est pas maniable, la collection n'en est plus complète, il faut aller la consulter en bibliothèque. La « petite histoire » (*petite* par son volume, plus réduit) que nous donne aujourd'hui Ch. Bruneau (1) s'ajoute à d'autres volumes analogues : tous visent à esquisser avec plus ou moins de détails le développement du français depuis son origine jusqu'à nos jours. La matière n'étant pas ici à inventer, leur mérite dépend surtout des soins que l'auteur apporte à une tâche qui n'est pas facile, de son jugement aussi, et de son tempérament. Ce qui met une grande diversité dans cette sorte de livres : il en est de médiocres, d'anodins, il en est d'utiles et même d'originaux. A ne considérer que les meilleurs, on remarquera que chaque historien tire un peu le sien dans la ligne de ses préoccupations habituelles, M. A. Dauzat, par exemple, vers la phonétique et la grammaire, M. M. Cohen *(L'Histoire d'une Langue : Le Français)* vers la sociologie, l'histoire politique. Je me garderai bien de jouer le rôle d'un distributeur de prix. Il me faut pourtant dire, en

(1) Ch. Bruneau, *Petite histoire de la Langue française.* Paris, Armand Colin, 1955, 1 vol. XI-284 p., tome premier. Des origines à la Révolution.

oubliant l'amitié qui me lie à Ch. Bruneau, que cette *petite histoire de la langue française* m'a causé presque de bout en bout un vif plaisir. Le public y trouvera son compte, mais je songe aussi aux étudiants qui ploient sous le faix des *Manuels*. Chez nous, je veux dire dans notre discipline, neuf fois sur dix le « Manuel » est aussi faux qu'il se veut « objectif ». C'est que la langue est l'objet de deux systématisations qui s'exercent sur elle en même temps, mais en sens contraire souvent : celle de la structure et celle de l'usage. Les Manuels traitent en général de la structure, ils ont tendance à en suivre les effets jusqu'à un point où le bon usage n'a garde de s'avancer. Ils sont, en cela, aussi dangereux qu'un ouvrage dans lequel l'auteur sauterait de « bon usage » en « bon usage » sans expliquer les causes de leurs contradictions. Toute étude sur la langue, et je dirais en particularisant toute étude sur le *français* doit être d'une extrême souplesse, aérée, compréhensive; elle doit tenir compte de la langue littéraire et des normes que celle-ci à toujours imposées à la langue parlée de bonne compagnie. C'est par de telles qualités que le livre de Ch. Bruneau se recommande. Il suit le cours de l'histoire, mais jalonne moins l'exposé de dates et de faits politiques ou militaires qu'il ne le distribue en « états de langue », ce qui est d'une bonne méthode. Il relie ceux-ci à des états sociaux, comme il convient, mais encore à des noms *d'auteurs*, à des *moments* littéraires, à des modes, à des engoûments. C'est représenter l'histoire sous *des* images, sous *des* aspects (qui peuvent se contredire même quand ils coexistent) et non lui imposer la forme et le dessin d'un développement rectiligne. Toutefois, le plan de chaque section présentant le même ordre, on suit de façon commode, les altérations qui modifient le système des sons et celui des formes. Je regrette l'absence d'un index. Mais le second tome en comportera sans doute un; on le voudrait triple, des mots cités, des noms propres (auteurs, grammairiens, etc.), enfin des citations (avec références). Dans son histoire monumentale, F. Brunot était au large, distribuait sa matière à sa guise, pouvait réserver autant de pages qu'il voulait aux grammairiens et aux faiseurs de dictionnaires. Une histoire réduite ne peut tout dire. Les moins bonnes sont précisément celles qui accordent une importance excessive aux théoriciens (qui n'ont pas manqué, depuis la fin du XVe siècle) aux dépens des textes. Il arrive d'ailleurs qu'elles faussent leurs doctrines par des raccourcis hasardeux. Ch. Bruneau n'est pas tombé dans ce travers. Il équilibre bien le français des régents et celui des auteurs. Ce qu'il en dit suscite l'envie de relire les premiers

(bon exercice...) et fera souvent relire les autres d'un œil nouveau. N'est-ce pas la meilleure manière de ramener les Français à la conscience du devoir qu'ils assument, lorsqu'ils parlent ou qu'ils écrivent dans cette langue qui *beauté et trop plus qu'humaine?*

Pour dialoguer avec Etiemble (2), il ne faut pas être un « demeuré ». Ce diable d'homme a de l'esprit, et à revendre. J'en suis dépourvu, moi, du tout au tout, au moins dans l'instant sinon sur la dernière marche de l'escalier. Ainsi, voudrais-je dire un mot du *dégagement* qu'il opère au cours d'une introduction brillante, je me perdrais. Une intuition me fait bien entrevoir, le temps d'un éclair, quelques passes de prestidigitation dans le jeu, et deviner qu'en fin de compte la littérature « dégagée » n'est qu'une littérature « engagée » de plus. Mais les mots qui mettraient cela au clair me viendront quand ma note aura déjà paru. Est-ce d'ailleurs pour ses idées littéraires ou philosophiques que je recommande le livre? Nullement. Elles sont hors de cause ici. Toutefois, même si je ne m'accordais à aucune, je prendrais encore du plaisir à lire et à faire lire Etiemble. Cela, pour une qualité qui m'attache au diable lui-même quand il la manifeste : le sens de la langue, le don d'animer le français, de lui faire rendre avec justesse des effets charmants et brillants. Mais qui oserait dire qu'Etiemble est dégagé? Ne tient-il pas une place dangereuse au centre d'une action qui n'est pas de tout repos? Ne se bat-il pas à la mousquetaire? Si vous l'ignoriez, je vous convie donc à méditer sur les cinquante premières pages de *Littérature dégagée*, puisque les autres ne sont pas de mon ressort. On prétend que le français est menacé de l'extérieur. L'anglais s'est acquis, il est vrai, le triste privilège d'être devenu le latin des temps modernes (je dis *triste*, car cette suprématie est la rançon d'une pauvreté structurale foncière). Mais le latin n'a supplanté, rappelons-le, que des idiomes prêts à s'éteindre. Quand on oppose son destin à celui du grec, on oublie que le grec *vit* encore bel et bien, et même, dans son aspect le plus noble, sous une forme qui ne s'éloigne pas tellement du grec classique. Aussi avons-nous beaucoup plus de raisons de craindre, pour le français, *ses ennemis de l'intérieur.* Ceux qui forgent la chimère d'un français étendu, et qui s'emploient à le simplifier à l'extrême, à le vider de son riche sang; Ceux qui lancent cette mirobolante escroquerie du bilinguisme; à côté de ces doctrinaires, les moutons, les snobs, les paresseux... j'ajouterai, les pau-

(2) Etiemble : *Hygiène des Lettres*, II. Littérature dégagée, 1942-1943. Paris, Gallimard [1955], 1 vol. 310 p.

vres gens victimes de l'Enseignement (public et privé) où l'on sabote les classes de français. On connaît mes vues là-dessus. Dans cette affaire, pas question de parti, de croyance, de « famille spirituelle » comme on dit. Je prends mes alliés où je les trouve. Etiemble pourfend ces mythomanes, Vive Etiemble! Vive Remy de Gourmont pour avoir mené son combat, naguère, contre les ennemis d'alors du français; nous faisons reparaître son *Esthétique de la langue française.*

Les meilleurs sentiments mènent aux pires bêtises, c'est vérité de La Palice, quand on ne les raisonne pas. Le patriotisme, même linguistique, *se pense,* tout comme l'amour. Mais allez faire comprendre cela à des gens qui, si on les laissait faire, affecteraient bientôt de ne plus lire dans le texte

Le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,
Et non moins bon archer que mauvais raisonneur,
Roide mort étendu sur la place il le couche.

Roide mort! Voilà l'état auquel ils conduisent le français, on déjouera leur complot. Etiemble, engagé de la bonne manière, lance un cri de ralliement : rejoignons-le. Mais comme action demande réflexion, commencez donc, aujourd'hui, par le lire. Pour gagner une bataille, il faut des partisans qui sachent ce que rapporte la victoire.

R. L. Wagner.

Petite anthologie de la lyrique occitane du Moyen Age. Initiation à la langue et à la poésie des troubadours. Textes avec traductions, une introduction et des notes, par *Pierre Bec,* secrétaire général de la section de linguistique et de philologie de l'*Institut d'études occitanes.* (Avignon, Edouard Aubanel, éditeur, 1954, 1 vol. 152 p.). — A signaler aux *honnêtes gens,* que nos histoires courantes de la littérature française et nos morceaux choisis ne mettent pas à même de lire ces poésies en ancien provençal. Ils en trouveront quelques spécimens ici et pourront peut-être s'exercer à les suivre dans le texte, en s'aidant de leur traduction. Quelques tableaux morphologiques et des notions succinctes de syntaxe auraient été de mise, me semble-t-il, dans ce volume dont je n'ai pas à juger d'ailleurs les qualités scientifiques. Mais je dois dire que l'introduction laisse le lecteur un peu averti sur sa faim. Les travaux, solides, d'Istvai Franck, ne sont pas signalés. — R.-L. W.

GAZETTE

Les journées stendhaliennes de Grenoble (26, 27 et 28 mai 1955). — *Parme qui a donné son nom à la* Chartreuse; *Milan, cité d'élection; Civita-Vecchia, évocatrice des années amères du gagne-pain avaient tour à tour célébré Stendhal. Grenoble se devait de répondre à ces manifestations italiennes par un hommage français au plus grand de ses fils. Et c'était aussi pour elle l'occasion d'une réconciliation avec celui qui dans un jour d'humeur l'avait qualifiée de « centre de la petitesse ». Intransigeance de la jeunesse que démentira l'âge mûr.*

Pendant trois jours les festivités ont alterné avec les séances de travail. C'est au théâtre qu'eut lieu la cérémonie d'inauguration. Rien n'y évoque plus malheureusement la salle ancienne où le jeune Beyle conçut pour Virginie Kubly, à qui jamais il ne devait parler, un amour éperdu. On entendit le maire de Grenoble, M. Léon Martin; le ministre de l'Education Nationale, M. Jean Berthoin; le professeur Pellegrini de Florence. La séance fut dominée par la magistrale conférence de M. Henri Martineau qui n'eut qu'à laisser parler cinquante ans d'études stendhaliennes pour enchanter son auditoire. L'a-t-il pleinement persuadé lorsqu'il a rappelé que Stendhal avait écrit : « les hommes injustes envers leur pays ne le sont que par un excès d'amour »?

Les séances de travail se sont succédé dans l'amphithéâtre Stendhal de l'Université. Sous les présidences d'un Français, M. Henri Martineau, d'un Italien, M. Pietro Paolo Trompeo, et d'un Anglais, M. M. F. C. Green, seize communications ont été présentées, parfois piquantes, toutes instructives, sur lesquelles nous n'insisterons pas puisqu'elles seront recueillies dans un volume (1). *Disons seulement que les Journées ont été organisées par M. Caraccio qui a été à la fois l'inspirateur et l'animateur du Congrès. Italianisant et stendhalien éminent, il était particulièrement qualifié pour présider à des manifestations en l'honneur de Beyle, mais qui étaient aussi des manifestations franco-italiennes.*

A ses côtés, Mme Caraccio a bien mérité des stendhaliens en faisant donner au lycée de jeunes filles qu'elle dirige, et qui fut jadis l'Ecole Centrale fréquentée par l'écolier Beyle, le nom de

(1) On en trouvera l'analyse dans le second des articles publiés dans *Combat*, par Mme M.-J. Durry : *Les Journées Stendhaliennes de Grenoble* (28-29 mai, 2 juin 1955). Il appartenait à M. Henri Martineau de donner une vue d'ensemble des manifestations. Il l'a fait sous ce titre : *Grenoble se réconcilie solennellement avec Stendhal* dans le *Figaro Littéraire* du 4 juin.

Lycée Stendhal. Comment il se justifie, ce qu'il a de paradoxal, c'est ce qu'a très bien montré Mme M.-J. Durry dans une éblouissante causerie. On nous a également conviés à visiter à la Bibliothèque l'instructive exposition de manuscrits de Stendhal et des documents dauphinois de son époque organisée par M. Pierre Vaillant, ainsi que l'admirable Musée Stendhal *qui relève de son obédience. Une brillante réception avait été enfin organisée par la* Société des Bibliophiles Dauphinois *qui a eu l'élégance de faire paraître à l'occasion des* Journées, *sous la direction du comte Yves du Parc, un charmant recueil « Dans le sillage de Stendhal ».*

Dans ce sillage, M. Del Litto nous a conduits en nous menant à la treille fameuse. Continuateur de la Bibliographie stendhalienne, *le savant coadjuteur de M. Caraccio nous a présenté un nouveau fascicule de ce travail de bénédictin, modèle d'érudition et de présentation élégante qui portait cette fois sur* 1947-1952 : 2.262 *numéros.*

Qu'eût été sans musique italienne un hommage à Stendhal? Le Matrimonio Segreto *nous a été offert par la troupe de la Scala* (2). *Merveilleuse représentation où nous avons partagé l'enthousiasme de Beyle pour l'œuvre de Cimarosa. Qu'avait-il dit d'Elda Ribetti? Le maire de Parme, le maire de Civita Vecchia, nos nombreux amis italiens présents ont cru se retrouver à Milan.* — RENÉ DOLLOT.

Louis Pergaud en Sorbonne. — *Pergaud n'est pas de ces écrivains qu'on ressuscite. La vertu vigoureuse de son œuvre en maintient intacte la valeur. Une marque publique de sympathie ne peut toutefois qu'affermir ce jugement aux yeux de lecteurs trop vite oublieux. Un tel témoignage, la Sorbonne, par la voix de MM. Moreau, Las Vergnas, Dedeyan, vient de le donner en couronnant la thèse consacrée par M. Macbeath à la vie et à l'œuvre de Louis Pergaud* (1882-1915).

Qu'un universitaire canadien se soit intéressé à cet auteur foncièrement régionaliste pourrait surprendre si l'on ne se souvenait qu'il se situe également au premier rang des écrivains animaliers français. Il importait donc à M. Macbeath de confronter cette partie — la plus importante — de sa production littéraire avec la grande tradition anglo-saxonne des London et des Curwood.

Accéder à une œuvre si typiquement franc-comtoise par son inspiration et son expression demandait une longue et patiente amitié de la part d'un étranger. Que ce soient, en effet, Les Rustiques, *suite de nouvelles villageoises, ou les récits de la vie des bêtes comme* De Goupil à Margot *et le* Roman de Miraut, *le support en est toujours la terre natale. C'est à cette même province, marche frontière vers laquelle convergent les influences étran-*

(2) Nous permettra-t-on de rappeler l'étude que nous avons publiée ici même sur *Stendhal et la Scala* (Mercure de France du 1er juin 1935, Editions du Stendhal-Club, n° 35. *Autour de Stendhal,* 1948).

gères, que Pergaud, tout comme Proudhon, Courbet et actuellement Marcel Aymé, doit le caractère réaliste dont sont empreints ses ouvrages.

Mais son chef-d'œuvre, également soumis aux mêmes influences, qu'aucune tradition, aucune transposition ne pourra jamais rendre dans son entier, demeure La Guerre des Boutons. *Un mouvement intense anime cette épopée de la population enfantine de deux villages séparés par une haine héréditaire, qui se dispute la possession d'un « trésor » dont les plus belles pièces sont de simples boutons. Les protagonistes y sont représentés exempts de contraintes familiales ou scolaires et sans pitié pour ceux qui les entourent. Cette jeunesse campagnarde dure à elle-même et aux autres, Pergaud, fils d'instituteur, instituteur lui-même, l'avait pénétrée à loisir lorsqu'il professait à Landresse, petit village de trois cents habitants du Doubs.*

De sa carrière pédagogique, la thèse de M. Macbeath nous révèle quelques détails piquants, telle cette note d'un de ses supérieurs qui estime qu'il « ne manque pas de jugement quand il est de sang-froid ». Le reproche le pus grave qui lui ait été adressé fut de compter ses deux chiens de chasse, qui assistaient à la classe, au nombre de ses élèves. Au père d'un écolier, soupçonné par lui de l'avoir dénoncé et qui se plaignait du peu d'application de son rejeton, il répondit par écrit que « les progrès de l'enfant seraient plus profitables si les parents ne le réduisaient pas au rôle de mouchard ».

Tout le petit monde qui l'entourait, il l'observait avec beaucoup d'attention mais sans la moindre bienveillance. Privé très tôt de ses parents, il ne connut pas lui-même de tendresse familiale. Plus que les hommes, c'est la nature qu'aimait ce « chantre de l'âme rurale ».

La féerie des légendes, les animaux de rêve issus de la forêt franc-comtoise ne cessèrent d'obséder cet écrivain animé, quoi qu'il en ait, d'un diffus panthéisme. Il se voulait, en effet, libre de tous préjugés et dégagé de toutes superstitions. — L. DE LA LONDE.

Bartholdi. — *Il n'est pas courant de voir — surtout en* 1852 — *un conseil municipal de province et un comité de patronage parisien renoncer à un projet de statue déjà attribué pour adopter la maquette d'un jeune homme de dix-huit ans. C'est ainsi que débute la carrière artistique de Bartholdi, dont Jacques Betz, bibliothécaire à la Bibliothèque Nationale, nous conte l'histoire dans un volume très documenté* (1). *Et bien que nul ne soit prophète en son pays, Bartholdi n'a que vingt-deux ans lorsqu'on inaugure en sa ville natale de Colmar, en* 1856, *la statue du général Rapp, qu'il a modelée avec la fougue de la jeunesse.*

(1) *Bartholdi*, par Jacques Betz (Editions de Minuit, 1954, in-4°, 288 p., avec un essai d'iconographie et un index).

L'année suivante il triomphe à Bordeaux de 35 concurrents présentant des projets pour une fontaine monumentale sur l'hémicycle des Quinconces. Lorsqu'il se présente au Jury pour recueillir son premier prix, on lui fait discrètement observer que son père aurait dû se déplacer lui-même pour recevoir sa couronne, et l'on a peine à croire que ce jeune homme soit bien le lauréat. Jules Janin, dans les « Débats », et Auguste Nefftzer, dans « La Presse », d'Emile de Girardin, attirent l'attention du public sur le jeune sculpteur, dont les œuvres se succèdent désormais à une cadence rapide.

Après la guerre de 1870, à laquelle il a vaillamment participé, on retrouve Bartholdi surtout occupé par deux grandes réalisations : le lion de Belfort et la liberté éclairant le monde. Comme toute création devenue populaire, le lion de Belfort a sa légende, dont Jacques Betz nous conte les épisodes savoureux : certains croient qu'un dispositif spécial permet de faire rentrer la bête dans la muraille et qu'un appareil dissimulé dans son ventre peut la faire rugir. Selon d'autres, s'étant aperçu qu'il avait oublié de figurer la langue de son lion, Bartholdi en aurait gravi la tête et se serait suicidé en se jetant du haut de la bête!

L'histoire de la création et de l'édification de la statue de la liberté éclairant le monde constitue un bien intéressant chapitre des relations franco-américaines au siècle dernier. Il fallut onze ans d'efforts à Bartholdi pour pouvoir assister à l'inaguration de son œuvre, exécutée en cuivre repoussé et martelé, et dont Gustave Eiffel réalisa l'énorme charpente intérieure en fer. Edouard de Laboulaye, professeur au Collège de France, Ferdinand de Lesseps et l'historien Henri Martin, ainsi que Joseph Pulitzer, éditeur du New-York World, en furent les principaux promoteurs. Depuis 1886, sa « fille », comme Bartholdi aimait à l'appeler, accueille les voyageurs abordant au port de New-York. Elle reçoit aussi de nombreux touristes, non sans dommages, puisqu'en 1946 il fallut employer trois mois et 24.000 dollars pour repeindre l'intérieur de la statue, à cause de la manie des visiteurs d'inscrire leurs initiales sur les parois internes avec leur rouge à lèvres. Parfois la couche de rouge avait atteint une telle épaisseur que les admiratrices gravaient leurs initiales dans la masse...

Le livre de Jacques Betz, fruit de longues et patientes recherches qui ont permis la découverte de bien des détails inconnus et inédits, apporte une très utile contribution à l'étude de la sculpture monumentale française au XIXe siècle.

Au Mercure de France. — *L'Académie Française a fait à Raymond Schwab l'aimable surprise de lui décerner le prix Louis-Barthou, qui est un de ses grands prix, « pour l'ensemble de son œuvre », ceci veut dire, si nos souvenirs sont bons : romans, de* Mengeatte *à* Mathias Crismant *et L'Homme-qui-Dort; — poésie, de*

Nemrod *à* Mauvaise Epoque; — *essais, de* La Conquête de la Joie *à* Otez la Pierre; — *histoire, de* La Renaissance Orientale *au* Porche Oriental des Littératures *qu'on a pu lire ici; — biographies, d'*Anquetil-Duperron *à* La Vie d'Elémir Bourges; — *traductions, des* Trois Vies de *Gertrude Sein à ces* Psaumes *qui, dans la célèbre musique du P. Gelineau, obtenaient, l'an dernier, le Grand Prix du Disque; notre collaborateur a bien dû publier aussi quelques centaines d'articles de critique, littéraire, musicale, artistique, depuis les premiers qui paraissaient dans le* Mercure, *il n'y a sans doute pas loin d'un demi-siècle.*

★ *Le Festival de Strasbourg a annoncé pour le 20 juin la création de* La Ville, *de Paul Claudel, par le T N. P Ce drame symboliste n'a jamais encore été joué.*

Le texte mis en scène par Jean Vilar est celui de la deuxième version datant de 1897 *(la première version avait été écrite en* 1890) *: costumes de Léon Gischia, musique de Maurice Jarre, et comme principaux acteurs Jean Vilar, Maria Casarès, Alain Cuny.*

La troupe du T. N. P. interprétera également La Ville *au Festival d'Avignon les* 19, 22, 25 *et* 28 *juillet.*

Rappelons que la première et la deuxième version de La Ville *constituent le tome II du Théâtre de Paul Claudel publié par le* Mercure.

★ *Le* 12 *juin, une plaque était apposée,* 21, *avenue Mozart, sur la maison où vécut et mourut André Fontainas qui, depuis* 1919 *jusqu'à sa mort, le* 8 *décembre* 1948, *tint la rubrique de poésie au* Mercure de France. *M. René Fayssat apporta l'hommage du Conseil Municipal; M. Paul Fort qui présidait la cérémonie prononça quelques paroles vibrantes à la mémoire de l' « Alfred de Vigny du Symbolisme ». L'œuvre elle-même fut évoquée par J. Pourtal de Ladevèze au nom des amis du poète, et par André Delacour au nom de la Société des Gens de Lettres.*

★ *Le* 10 *juin était annoncée dans la Bibliographie de la France la mise en vente de deux nouvelles éditions,* Esthétique de la Langue Françaies, de *Rémy de Gourmont, avec une préface de R.-L Wagner et une note de Maurice Saillet, et* Sueur de Sang *de Pierre Jean Jouve.*

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 2177
Dépôt légal : 3e trimestre 1955.

ERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS VIe

AUL LÉAUTAUD

ournal ittéraire

tome premier
1893-1906

tome deuxième :
1907-1909

chaque volume
750 fr.

Les petites histoires de M. Paul Léautaud sont succulentes. (Robert Kemp, *Nouvelles Littéraires*.)

Je frétille dans ces papotages comme une vieille carpe qui a retrouvé sa bourbe. (François Mauriac, *L'Express*.)

On lit cela comme un roman passionnant. Comme du Stendhal... (Jean Rousselot, *L'Écho d'Oran*.)

Certains de ces cris désespérés contre la condition humaine donnent au journal le ton d'une noire grandeur. (André Rousseaux, *Figaro Littéraire*.)

Ce fils spirituel de Diderot et de Stendhal. (Pierre Lœwel, *L'Aurore*.)

Paul Léautaud, qui se refuse à ce qu'on appelle " l'écriture ", mais qui, mieux que tant d'autres écrivains, sait écrire, possède une " langue " classique très pure, faite de naturel, tout en mouvement et en précision, allant son train et se moquant de l'éloquence. (Jean Texcier, *Le Populaire*.)

Une espèce de perfection sèche, plus séduisante que l'écriture en bras de chemise de ses jeunes confrères, un mépris de la recherche, de l'amphigouri, de la rhétorique, qu'on goûterait chez pas mal de leurs aînés, M. François Mauriac compris. (Claude Elsen, *Aux Écoutes*.)

Trop honnête pour être poli (*Carrefour*).

A mon avis, il ne restera rien dans cinquante ans de MM. Valéry, Claudel et Gide (sauf le Journal) alors qu'on lira toujours le petit père Léautaud, comme on lit Dangeau, Tallemant des Réaux et Saint-Simon. (Galtier-Boissière, *Le Petit Crapouillot*.)

On lira longtemps, longtemps, ces confessions d'un homme de lettres, peinture d'un temps aboli et d'un caractère exceptionnel. (Robert Kemp, *Nouvelles Littéraires*.)



Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).